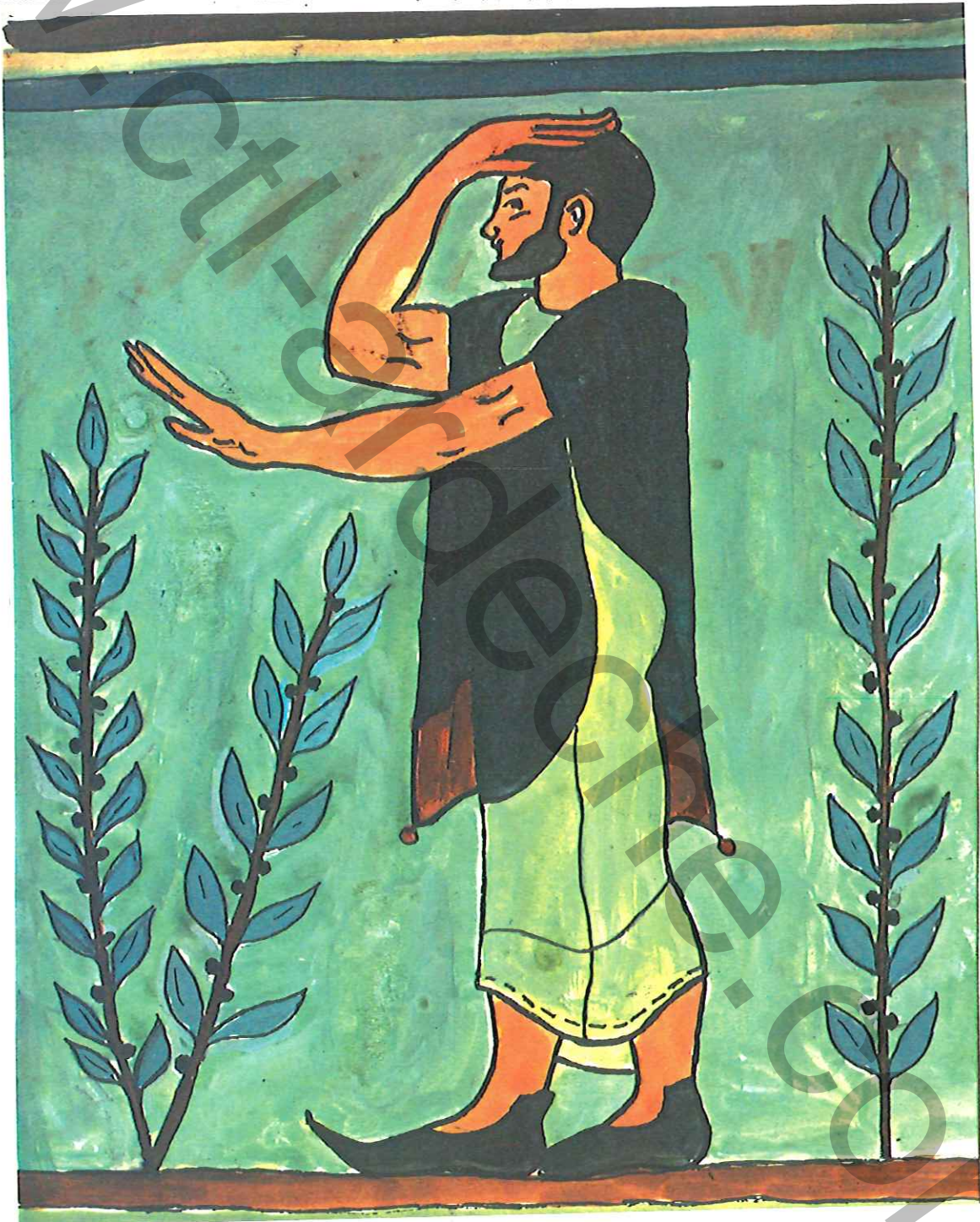


itinéraire

ETRVSQVE



DU 8 au 16 Avril 95

CEVENNES TERRE DE LUMIERE

www.ctl-research.com

« Il nous est impossible de comprendre l'histoire romaine et avec elle l'évolution de la civilisation occidentale tout entière si nous ne connaissons pas la civilisation que les Etrusques empruntèrent à l'Orient, l'adaptant ensuite à leurs propres traditions et à leur génie. »

Axel BOETHIUS, 1958 (cité par W. KELLER, Les Etrusques.)

SOMMAIRE

Compte-rendu du voyage

. VOLTERRA	p. 1-5
. ROSELLE	p. 7-8
. CERVETERI	p. 8-13
. TARQUINIA	p. 13-19
. MUSEE DE LA VILLA GIULIA (Rome)	p. 20-23
. NORCHIA	p. 24-26
. VULCI	p. 27-29
. TUSCANIA	p. 30-32
. ORVIETO	p. 32-35
. PERUGIA (Pérouse)	p. 35-37
. AREZZO	p. 37-45
. CORTONA	p. 45-46
. FLORENCE	p. 46-50
. Itinéraire de retour	p. 50-51

<u>Qui étaient les Etrusques ?</u>	p. 52-56
------------------------------------	----------

. Carte de l'Etrurie	p. 53
. Chronologie	p. 55

<u>La femme étrusque</u>	p. 57-58
--------------------------	----------

<u>Les dieux et la religion des Etrusques</u>	p. 59-61
---	----------

<u>Ecriture et langue étrusques</u>	p. 62-64
-------------------------------------	----------

<u>L'héritage étrusque</u>	p. 65-67
----------------------------	----------

<u>Appréciations et commentaires sur le voyage</u>	p. 68-71
--	----------

<u>Bibliographie</u>	p. 71
----------------------	-------

<u>Remerciements</u>	p. 72
----------------------	-------

DECOUVERTE DE L'ITALIE ETRUSQUE

Nous étions une trentaine à partir pour l'Italie, aux aurores ce Samedi 8 Avril 1995, dans un splendide autocar aux couleurs de la société PHILIBERT, de Caluire, conduit par Lucien, qui avait couché à PRIVAS, par où commençait le circuit de ramassage. L'étape suivante était AUBENAS puis MONTELMAR. Dernier arrêt à VALENCE pour prendre au passage Magali, la petite fille d'Yvette et Luc BOISSEL, benjamine du groupe.

Nous roulâmes ensuite, au-delà de Grenoble, sur l'autoroute qui devait nous amener en Italie par le tunnel du Mont-Blanc et le Val d'Aoste. Le temps, magnifique nous permit de voir les Alpes enneigées. Tout au long du voyage, Roland COMTE nous lut des notes personnelles ou des extraits de guides (*Guide Bleu, Guide Michelin*) commentant les différents endroits traversés. L'arrêt sur l'autoroute pour le repas aux environs d'Asti fut le bienvenu. Nous continuâmes ensuite en direction du sud jusqu'à GROSSETTO, notre première étape. Et, c'est précédés d'une voiture de police italienne que nous arrivâmes à l'hôtel LORENA, situé en plein centre-ville : en effet, nous trouvant un peu perdus à l'entrée de la ville, nous demandâmes notre route à des policiers faisant la circulation à un carrefour et ceux-ci, plutôt que de tenter de nous expliquer le chemin préférèrent, avec beaucoup de gentillesse, nous servir de guides ! Après un bon repas et une nuit réparatrice, nous étions prêts à partir « à la découverte des Etrusques ».

DIMANCHE 9 AVRIL : VOLTERRA - ROSELLE

VOLTERRA

Après le petit-déjeuner, départ pour VOLTERRA, charmant village érigé à 531 mètres d'altitude, qui a conservé une bonne partie de ses remparts dont certains tronçons datent des Etrusques.

A notre descente du car, nous fûmes accueillis par Julia, jeune guide d'origine anglaise, parlant très bien notre langue, qui ne nous cacha pas sa surprise d'avoir à conduire des Français, VOLTERRA ne faisant que rarement partie des programmes des tour-operators de notre pays. Elle nous apprit que nous étions seulement le deuxième groupe de Français qu'elle guidait en un an ! En guise d'introduction, avant de nous conduire jusqu'au Musée Guarnacci, l'un des principaux musées étrusques d'Italie, elle nous fit un rapide historique de cette ville, riche d'un passé remarquable.

Sous le nom de *Velathri*, qui signifierait « terres élevées », VOLTERRA avait été l'une des douze « lucumonies » étrusques. Elle tirait alors sa richesse de l'exploitation de minerais extraits des Monts Métallifères tout proches et des salines qui se trouvent dans la vallée. C'est dans ses environs qu'au cours des guerres avec Rome, Cornelius Scipion défit les Etrusques, en 298 av. J.-C. Devenue, sous le nom de *Volaterrae*, municipe romain après la guerre civile entre Marius et Sylla (91-88 av. J.-C.), elle prit le mauvais parti et tomba entre les mains du dernier. Evêché à partir du Vème s., la ville resta au pouvoir des évêques jusqu'au XIIIème s. puis devint indépendante jusqu'à ce qu'elle tombe sous la dépendance de Florence en 1361.

Des Etrusques, VOLTERRA a conservé une porte monumentale, l'arc étrusque et une partie de ses murailles qui faisaient huit kilomètres.

Julia nous conduisit ensuite au Musée. Le rez-de-chaussée est consacré à la **civilisation villanovienne**, qui a immédiatement précédé les Etrusques. Cette civilisation, identifiée au XI^{ème} siècle avant J.-C., selon notre guide (selon d'autres sources¹, elle aurait commencé, soit au IX^e, soit au XIII^e siècle), dans les nécropoles de la *Badia*, des *Ripaie* et de la *Guerruccia*) se signale surtout par des sépultures en forme d'urnes cinéraires biconiques couvertes d'une écuelle (pour les femmes) ou d'un casque (pour les hommes), urnes placées dans des tombes en pierre sèche.

Les Etrusques étant un « peuple de l'urbs », c'est à la fin du VI^{ème} siècle qu'apparaît la première ville due à l'exploitation du cuivre, abondant dans les Monts Métallifères tout proches. C'est aussi à cette époque qu'est construite une première enceinte, actuellement disparue.

La véritable VOLTERRA naît entre le IV^{ème} et le II^{ème} s. C'est une ville riche, d'un haut niveau social, déjà entourée d'une enceinte de 7 km (un km de plus qu'Athènes). De cette deuxième enceinte subsistent quelques fragments. L'arc étrusque, gigantesque construction faite de blocs cyclopéens, que nous verrons plus tard, date de cette époque. Comme dans toutes les agglomérations étrusques, les nécropoles étaient situées en dehors de la ville. Certaines, comme les *Balze*, placées à ras de la falaise, ont disparu dans les éboulements qui se sont produits dans le plateau de tuf sur lequel la ville est érigée.

Le Musée possède une des plus importantes collections d'urnes cinéraires étrusques, dont la date va de l'époque villanovienne jusqu'à l'Empire. Elles sont souvent en albâtre², pierre extraite dans les environs, encore de nos jours à la base d'un artisanat très vivant, ou en grès. Dans le Musée, les urnes ont été arbitrairement classées en fonction du thème des scènes qui y sont représentées. Nous avons ainsi la salle des urnes ornées de « fleurs », symbole d'éternité, celle des « portes ou fenêtres », celle des « animaux fantastiques » (chimères, griffons, monstres marins), celles du « voyage en chariot bâché », celle des « navires », tous symbole d'un passage plus ou moins serein dans l'Autre-Monde.

Les personnages figurés sur les urnes sont des hommes, avec leurs attributs sociaux, des enfants, des femmes... Les scènes illustrent la vie quotidienne des Etrusques : serviteurs porteurs de faisceaux précédant leur maître, scribes, haruspice tenant un foie dans la main gauche, professeur enseignant à ses élèves, etc ...

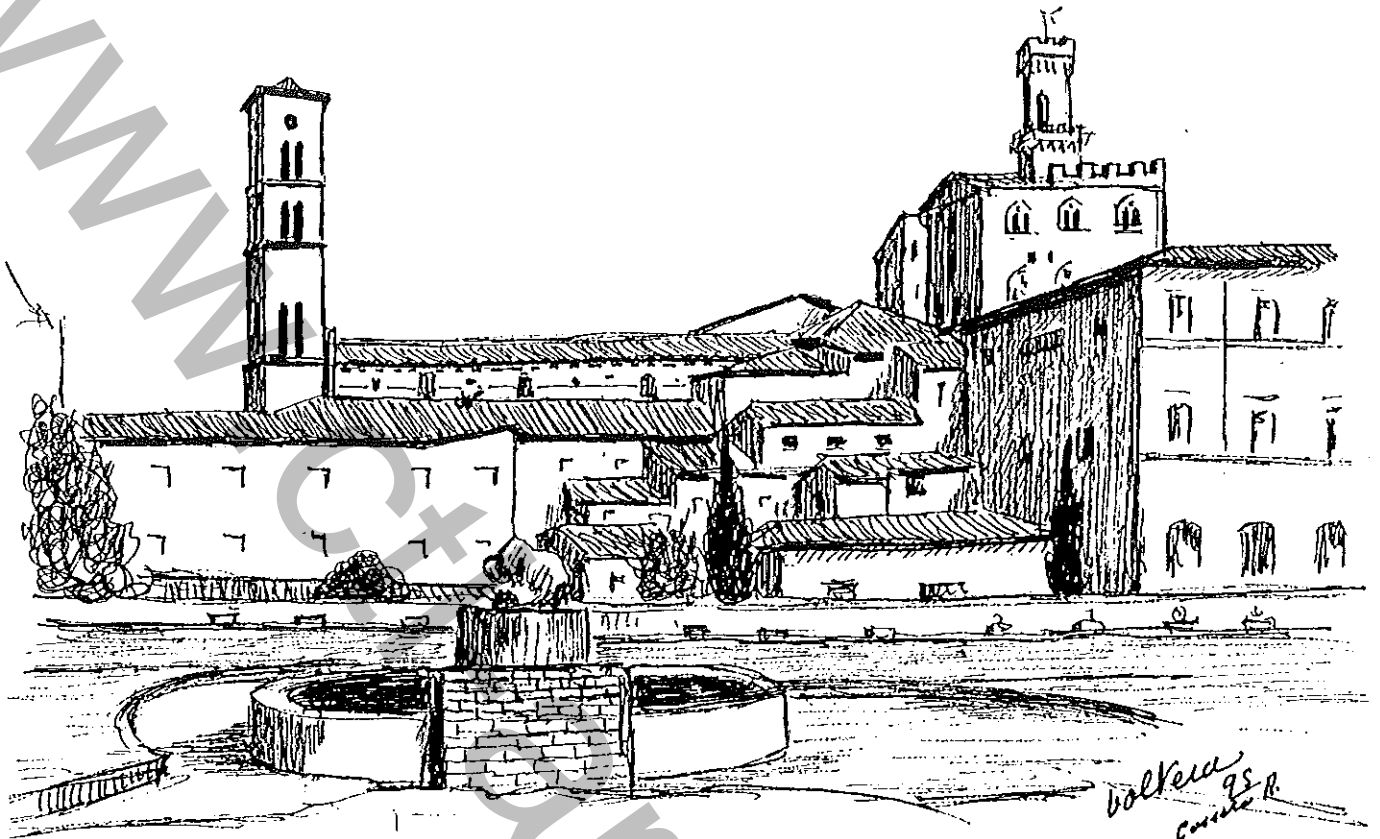
Le voyage aux enfers est symboliquement représenté par un chariot couvert tiré par des chevaux : une femme et son mari assis côte à côte sont suivis par une procession de familiers. On peut aussi accéder aux enfers dans un bateau, bateau de guerre ou bateau marchand, etc.

L'une des pièces les plus connues du Musée Guarnacci est, au premier étage, le **sarcophage des époux**. Il s'agit en fait d'une urne en terre cuite d'époque tardive (II^{ème} siècle), représentant, de manière très réaliste, le portrait d'un magistrat âgé et de son épouse. Le magistrat tient une coupe à libations renversée, symbole de la mort. Le visage, marqué par la vieillesse, de la femme, a laissé supposer qu'il ne s'agissait pas de la véritable épouse du magistrat mais d'une allégorie de la mort.

Parmi les nombreuses autres richesses du Musée (vases attiques, statuettes de bronze, bijoux en or, monnaies, pièces de jeux de société ...), la plus belle et la plus émouvante est sans doute le célèbre bronze que l'écrivain D'ANNUNZIO a baptisé *l'ombra della sera* (« l'ombre du soir »). Traité d'une façon quasi-moderne, elle représente la silhouette, très

¹ Terre des Etrusques, p. 54.

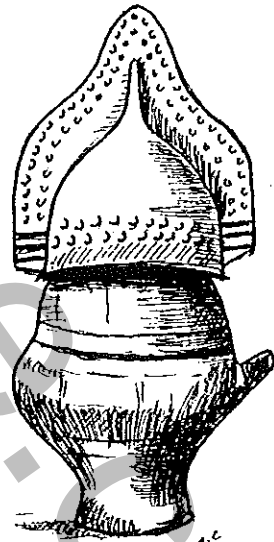
² Connue depuis le VII^e siècle, ne se trouve en Italie que sur le territoire de VOLTERRA. Dans le bassin méditerranéen, on trouve aussi de l'albâtre en Espagne et en Crète. Il est blanc et translucide lorsqu'il est extrait d'une mine souterraine. Il peut aussi être blanc mais non translucide, miel ou même noir lorsqu'il est extrait de carrières à ciel ouvert.



Volterra



Le sarcophage des vieux époux (Musée de Volterra)



OSSUAIRE VILLANOVIEN.



Porta del Arco (Volterra)



« L'ombra della serra » (Volterra)



Urne cinéraire étrusque représentant le « carpentum »
(chariot couvert)

éfilée, d'un jeune garçon, nu, debout. Elle daterait du IIIème siècle avant J.-C. On ne peut s'empêcher de penser que GIACOMETTI, d'origine suisse-italienne, a peut-être été inspiré par ces statuettes étrusques très gracieuses pour sculpter ses fameux bronzes exposés à la Fondation Maeght de St. Paul-de-Vence.

L'arc étrusque

Ancienne porte de la ville étrusque, cet ouvrage est impressionnant par sa taille et le volume des matériaux mis en oeuvre. On y décèle plusieurs époques. Les bases et les côtés, formés de blocs quadrangulaires cyclopéens de molasse tendre, datent du IV^e siècle. A VOLTERRA, on retrouve cette technique de construction dans les fondations de deux temples et des restes de remparts. Au-dessus, deux arcs, étrusques eux aussi, ont été ajoutés au II^e ou I^{er} siècle. Il faut noter que l'ensemble de la construction est fait à pierre sèche, sans liant. Sur la partie extérieure de l'arc, on discerne trois reliefs en corbeaux en pierre volcanique. Leur usure est telle qu'on ne peut savoir, aujourd'hui, ce qu'ils représentaient mais, comme on retrouve cette même disposition sur d'autres portes étrusques (à PERUGIA, par exemple), on a supposé que ces reliefs étaient des protomées d'êtres monstrueux (Gorgones) destinés à repousser le mauvais sort ou effrayer les ennemis. La seule partie de l'arc qui ait été refaite est la voûte intérieure en briques, à l'origine en bois. Au-dessus se développe le mur d'enceinte du Moyen-Age.

De l'arc étrusque on a une très belle vue sur le Val de Cecina et les Monts Métallifères d'où provenait, comme nous l'avons dit, toute la richesse de VOLTERRA.

Nous terminerons cette visite par une vue plongeante sur le théâtre (1^{er} s. av. J.-C.) et les thermes romains, aménagés ultérieurement dans l'enceinte de celui-ci.

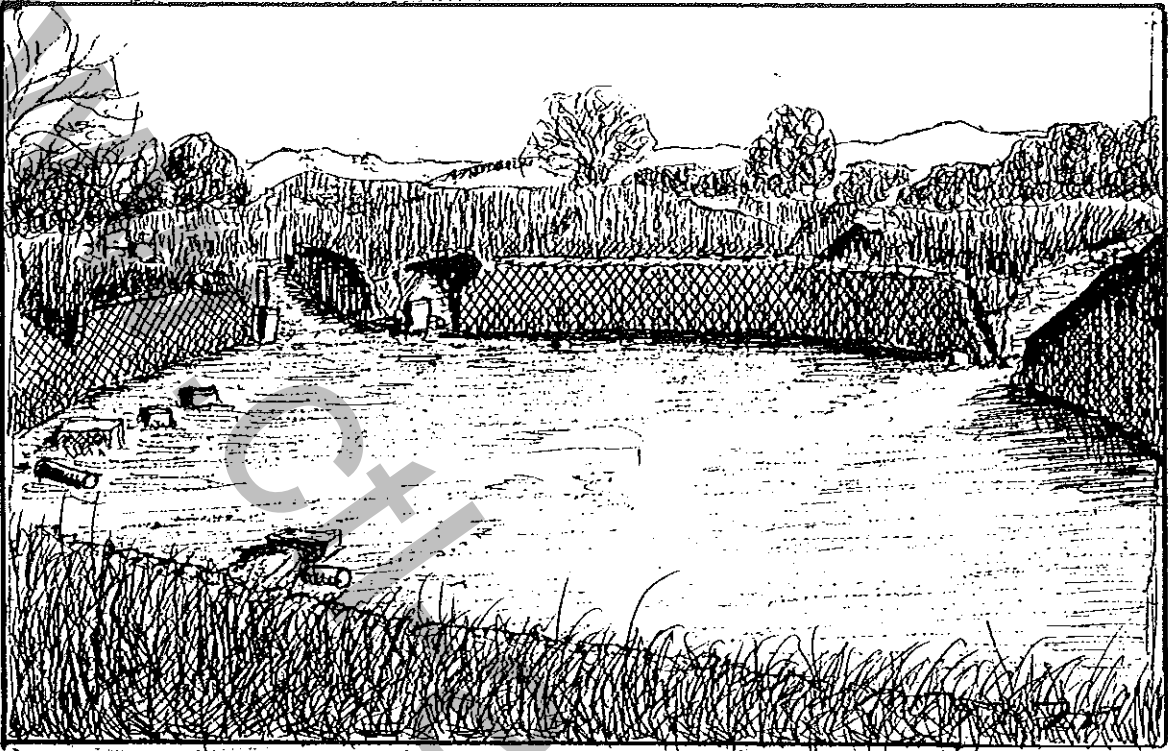
Comme prévu dans notre programme la plupart déjeuneront sur la place à l'entrée du village, où viendra nous reprendre Lucien, car le bus, comme dans presque tous les centres historiques, n'a que le droit de déposer et de reprendre ses passagers mais ne peut ni stationner, ni circuler.

L'après-midi, nous nous rendrons à ROSELLE, dont la visite avait surtout été inscrite au programme pour ses remparts mégalithiques étrusques dont nous ne verrons, hélas, qu'une toute petite partie.

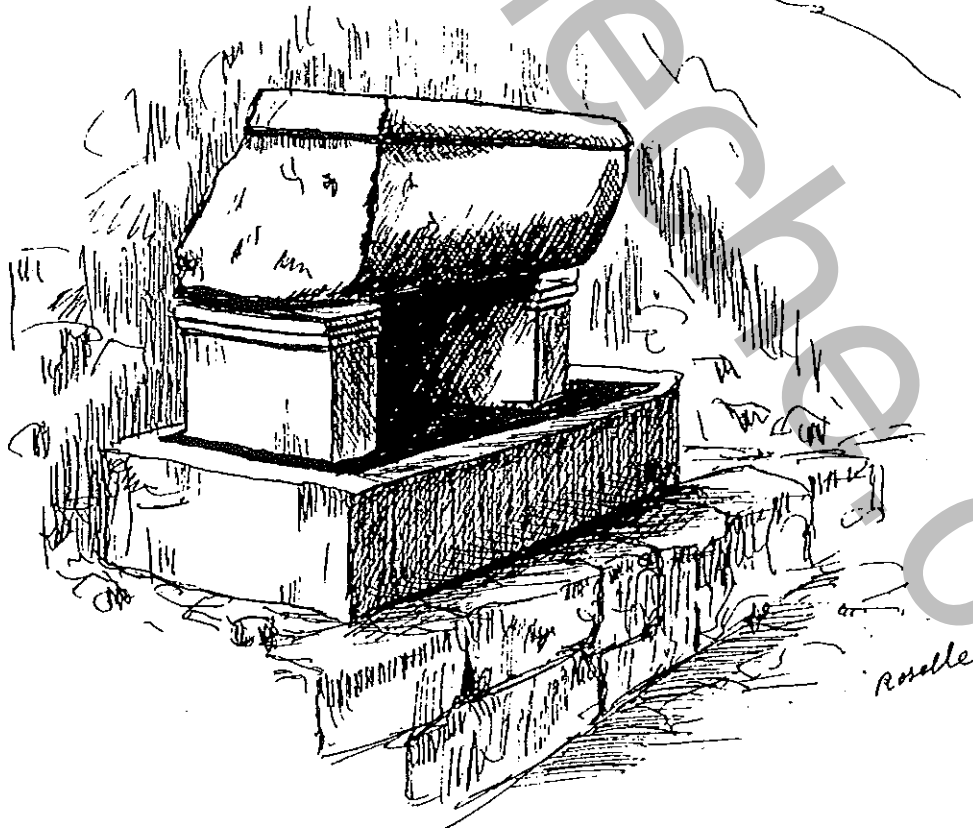
ROSELLE

ROSELLE (*Russellae*) est un nom étrusque qui aurait signifié « ville née des eaux courantes ». Il y avait en effet autrefois, entre la mer et l'éminence où se dresse ROSELLE, un lac peu profond mais navigable alimenté par le fleuve Ombrono, connu des anciens sous le nom de « *Lacus Prilius* » sur lequel la ville disposait de deux ports qui n'ont pas encore été retrouvés. Le lac, à présent comblé par les apports alluvionnaires, s'est transformé de nos jours en une magnifique plaine plantée de céréales et d'oliviers.

La ville, dont l'origine se situe vers le VIII^e s., connut son plein développement vers les VII^e et VI^e siècles. ROSELLE était en concurrence avec VETULONIA, l'une des plus importantes lucumonies étrusques, qui lui faisait face de l'autre côté du lac. Elle se développa à partir du moment où VETULONIA, pour une raison encore inconnue, amorça une brusque décadence. Peut-être, cette dernière étant située plus près de la mer, fut-elle la proie de



Amphithéâtre de Roselle



Fontaine destinée aux ablutions (Roselle)

pirates, alors que sa concurrente, à l'abri sur sa colline protégée par son impressionnante enceinte, put, elle, mieux résister ? ROSELLE fut cependant défaite par les Romains en 298 av. J.-C., après un siège de quatre ans au cours duquel deux mille habitants furent massacrés et autant faits prisonniers; elle devint alors colonie romaine. La ville, occupant 60 ha, était bâtie sur deux collines, séparées par une dénivellation où les Etrusques avaient réalisé un système hydraulique complexe dont on n'a pas encore compris toute la fonction. A l'époque romaine, ces aménagements furent recouverts par le forum.

1) L'enceinte :

La puissance de ROSELLE et son exceptionnelle longévité (la cité fut habitée sans interruption du VIII^e s avant J.-C. jusqu'en 1138 !) est sans doute due à l'importance de son enceinte formée d'énormes blocs de pierres qui l'entoure encore sur plus de 3 Km (nous n'avons pu en voir qu'un petit fragment, le reste étant interdit de visite pour des questions de sécurité). Les spécialistes y ont reconnu trois techniques de construction :

- de gros blocs de pierre (calcaire d'origine locale), dits « cyclopéens » en raison de leur taille impressionnante, directement posés sur le socle rocheux;
- au sud et surtout à l'ouest, à cause des risques de glissement de terrain, ce sont des pierres plus petites, posées sur fondation, qui ont été utilisées;
- on a aussi retrouvé des morceaux de brique (crue, formée d'argile séchée au soleil), technique déjà en usage en Orient, mais que l'on trouve ici utilisée pour la première fois dans une ville étrusque.

2) Visite des vestiges :

Une voie pavée, en pente prononcée, conduit au forum. Elle est étrusque dans sa partie inférieure, romaine dans sa partie haute. A mi-chemin, une source alimentait une fontaine à double vasque, celle du bas servant d'abreuvoir pour les chevaux, celle du haut, à désaltérer les hommes. Il pouvait aussi s'agir d'une fontaine lustrale dont l'eau était purifiée en y jetant des tisons et destinée à accueillir les étrangers arrivant en ville. Arrivée au sommet de la colline, elle adopte le schéma classique du *cardo* et du *decumanus*, voies nord-sud et est-ouest se croisant à angle droit, à partir duquel étaient tracés les plans de toutes les cités antiques. Mais, ici, le *decumanus* fait une courbe, sans doute en raison de la configuration du terrain ou pour d'autres raisons qui nous échappent.

Parmi les villes étrusques, ROSELLE est un site important, non seulement en raison de l'état de conservation d'une bonne partie de son enceinte cyclopéenne, mais parce qu'on y a retrouvé à la fois des vestiges d'habitations et de sanctuaires étrusques, ce qui est assez rare. On a, en effet, pléthore de nécropoles, mais peu de vestiges d'habitations et de temples. Les seuls sites comparables sont ACQUAROSA (près de VITERBE) et MARZABOTTO (au sud de BOLOGNE). L'explication en est à rechercher dans le fait que la plupart des anciennes cités étrusques sont, de nos jours, recouvertes par un village ou une ville moderne et qu'il est très difficile, voire impossible d'y faire des fouilles. Ce n'est pas le cas à ROSELLE qui n'a plus été habitée depuis le Moyen-Age. Les vestiges d'habitations étrusques, constituées de matériaux périssables (briques d'argile crue, séchée au soleil, revêtue intérieurement d'argile pour lisser les murs et le sol de terre battue, à l'origine peut-être peints ?), n'ont laissé, ailleurs, que peu de traces. La maison étrusque fut le prototype de l'habitation romaine qui lui a tout emprunté, à commencer par son *atrium*, mot d'origine étrusque (*athre*) désignant la construction en général. La maison étrusque était le plus souvent composée de quatre pièces indépendantes organisées autour d'une cour intérieure avec *impluvium*, plan repris par les Romains.

Aux alentours du *forum*, la plupart des vestiges apparents sont romains : basilique avec son mur en *opus reticulatum*, une villa romaine, avec péristyle, *atrium*, chambres aux sols ornés de mosaïques, thermes, avec leurs aménagements caractéristiques de fours pour chauffer l'eau et de canalisations pour l'air chaud destinés à chauffer le *caldarium*, sols aux mosaïques ornées des signes du zodiaque, etc.

Le sommet de la colline septentrionale est occupé par un amphithéâtre romain formant une ellipse de 38 m sur 17 qui présente encore, malgré son état de délabrement, de magnifiques qualités acoustiques. Tout visiteur peut en faire l'expérience : s'il se place au centre de l'ellipse, marquée par quatre blocs fichés en ligne dans le sol (et destinés à soutenir les mâts supportant le *velum*), les mots qu'il prononcera, même à voix basse, seront entendus de tous les assistants, quelle que soit leur place dans l'amphithéâtre.

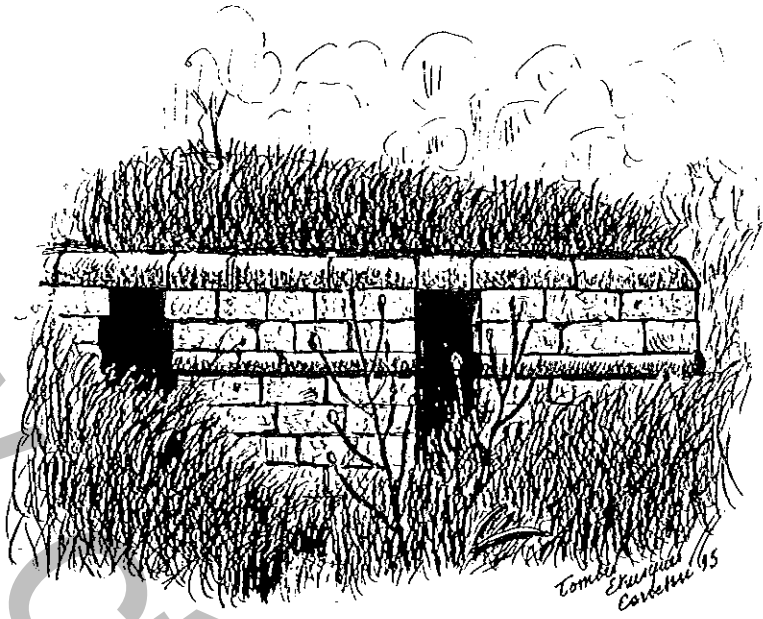
LUNDI 10 AVRIL : ROME-CERVETERI-VITERBE

Cette journée nous laissera, hélas, le plus mauvais souvenir du programme. En effet, celui-ci prévoyait de se rendre à ROME pour y visiter la Villa Giulia, qui renferme l'une des plus riches collections étrusques d'Italie, avec des pièces de première importance pour la compréhension de cette civilisation complexe (plaques d'or de Pyrgi, sarcophage des époux de Cerveteri, Apollon de Veies, etc.). Partis très tôt de l'hôtel, nous devions nous rendre directement au Musée ... que nous trouvâmes fermé, le lundi étant, en Italie, jour de fermeture des musées. Seule exception, les Musées du Vatican ! Malheureusement pour nous la Villa Giulia, bien que située à ROME, est un musée national et ne dépend pas des états pontificaux. Malgré tous les efforts de notre guide, les palabres à la porte du musée, les conversations téléphoniques avec les correspondants italiens de PHILIBERT n'aboutirent à rien et nous firent perdre du temps. Dépités et exaspérés, nous remontâmes dans le car et partîmes en direction du nord vers CERVETERI, distant de 45 km, non sans avoir obtenu l'assurance des autorités culturelles que le site serait ouvert. Hélas, à l'arrivée, nous dûmes nous rendre à l'évidence : CERVETERI, comme la Villa GIULIA, était « chiuso » ! L'intervention personnelle d'un responsable du Ministère venu spécialement de ROME pour parlementer avec les gardiens n'y changea rien, ceux-ci, réfugiés derrière leurs conventions syndicales, restant inflexibles et refusant, bien que présents, de nous laisser pénétrer dans l'enceinte grillagée qui entoure la partie principale de la nécropole. Ce n'est que grâce à l'initiative personnelle d'une gardienne (qui se fit d'ailleurs réprimander par son supérieur) que nous dûmes de pouvoir visiter certains tumuli placés en dehors du site protégé.

CERVETERI

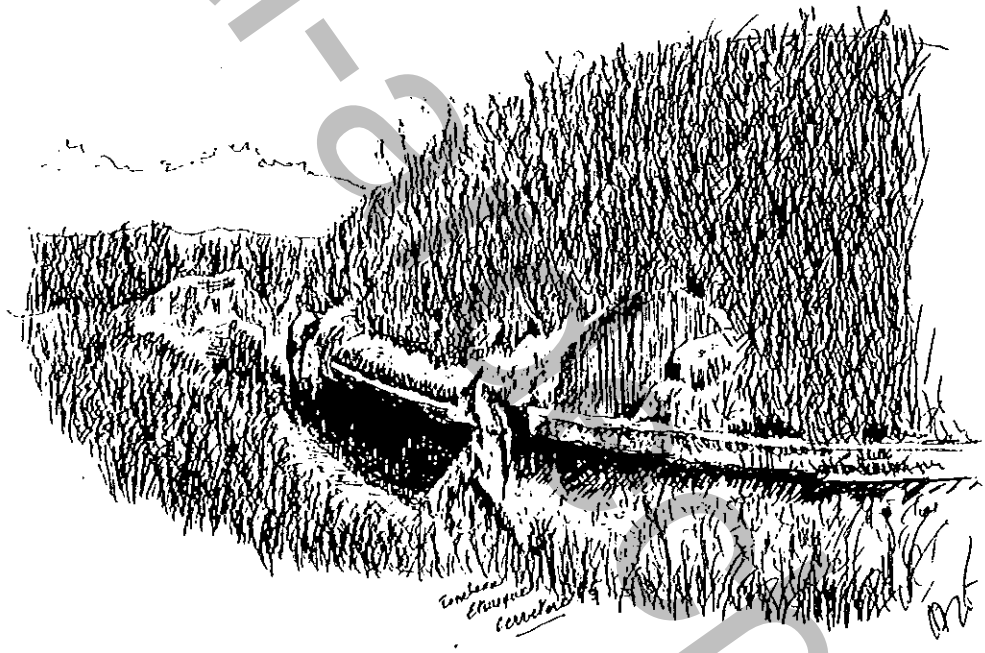
CERVETERI, l'ancienne CAERE (*Chaisrie* ou *Chisra* en étr.), fondée au VIII^e siècle avant J.-C., fut l'une des plus importantes *lucumonies* étrusques³ avant d'être soumise par les Romains en 351 ap. J.-C. Elle s'allia alors avec Rome, ce qui permit à ses habitants de devenir citoyens romains sans toutefois obtenir le droit de vote. A l'époque de sa puissance, la ville occupait 170 ha, et ses trois nécropoles, env. 400 ha. Le site avait été occupé dès le IX^e s. par les Villanoviens. C'est au VII^e s que commença l'essor de CERVETERI grâce au commerce développé avec les Phéniciens et les Grecs par

³ Des calculs permettent de penser que la population moyenne s'élevait à 25 000 h, peut-être plus en période de pleine prospérité au VI^e siècle et au début du Ve [HEURGON].



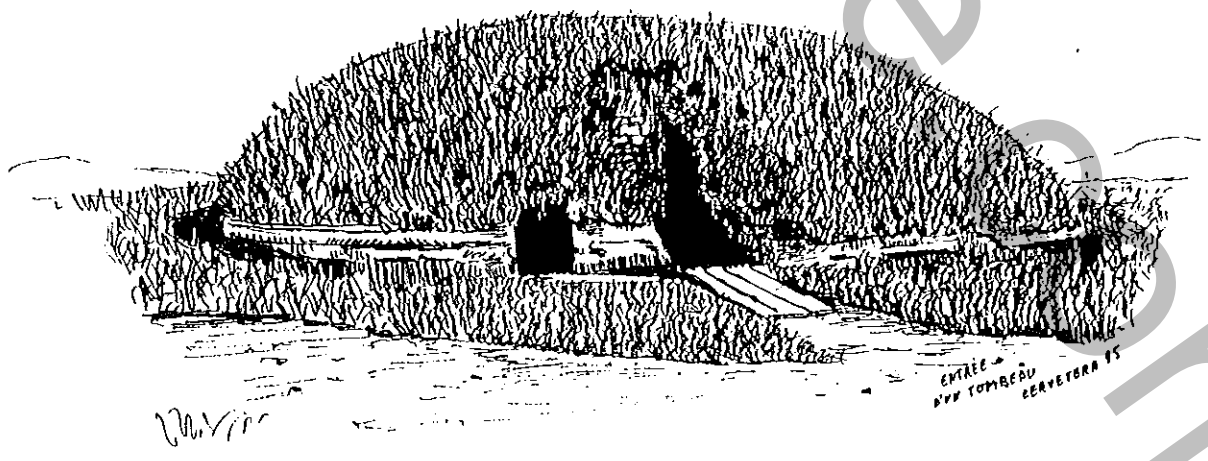
*Tombe
Étrusque
Cerveteri 95*

Tombe « à dé » (Cerveteri)

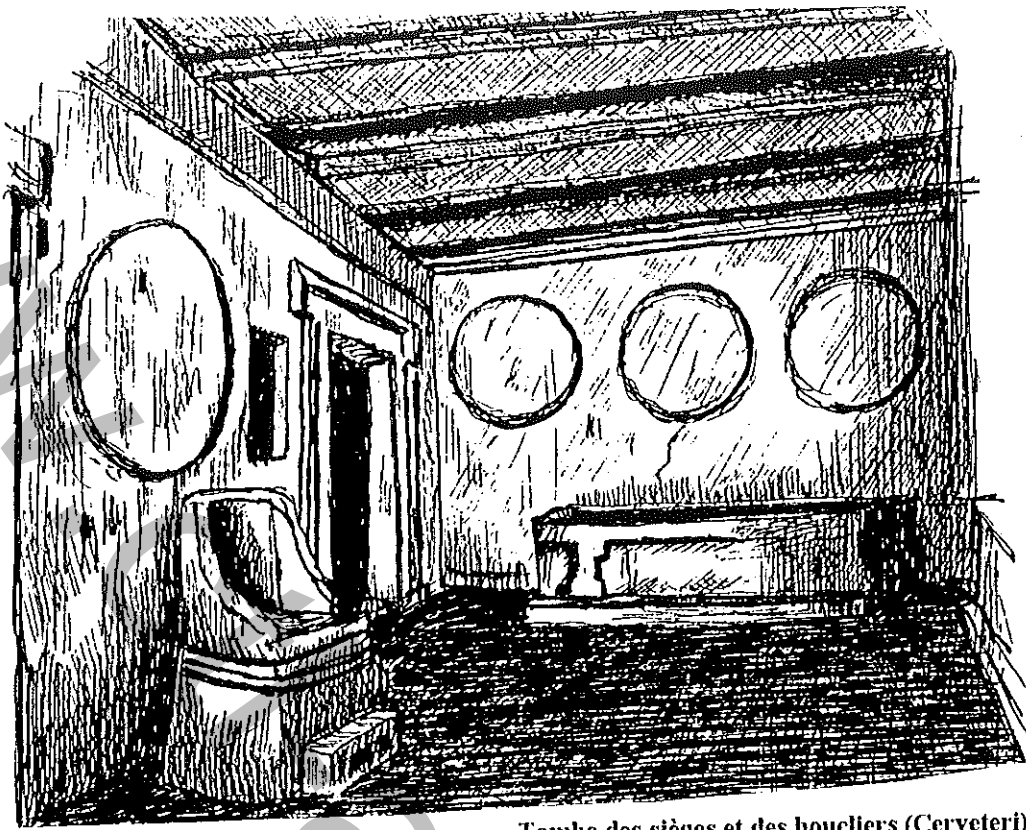


*Tombeaux
Étrusques
Cerveteri 95*

Tombeaux étrusques circulaires de CERVETERI



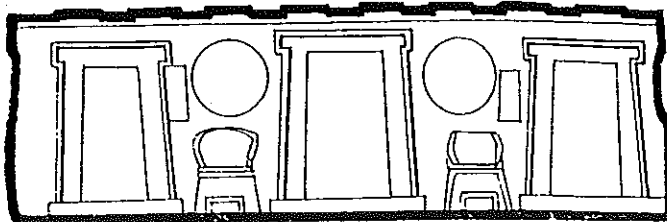
*ENTRÉE
D'UN TOMBEAU
CERVETERA 95*



Tombe des sièges et des boucliers (Cerveteri)



Porte étrusque en « T »



MUR DU FOND DE L'ATRIUM DANS LA TOMBE DES SIÈGES ET DES BOUCLIERS.

les trois ports de la ville, en particulier celui de PYRGI (actuellement SAN SEVERA, dont le château moyenâgeux est érigé sur des bases étrusques encore très impressionnantes).

Nécropole de la Banditaccia

Comme toutes les nécropoles étrusques, celle-ci était située hors du périmètre de la cité des vivants. C'est ce qui explique que, dans la plupart des cas, les nécropoles aient mieux survécu que les villes qui ont souvent été absorbées par la ville moderne.

CERVETERI était entourée de plusieurs nécropoles. Nous ne visiterons qu'une petite surface de la nécropole de *Banditaccia*, située sur une colline au nord de la ville. On y accède par une route qui se superpose à l'ancienne *via degli inferni* (voie des enfers) étrusques, longue de 1800 m, autour de laquelle se dressaient des centaines de tumuli circulaires ou quadrangulaires⁴ recouvrant les tombeaux. CERVETERI est surtout impressionnante par la taille de ses tumuli, certains d'entre eux mesurant jusqu'à 50 m de diamètre. Généralement, la base du tumulus est taillée dans le substrat rocheux composé de tuf volcanique, une partie intermédiaire étant construite avec des blocs de tuf, l'ensemble étant recouvert de terre. La partie médiane est entourée d'une corniche moulurée, formée d'un ou plusieurs boudins; cette décoration architectonique, l'une des premières qu'ait connue l'Italie, donne un caractère unique à cette nécropole. Les grands tumuli étaient, sans nul doute, des tombes aristocratiques, de caractère ostentatoire, destinées à marquer l'importance sociale du défunt. A l'intérieur, la décoration était encore plus somptueuse qu'à l'extérieur. Ceux qui ont été découverts intacts ont fourni un mobilier d'une extraordinaire richesse (le «Tombeau des époux» de la Villa Giulia provient de CERVETERI), vases de toutes formes et de toutes tailles destinés à contenir des offrandes, et surtout bijoux d'or et de bronze. L'un des plus fantastiques trésors, comparable à ceux découverts à Mycènes, composé de bijoux d'or, est celui de la Tombe Regolini-Galassi, du VIIe s.⁵

En raison des circonstances ci-dessus exposées, nous n'aurons pas accès aux tombes les plus connues, qui se trouvent à l'intérieur de l'enceinte, mais nous aurons la chance de pouvoir exceptionnellement pénétrer dans un tumulus généralement fermé à la visite, celui dit des « Boucliers et des Sièges ». Ce tombeau est ainsi appelé en raison de sa décoration: en effet, les murs sont ornés de grands cercles de pierre⁶, sculptés en relief dans le tuf des parois et des sièges à haut dossier, d'une forme que l'on trouve déjà chez les villanoviens, ici taillés à même le tuf, complètent le mobilier.

Le plan des tumuli, qui comportaient dans leur épaisseur plusieurs sépultures familiales, chacune ayant sa propre entrée, est pratiquement toujours basé sur un même principe: depuis le niveau du sol, un escalier descend jusqu'au substrat rocheux dans lequel sont taillées les chambres sépulcrales. Celles-ci sont distribuées selon un plan qui se retrouve partout: de part et d'autre du palier inférieur de l'escalier d'accès, deux chambres latérales, puis une grande pièce d'accueil, avec des banquettes et des sièges pour les offrandes, donnant accès aux chambres sépulcrales proprement dites. Les lits taillés dans la pierre servaient, soit à déposer des sarcophages de pierre ou de terre cuite, soit des urnes cinéraires. Dans certains cas, les corps, revêtus de leurs plus beaux atours, étaient couchés directement sur les banquettes de pierre. On connaît le cas d'une femme dont seuls les fils d'or de la robe dont était revêtu le cadavre avaient résisté au temps.

Le plafond de ces salles était formé d'une toiture à double pente, décorée de motifs géométriques, soutenue par une poutre centrale, l'ensemble sculpté dans le tuf, pour évoquer la charpente d'une maison. Dans la « Tombe des Boucliers et des Sièges », le plafond de la première salle est orné d'un motif rayonnant dont nous admirons tous la qualité esthétique. A

⁴ Tombe dite « a dado » (en forme de « dé à jouer »).

⁵ Actuellement au Musée Grégorien du Vatican.

⁶ Ces cercles se retrouvent aussi ailleurs (Arc d'Auguste à Perugia, tombes de Tarquinia, ect.)

l'origine, comme à TARQUINIA, que nous visiterons plus tard, les tombes de CERVETERI étaient peintes intérieurement. C'était le cas de la « Tombe des lions peints », dénommée ainsi justement en raison de la fresque qui l'ornait lors de sa découverte. Malheureusement, à CERVETERI, aucune de ces fresques n'a survécu. Une autre rareté de CERVETERI est la « Tombe des reliefs », ainsi dénommée en raison des reliefs en stuc plaqués sur ses murs et peints, qui représentent des objets de la vie quotidienne (rouleau de corde, coupe, couteau, éventail ...); d'autres sont symboliquement liés à la mort (Cerbère, Typhon, etc.). Mais, pour des raisons de conservation, cette tombe n'est que très rarement ouverte au public.

Nous terminerons la visite par quelques petites sépultures plus modestes, de forme quadrangulaire, dont certaines ne sont plus taillées dans le tuf mais bâties avec des voûtes en encorbellement.

A notre arrivée à l'hôtel, un splendide complexe touristique de grand luxe, le BALLETTI PARK HOTEL, situé dans le village de SAN MARTINO IN CIMINI, notre chauffeur, LUCIEN, pour tenter de nous faire oublier les désagréments de la journée, avait organisé un pot de bienvenue, non prévu au programme. Après le repas, le jeune et sympathique directeur de l'hôtel nous présenta l'histoire du village, construit autour d'une abbaye cistercienne fondée par des moines français venus de Pontigny (Yonne) sur la via cassia, empruntée par les pèlerins français se rendant de France à Rome, via le col du Petit St. Bernard. Il nous proposa aussi, si nous en étions d'accord, d'organiser pour nous, après le repas, une visite nocturne de l'ancienne abbaye, ce que nous acceptâmes, bien entendu, avec enthousiasme !

San Martino in Cimini

Ici, les pèlerins fatigués ou malades étaient « remis sur pieds » par les moines pour leur permettre de terminer leur voyage et d'atteindre Rome. L'abbatiale actuelle date du XIII^e siècle; elle a été bâtie dans un style de transition entre le roman et le gothique, sur l'emplacement d'une abbaye bénédictine du IX^e siècle dont il ne reste rien.

A l'ouest, le porche est contrebouté par deux massives tours-clochers, construites tardivement (XVI^e s.) et maintenu par un énorme parvis afin d'éviter l'effondrement de la nef. En effet le village étant construit sur les pentes d'un massif volcanique, la région est soumise à ce que l'on appelle le « bradycisme », des mouvements imperceptibles, mais permanents, d'élévation et d'abaissement du niveau du sol qui ébranlent les bâtiments⁷.

Le *scriptorium*, gothique, est une très belle salle, récemment rénovée, avec ses piliers couronnés de chapiteaux à feuillages très simples, dans le goût cistercien, se prolongeant par des nervures d'une merveilleuse légèreté, magnifiquement mis en valeur par un éclairage adéquat. Il est relié à la salle capitulaire par un passage couvert qui évoquera, à ceux qui les connaissent, les passages de Pont, vu lors de notre voyage en Saintonge, Pradelles ou Puente-La-Reina, sur le Chemin de St. Jacques de Compostelle. Ce passage était destiné à abriter les pèlerins, contagieux ou arrivés après l'heure du couvre-feu, qui ne pouvaient être reçus dans l'abbaye.

La salle capitulaire, en cours de préparation par les membres d'une confrérie religieuse en vue des cérémonies du Vendredi Saint, est ornée de fresques représentant les possessions de la famille Doria. Selon l'un des membres de la confrérie, l'un des arcs aurait été peint par Raphaël à la demande d'un des papes liés à la famille Doria. Les grotesques sont inspirés des fresques de Pompéï.

⁷ Ce phénomène, particulièrement actif dans la région de Pozzuoli (Pouzzole), au sud de Naples, « serait dû à la présence d'un réservoir de magma souterrain pas encore entièrement solidifié, qui se dilaterait et se rétracterait en fonction de la pression et de la température » (KRAFT & DELAROUZIERE, *Guide des volcans d'Europe et des îles Canaries*. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1991; pp. 262-263.

Dans la salle, une maquette du village et une photo aérienne nous permettent de nous rendre compte que le village, comme il nous l'a été dit, a la forme d'une nef.

Deux étroites fenêtres relie la salle capitulaire à l'extérieur où fut situé le cloître dont, hélas, il ne reste rien. Ces fenêtres permettaient aux moines qui n'avaient pas « voix au chapitre », c'est à dire qui ne pouvaient « faire entendre leur voix » dans les réunions du chapitre⁸, de les suivre sans toutefois y participer.

Le lendemain, en raison des bouleversements de la veille, le programme dut être modifié : le matin, nous visiterions TARQUINIA, en compagnie de CESARETTA. et l'après-midi, LA VILLA GIULIA.

TARQUINIA

CESARETTA fut, de tous les guides que nous ayons eus durant ce voyage, celle dont les connaissances étaient les plus étendues. Elle se révéla être une passionnée des Etrusques depuis sa plus tendre enfance, son père ayant travaillé avec Raymond BLOCH⁹ aux fouilles de Bolsena et elle-même ayant fait des recherches archéologiques sur cette civilisation.

TARQUINIA (*Tarquiniés*) tient une place prééminente dans l'histoire légendaire de l'Etrurie. C'est en effet sur la côte voisine qu'aurait débarqué un prince lydien du nom de *Tyrrhénos*¹⁰, à la tête d'une troupe de ses sujets ayant dû quitter leur pays en raison d'une longue famine. On sait que, pour Hérodote et la plupart des auteurs anciens, ce serait là l'origine des Etrusques¹¹.

C'est aussi à TARQUINIA que la tradition fait apparaître, sous l'apparence « d'un nouveau-né ayant la sagesse d'un vieillard », sorti d'un sillon creusé par un laboureur, le dieu *Tagès*. Devant tout le peuple assemblé, il révéla la *disciplina etrusca*, la « discipline » étrusque, ensemble de lois religieuses, sociales, politiques, agronomiques et économiques, qui formait les bases de leur civilisation.

Historiquement, il est certain que c'est à TARQUINIA que la civilisation villanovienne, qui, chronologiquement précède immédiatement la civilisation étrusque sans qu'on puisse dire que les deux sont liées, trouve ses manifestations les plus brillantes¹².

C'est aussi de TARQUINIA qu'est originaire la célèbre famille des Tarquins, qui donna à Rome, au VI^e s, ses premiers rois. Aux siècles suivants, la cité de TARQUINIA devint l'une des plus importantes *lucumonies* de la confédération étrusque. La ville, qui a conservé ses remparts et son charme moyenâgeux est, de nos jours, mondialement connue pour l'importance de sa nécropole et la qualité des fresques de ses tombes.

Le Musée

Le musée est installé dans l'élégant palais Vitelleschi, du XV^e siècle. C'est au 1er étage que se trouve sans conteste la plus belle des oeuvres : seul dans une salle qui lui est entièrement dédiée, on peut admirer le magnifique relief en terre-cuite, à l'origine peinte, représentant des **chevaux ailés** (III^e s. avt. J-C.), qui ornait le fronton du Temple de l'Ara della Regina.

⁸ D'où l'expression, « avoir voix (et non droit) au chapitre ».

⁹ Auteur de l'excellent Que Sais Je «*Les Etrusques*».

¹⁰ D'où le nom de « mer Tyrrhénienne » donnée à la partie de la Méditerranée placée entre l'Italie, la Corse, la Sardaigne et la Sicile.

¹¹ R. BLOCH, *Les Etrusques*, p. 8.

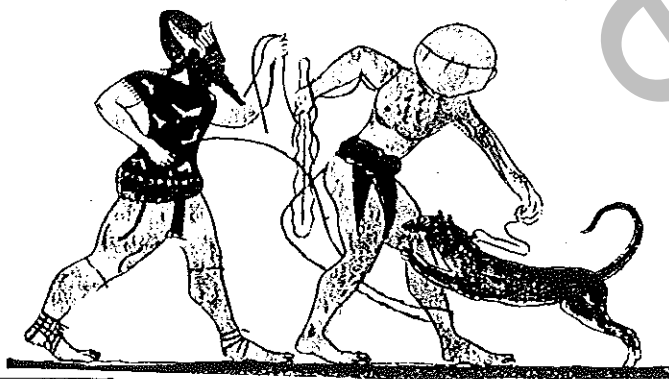
¹² *Terre des Etrusques*, p. 81.

Le musée possède aussi une très belle collection de céramiques. Les premières (VIIe s) sont en argile grossière. La technique s'améliore ensuite avec l'introduction de l'engobe qui permet la décoration. Les premiers décors sont à motifs géométriques, puis zoomorphes. Ce style se développe à Corinthe à la fin du VIIe s. et apparaît ensuite en Etrurie du fait des relations commerciales entre Tarquinia et Corinthe¹³. En contrepartie, les Etrusques vendent aux Corinthiens des métaux (fer de l'île d'Elbe et des Monts Métallifères), du sel (les salines près de Tarquinia ont été exploitées jusqu'en 1990) et de l'huile d'olive. Les Etrusques sont les inventeurs d'une technique de céramique particulière, le *bucchero nero*, une poterie noire imitant le bronze. Les plus beaux *buccheri* sont fabriqués au VIIe s; ensuite, leur qualité diminue. Ils deviennent plus grossiers, leur paroi s'épaississent. On parle alors de *bucchero pesante*. Les procédés de décoration évoluent vers le relief et des formes nouvelles apparaissent. Au début du Ve s, on peut considérer que le *bucchero* a disparu, remplacé par les vases peints imités de l'Attique¹⁴. Ces céramiques furent exportées dans l'ensemble du monde méditerranéen. On en a retrouvé en Espagne, à St. Blaise près de Marseille, et jusqu'en Bretagne.

Le musée présente aussi une belle collection de céramiques attiques, les plus belles étant exposées dans la « salle rouge ». Elles sont chronologiquement classées en « céramiques à figures noires » (dessins en noir sur fond rouge, VIe s), puis « à figures rouges », plus expressives et, le plus souvent, signées (à partir de 530 avt. J.-C.). Une salle entière est consacrée aux vases à scènes érotiques, notamment homosexuelles, d'importation grecque.

Parmi les autres objets du musée, nous remarquerons une belle collection de miroirs en bronze, la plupart comportant des scènes de la mythologie grecque ou étrusque et gravés de caractères étrusques. Les miroirs étaient inconnus en Grèce mais ils l'étaient en Egypte. Outre les miroirs, les Etrusques fabriquaient une profusion d'objets en bronze (armes, candélabres, anses de plats et de vases, trépieds, bijoux, objets votifs, etc.). Leur art, d'un extrême raffinement, faisait appel à une inspiration étrange, peuplée d'êtres fantastiques et souvent effrayants, dont nous ignorons l'origine, évoque, par certains traits, celui des Celtes, autre civilisation énigmatique !

Le 2eme étage est consacré aux fresques, dont certaines sont des reproductions, d'autres des fresques originales déposées des tombes « des Biges », du « Triclinium » (Ve s avt. J.-C.) et du « Lit funèbre », « della Nave » (Ve s avt. j.-C.) ou encore « des Jeux Olympiques » et des « Augures » (2e moitié du VIe s)¹⁵. Dans ces dernières se trouve représentée la fameuse scène du « Phersu » sur laquelle on voit un personnage étrangement accoutré d'un casque et d'un masque, le « Phersu »¹⁶ qui tient en laisse un chien attaquant un second personnage nu, armé d'une massue, dont la tête est emprisonnée dans un sac. On a voulu voir, dans cette scène dont l'interprétation a fait couler beaucoup d'encre, une préfiguration des jeux du cirque qu'auraient « inventés » les Etrusques ! Cela nous semble



LE JEU DE PHERSU

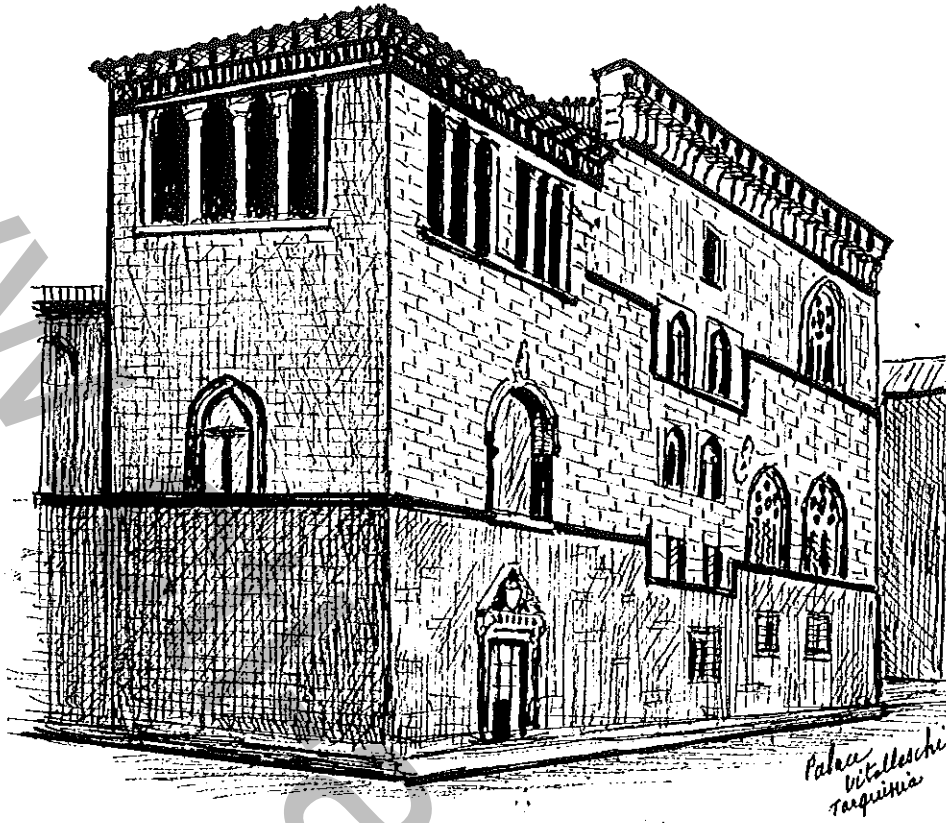
(Tombe des Augures, Tarquinia).

¹³ Démarate, père de Tarquin l'Ancien, cinquième roi de Rome, aurait été un marchand corinthien venu à Tarquinia en l'an 657 avant notre ère.

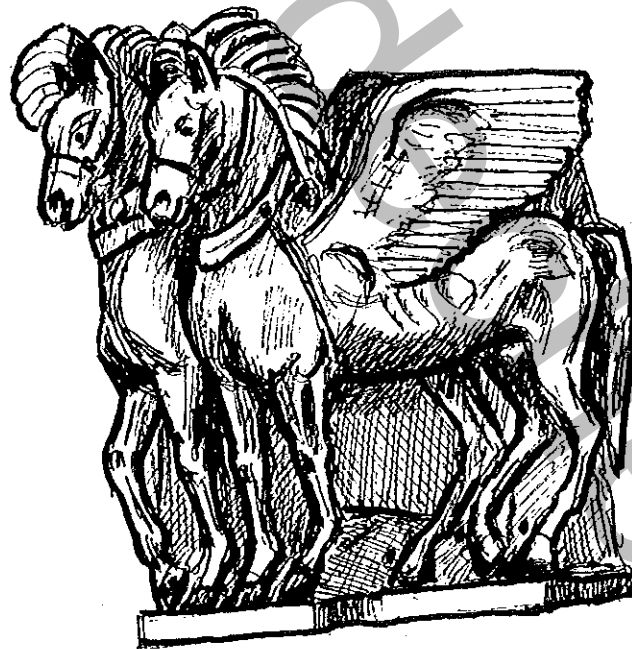
¹⁴ THUILLIER, p. 63.

¹⁵ La tombe originale se trouve dans le site à côté du cimetière; elle a été fermée aux visiteurs en 1988. Dans le musée ne se trouvent que des photos des fresques de cette tombe (précision de Cesaretta OVIDI).

¹⁶ Le mot latin *persona*, qui signifie « masque » et a donné « personne » en français, vient de là.



Palais Vitelleschi de Tarquinia (Musée archéologique)



Bas-relief en terre cuite provenant du temple « Ara della Regina » (TARQUINIA)



*"détail" du Sarcophage de LARIS Pulenas
"le personnage déroule un rouleau sur
lequel sont consignés ses hauts faits." Tarquinia*

Sarcophage de Laris PULENAS dépliant un rouleau avec texte en caractères étrusques (Tarquinia)



*détail
Tombe des Léopards
Tarquinia*

Porteur de coupe, tombe des Léopards (TARQUINIA)



La belle Vellia (Tombe del Orco, TARQUINIA)

tellement éloigné de leur mentalité que nous avons du mal à l'accepter. En effet, à notre connaissance, une telle scène n'est, à ce jour, attestée que deux fois, et seulement à Tarquinia. Il faut en outre reconnaître qu'en ce qui concerne son sens profond, nous en sommes réduits aux conjectures. Que l'on nous explique en effet pourquoi l'on voit, sur une autre paroi de la Tombe des Augures, le « Phersu » qui est censé mener le jeu, en train de fuir un ennemi devenu invisible (peut-être le chien s'est-il retourné contre lui) ?

Au 1er étage se trouvent les urnes cinéraires avec leurs offrandes. A TARQUINIA, l'incinération fut pratiquée jusqu'au VIIe siècle. Par la suite, nous avons à faire à des enterrements classiques.

Les urnes cinéraires sont biconiques, recouvertes d'un casque, pour les hommes, d'une écuelle, pour les femmes; parfois elles sont en forme de maison miniature. Parmi les offrandes qui accompagnaient le mort, on trouve des brûle-parfums en forme de corps d'oiseau à tête de cerf, et des objets divers, beaucoup importés de lointains pays comme l'Égypte (rasoirs, fuseaux en bois, objets égyptiens du VIIe siècle : scarabées en cornaline trouvés par milliers).

Au rez-de-chaussée enfin se trouvent les sarcophages.

Les sarcophages nous apprennent beaucoup sur le mode de vie et la société étrusque. Nous nous attarderons particulièrement sur le grand « sarcophage du magistrat ». Il a été ainsi appelé car le personnage représenté tient un rouleau sur lequel est gravée une inscription en caractères étrusques qui serait la plus longue épitaphe (59 mots) que nous possédions à ce jour. Nous y apprenons que ce tombeau était dédié à un *zilath* (magistrat possédant à la fois un pouvoir politique et religieux) du nom de *Laris Pulena*.

Notre guide nous fera aussi remarquer celui d'un haruspice ou augure, reconnaissable au collier enroulé et à son chapeau caractéristique.

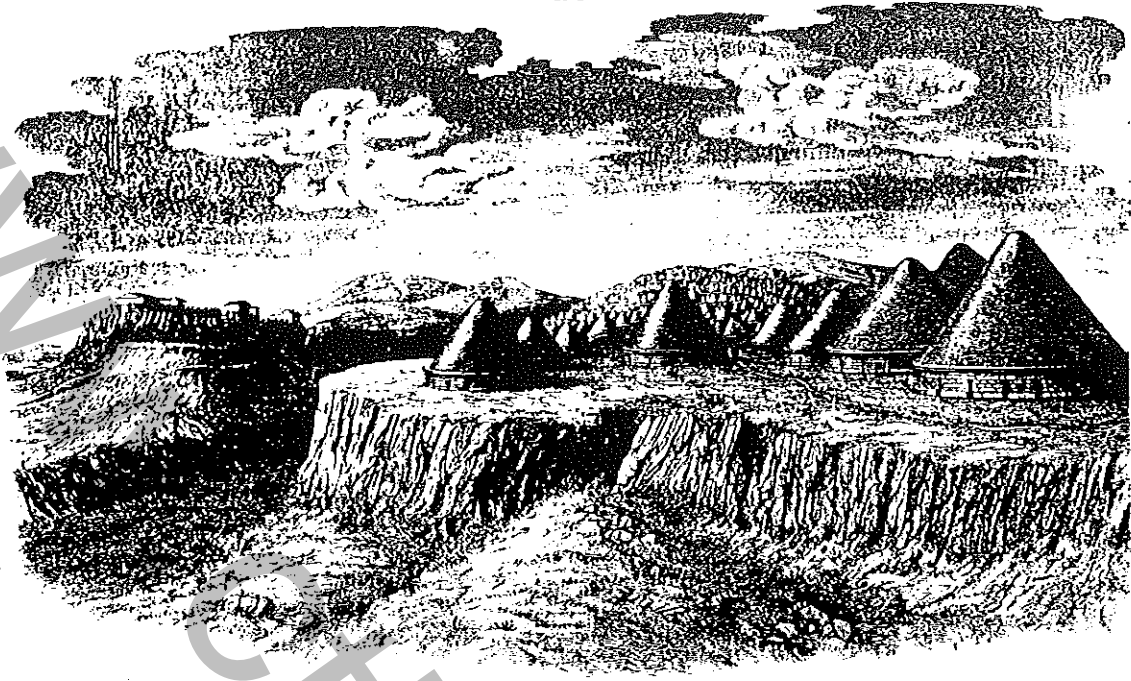
Trois sarcophages en marbre grec ornés de bas-reliefs polychromes représentent des scènes de combats inspirés de la mythologie grecque et de la guerre de Troie (Achille immolant les prisonniers Troyens aux mânes de Patrocle¹⁷), et des êtres hideux empruntés à l'enfer grec. Ces scènes tragiques commencent à apparaître vers la fin du IVe siècle, au moment où la pacifique Etrurie se voit privée de liberté par l'impérialisme romain.

La nécropole de Monterozzi

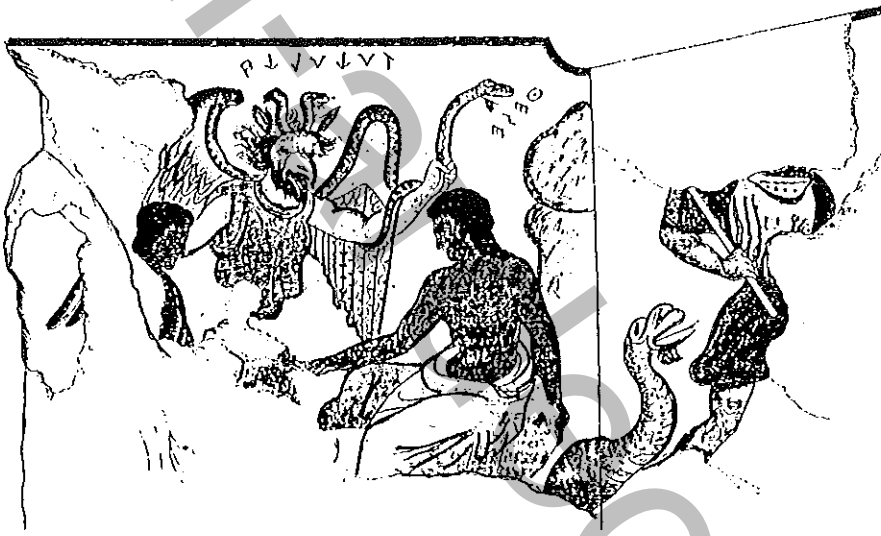
Comme à Cerveteri, la nécropole est en dehors de la ville. A TARQUINIA, la cité (*la « Cività »*) étrusque se trouve sur un plateau isolé, couvert de cultures de céréales, au sud-est de la ville moderne. On y voit les impressionnantes bases du temple de *l'Ara della Regina* dont proviennent les chevaux ailés. Ce temple, dont seul subsiste le *podium* en partie construit de blocs volcaniques, était très grand (57 X 37 m). Par comparaison, rappelons que le Parthénon, l'un des plus grands temples grecs de l'Antiquité, mesure 69,50 m sur 30,85 m.

La nécropole est composée de plusieurs milliers de tombes dont très peu sont ornées et, sur le lot, une dizaine seulement se visitent encore. Encore faut-il signaler que, grâce à une intelligente, mais récente, disposition (la pose d'une plaque de verre à l'entrée de chaque chambre sépulcrale grâce à laquelle les peintures restent visibles tout en étant protégées), on a évité d'avoir à en fermer davantage. En effet, comme dans les grottes préhistoriques, le processus le plus néfaste pour la conservation des peintures est dû à la conjonction de la lumière artificielle et de la respiration des visiteurs (qui produit chaleur, humidité et gaz carbonique). Le résultat en est le développement de mousses et de lichens qui s'attaquent aux peintures et à leur support et les détruit par un lent mais irréversible processus.

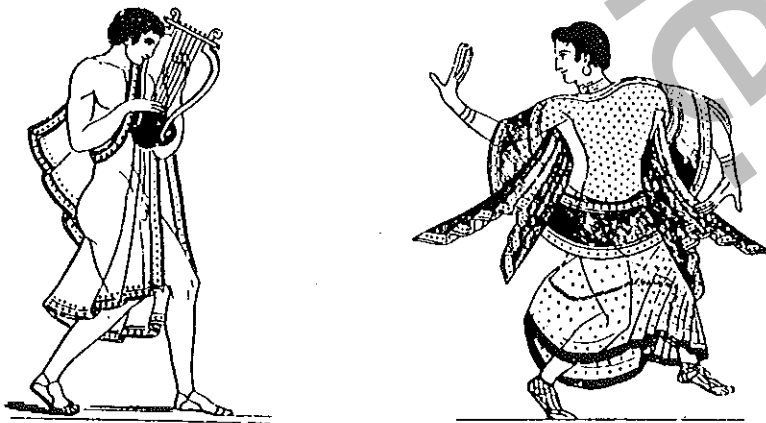
¹⁷ Scène que l'on retrouve peinte dans la Tombe François de Vulci.



Tarquinia. La necropoli (antica incisione)



Le démon étrusque Tuchulcha. Tombe des Enfers, Tarquinia
(Milieu du IV^{ème} siècle).



Musicien et danseuse. Tarquinia (vers 470).

Il faut en outre imaginer qu'à l'origine, chaque tombe était recouverte, comme à CERVETERI, d'un tumulus circulaire, ainsi que nous le présente une ancienne gravure¹⁸.

On accède à la pièce sépulcrale proprement dite, creusée dans le sol, par un escalier d'une dizaine de marches. Les tombes sont petites, généralement composées d'une pièce centrale rectangulaire et, dans les plus grandes, d'une ou deux salles latérales. Pour reprendre une expression de l'un des plus grands spécialistes de la civilisation étrusque, Massimo PALLOTTINO¹⁹, « la tombe reproduit fidèlement la maison des vivants, avec son architecture, ses décorations et ses meubles ». L'architecture est principalement évoquée par la poutre maîtresse de la maison, le « *columen* » des temples, qui semble jouer un rôle éminemment symbolique chez les Etrusques, ainsi, surtout, que la porte trapézoïdale factice, située au fond de la tombe, autour de laquelle se répartissent toutes les scènes représentées. Il ne fait aucun doute que cette « fausse porte », que nous reverrons à NORCHIA, joue, elle aussi, un rôle symbolique déterminant : bien que l'on n'ait aucune certitude à ce sujet, on peut penser qu'elle représentait la « porte des Enfers », ou, pour employer un mot adopté par PALLOTTINO, sans doute plus approprié, de *l'Averne*, c'est-à-dire « l'Autre Monde », ce concept n'ayant pas, pour les Etrusques, l'acception négative que notre culture judéo-chrétienne attribue au mot « enfer ». Il faut cependant émettre une réserve à ce qui vient d'être dit : à partir de la fin du Ve siècle et du début du IVe s, au moment où l'Etrurie, après une résistance désordonnée mais farouche, cède sous les assauts de la violence romaine, un changement brusque se fait dans la mentalité étrusque. Les scènes représentées deviennent plus tragiques : plus de « personnage(s) de rêve dans un paysage de rêve » (PALLOTTINO, op. cit., p.74 à propos de la Tombe du Triclinium) mais des monstres effrayants, munis de becs et de serres, dont la couleur de la peau évoque la chair en putréfaction (*Charu*, dans la Tombe de l'Ogre, de la fin du IVe s), menacent les humains. Dans cette même tombe, le visage de la belle *VELIA* (une inscription en caractères étrusques nous indique son nom), grande dame déjà romaine dans son allure, présente une expression tellement poignante de résignation qu'on ne peut qu'en être bouleversé. Plus poignante encore est l'expression de la mère de *Larth Velcha* (PALLOTTINO, op. cit., p. 108), dans la « Tombe des Boucliers ». Quel fantastique changement avec la joie, la liberté, la légèreté qui se dégageaient des scènes peintes dans les tombes du Ve s : « Tombe des Lionnes », avec ses danseurs nus aux longues tresses crétoises : « *Quelle vitalité éclate dans cette danse qui est pourtant destinée à un mort! Pris dans le rythme trépidant du tripudium, les danseurs s'affrontent, répétant l'un après l'autre les mêmes gestes. (...)* »²⁰. Quelles merveilles encore que celles peintes dans la « Tombe de la Chasse et de la Pêche » (520-510 avt. J.-C.). On ne peut qu'être séduit par l'impression de vie de ces oiseaux multicolores volant dans le ciel, de ce dauphin sautant à la proue de la barque ornée d'un oeil égyptien, des mouvements si naturels des pêcheurs et surtout de la perfection dans la représentation de cet enfant nu plongeant d'un rocher dans la mer, même si l'on comprend que ce saut sera son dernier ici-bas. Parmi d'autres souvenirs éblouis, qui, parmi nous, ne gardera à jamais dans son esprit la vivacité des couleurs et la vitalité empreinte de sérénité qui se dégage des danseurs et des joueurs de flûte accompagnant l'ultime banquet funèbre représenté dans la « Tombe des Léopards », récemment rouverte à la visite ?

Cet aspect lumineux et limpide des premières peintures étrusques ne doit cependant pas nous faire oublier certaines « zones d'ombre », pour nous, difficile à saisir, de la civilisation étrusque, telles qu'elles transparaissent dans les énigmatiques apparitions du *Phersu* ou du guet-apens que tend Achille à Troilus dans la Tombe des Taureaux ainsi que l'étrange scène dite « érotique » de la même tombe où nous ressentons plus le mystère que la lascivité.

¹⁸ V. MELANI, *Itinerari etruschi*, p. 323.

¹⁹ M. PALLOTTINO, *La peinture étrusque*.

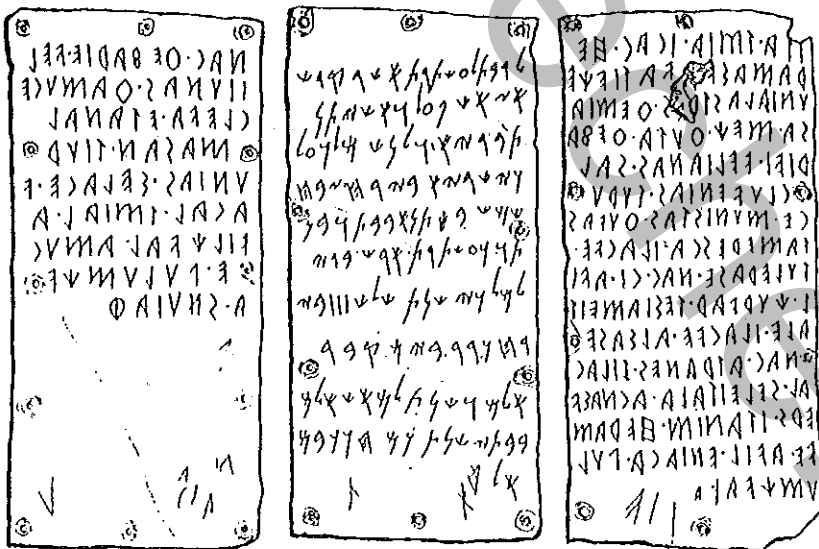
²⁰ PALLOTTINO, op. cit., p. 45.

LE MUSEE DE LA VILLA GIULIA

Nous aurions souhaité que Cesaretta, qui s'était révélée un si merveilleux cicerone pour la visite de Tarquinia, puisse nous accompagner pour celle de la Villa Giulia. Malheureusement, la législation interdit en Italie qu'un guide agréé pour une région déterminée puisse intervenir hors de son secteur. Elle nous expliqua qu'elle n'avait pas le droit de le faire à Rome au risque de perdre sa licence. (Nous devions pressentir que celle qui la remplacerait ne serait pas à la hauteur ! Cette pauvre Alexandra s'était visiblement trompée de groupe car, bien qu'elle nous dise « adorer » la Villa Giulia, il s'avéra vite que ses compétences s'arrêtaient à la porte du musée ...).

Les tablettes de Pyrgi

Certains, entraînés dans le sillage de la volumineuse (et volubile !) Alexandra, pressée d'en finir avant d'avoir commencé avec ce groupe décidément trop pointilleux sur les faits et les dates pour que son baratin pût l'impressionner, passèrent sans les voir devant les « tablettes de Pyrgi »²¹, pourtant d'une importance capitale pour la connaissance de la langue étrusque. En effet ces trois tablettes d'or furent découvertes à Pyrgi, l'un des ports de Caere (actuellement San Severa). Lors de leur découverte en 1964, on crut qu'elles seraient la « pierre de Rosette » de la langue étrusque. Elles sont en effet en partie rédigées en étrusque et en partie en phénicien. Les tablettes datent des env. de 500 avant notre ère. Il s'agit d'une dédicace faite par le chef étrusque *Thefarie Velianas*, de Cisra (Caere) à la déesse étrusque *Uni*, identifiée à Astarté dans le texte phénicien. Malheureusement, les deux textes ne concordent pas et leur analyse, même si elle a fait avancer la connaissance de la langue étrusque, n'a pas permis d'en résoudre l'énigme autant qu'on l'espérait.



Lamelles d'or de Pyrgi (fin VI^e siècle). Rome, Villa Giulia.
Textes étrusques encadrant le texte punique.

²¹ En raison de leur immense valeur (elles sont en or massif), les tablettes originales sont gardées en lieu sûr, les tablettes exposées n'étant que des copies.

²² *Les Etrusques et l'Europe*, 1992.

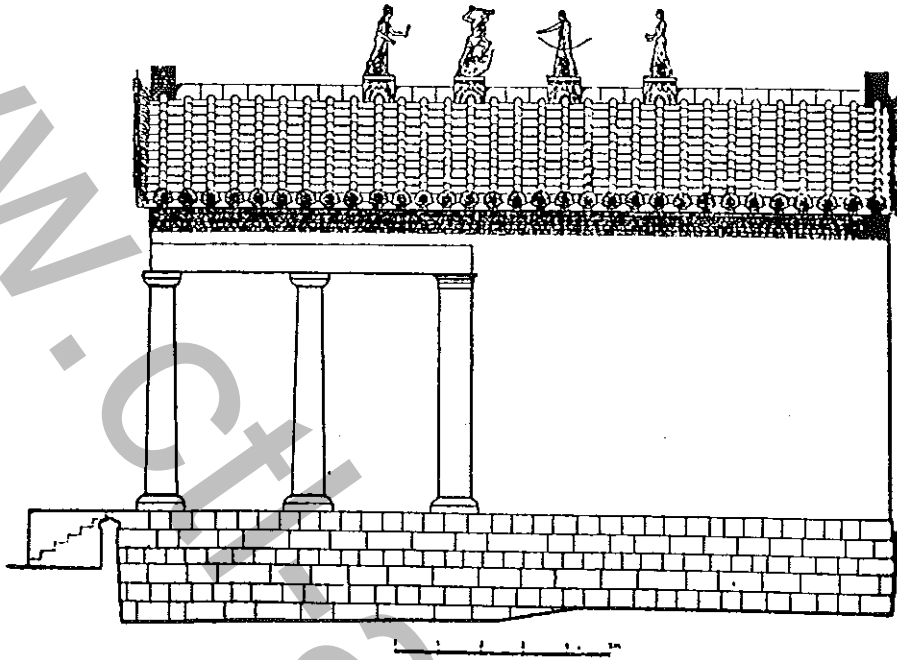


le fameux sourire Etrusque
HERMES
villa Giulia (Rome)
(Tombes Cuite) V^s av. J.C
R.C. et après
1910



détail
d'un Sarcophage de Cerveteri

Le sarcophage des époux provenant de Cerveteri (Musée de la Villa Giulia)



Coupe (reconstituée) du temple de Portunaccio à Veies.



SARCOPHAGE DE CERVETERI (Musée du Louvre).

Le sarcophage des époux

Le **sarcophage des époux** de Cerveteri, dont le pendant est conservé au Musée du Louvre, est l'une des pièces les plus connues de l'art étrusque. Avec l'**Apollon de Veies** et les **Chevaux ailés de Tarquinia**, il représente l'une des oeuvres de terre cuite les plus achevées de l'art étrusque et un chef-d'oeuvre de l'art mondial :

« Le monument, qui mesure 1,91 m de long, est de la taille d'un sarcophage; il a, pour cette raison, été exécuté en quatre morceaux (...). On ignore dans quel contexte le sarcophage de la Villa Giulia, connu depuis 1898, a été découvert, mais l'exemplaire du Louvre, sur lequel subsistent encore des traces de la polychromie d'origine, provient d'un des plus grands tumulus de Caere; ce sera aussi probablement le cas du monument de la Villa Giulia. Il est en tout cas certain que ce dernier vient de Caere (...). »²²

Ce « sarcophage » (le mot est impropre, il s'agit en fait d'une urne cinéraire), date du VI^e s avant J.-C. Dans le style ionien influencé par l'archaïsme grec, il représente un couple d'époux allongés, côte à côte, sur un lit de banquet. L'homme est nu, la femme somptueusement vêtue (chaussures de cuir fin « à la poulaine », robe longue et *tutulus* coiffant ses longues tresses. Nous constatons là que, si les visages évoquent la Grèce archaïque de la même époque, nous en sommes très loin pour les coutumes : en effet, jamais les Grecs n'auraient représenté ensemble, sur un même lit de banquet, l'épouse et son mari ! Nous avons ici la démonstration du statut particulier dont bénéficiait la femme étrusque par rapport à la femme grecque ou romaine.

L'Apollon de Veies

Une autre pièce importante du Musée est l'**Apollon de Veies**. Situé seulement à 16 km de Rome, VEIES eut à souffrir plus que toute autre cité de la proximité d'avec sa martiale voisine. Les Romains l'assiégèrent pendant dix ans, entre 406 et 396, avant de la prendre et de la raser. La splendide image en terre cuite de l'Apollon décorait le toit du temple de Portonaccio, situé hors les murs à l'ouest de la ville. En vis-à-vis, un Hercule, moins bien conservé, lui faisait face. Du même temple provient aussi une merveilleuse tête d'Hermès qui devait participer du même groupe. On pense que ces statues, situées sur le *columen* (partie faîtière) du temple illustraient la légende delphique des dieux se disputant la biche sacrée²³. Toutes arborent le si étrange et bouleversant « sourire étrusque » qui semble « au-delà des siècles et de la mort, destiné à affronter l'éternité, affirmant pour toujours le plaisir et l'ardeur de vivre »²⁴.

Enfin, parmi des centaines d'autres pièces, aussi riches d'enseignement les unes que les autres, nous terminerons notre visite de la Villa Giulia, par un « bige » (char de combat attelé de deux chevaux) d'une irréalité légèreté, trouvé presque intact dans une tombe lors de fouilles récentes.

Nous reviendrons vers le BALLETTI PARK HOTEL, par une étroite route traversant les forêts de chênes et de châtaigniers encore étonnamment denses des Monts CIMINI, qui nous ramena par la pensée à l'époque où les Etrusques, chassés de leurs belles cités et persécutés par Rome, s'y réfugiaient.

²³ « Sur le *columen* du temple de Portonaccio se dressait en effet, fixé par des socles appropriés, un groupe de statues représentant presque certainement la lutte d'Apollon et d'Hérakles pour la possession de la biche de Cérynie en présence d'Hermès et d'une quatrième divinité, probablement Artémis ». (Alain HUS, p. 125).

²⁴ France HUSER, « Le sourire bouleversant des Etrusques », op. cit.

MERCREDI 12 AVRIL : NORCHIA-VULCI-TUSCANIA

Nous fîmes heureux de retrouver Cesaretta le lendemain matin et d'apprendre qu'elle avait réussi à modifier son programme pour nous consacrer sa journée. C'est donc en sa compagnie que nous visiterions NORCHIA, VULCI et TUSCANIA. Quel bonheur !

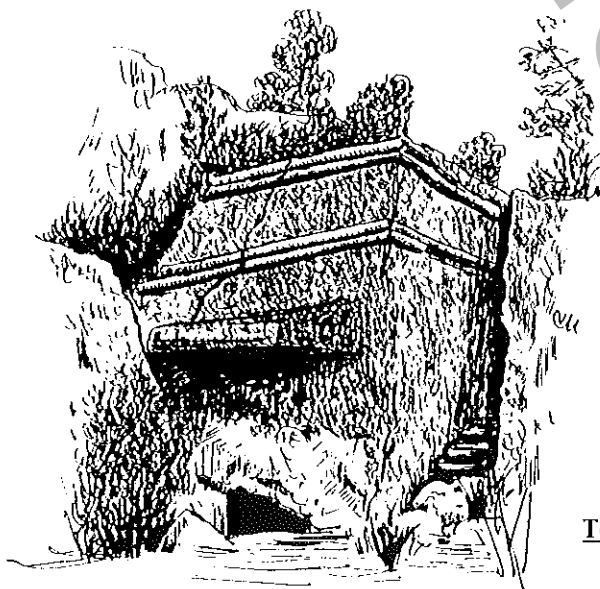
NORCHIA

NORCHIA fait partie des nécropoles rupestres de la région de VITERBE. Les plus importantes s'étendent à l'est de TUSCANIA, le long des vallées encaissées des affluents de la Marta, la rivière sacrée des Etrusques qui prend sa source dans le lac de Bolsena, sur les rives duquel on pense que se dressait le *Fanum Voltumnae*, centre spirituel de l'Etrurie.

Les tombes, dont le type a lentement évolué du VI^e au III^e siècle, sont creusées dans les falaises de tuf volcanique qui bordaient les vallées. Elles sont principalement concentrées autour de CASTEL D'ASSO, BLERA, SAN GIULIANO, SUTRI, etc.

La nécropole de NORCHIA se trouve le long de la rivière Biedano. On y accède par un escalier taillé dans la pierre. Le site, isolé de toute agglomération, est sauvage; il s'en dégage un charme indéfinissable auquel on ne peut rester insensible. La plupart des tombes sont de forme cubique (« *a dado* » = en forme de « dé à jouer », selon la terminologie des archéologues italiens). Leurs façades, sculptées dans le rocher, étaient ornées d'une corniche au niveau du toit et surtout d'une fausse porte en forme de « Tau » du même style que celles peintes à Tarquinia. Nous ne reviendrons pas sur le caractère symbolique de cette porte. Les sépultures proprement dites étaient creusées dans l'épaisseur de la falaise. Beaucoup des fausses portes de NORCHIA ont malheureusement été détériorées par les *tombaroli* (pilleurs de tombes) qui croyaient qu'elles permettaient d'accéder à l'intérieur. Si rien n'est fait pour éviter leur dégradation par la végétation, certaines de ces tombes auront disparu dans quelques années. C'est en effet une véritable forêt vierge qui envahit peu à peu le site et a fait que nous n'avons pu retrouver la fameuse **Tombe a tempio** reproduite sur un dessin de Luigi Canina réalisé en 1849. Cette façade, sculptée à même le rocher, était ornée des frontons de deux temples accolés.

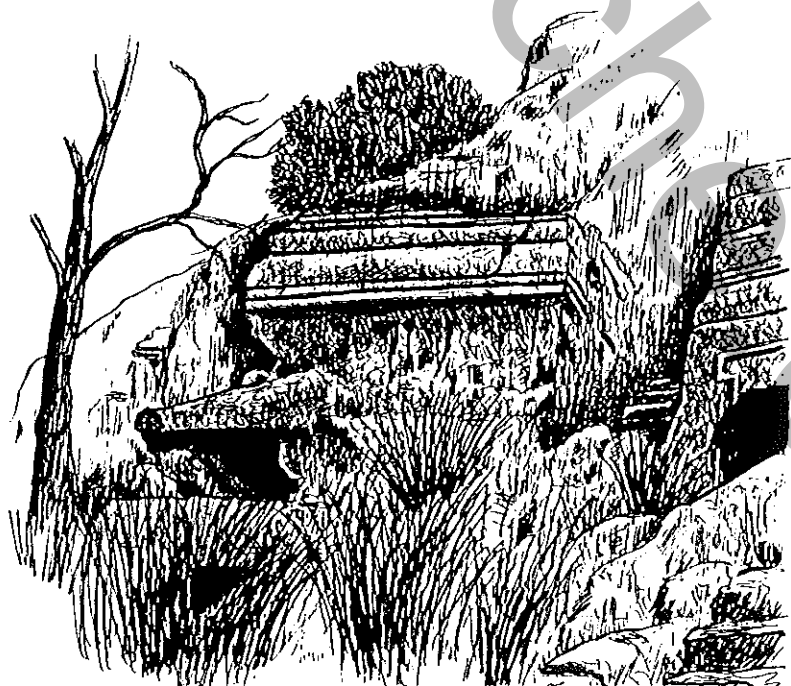
Après avoir pique-niqué à proximité du site, nous quittons NORCHIA pour VULCI.



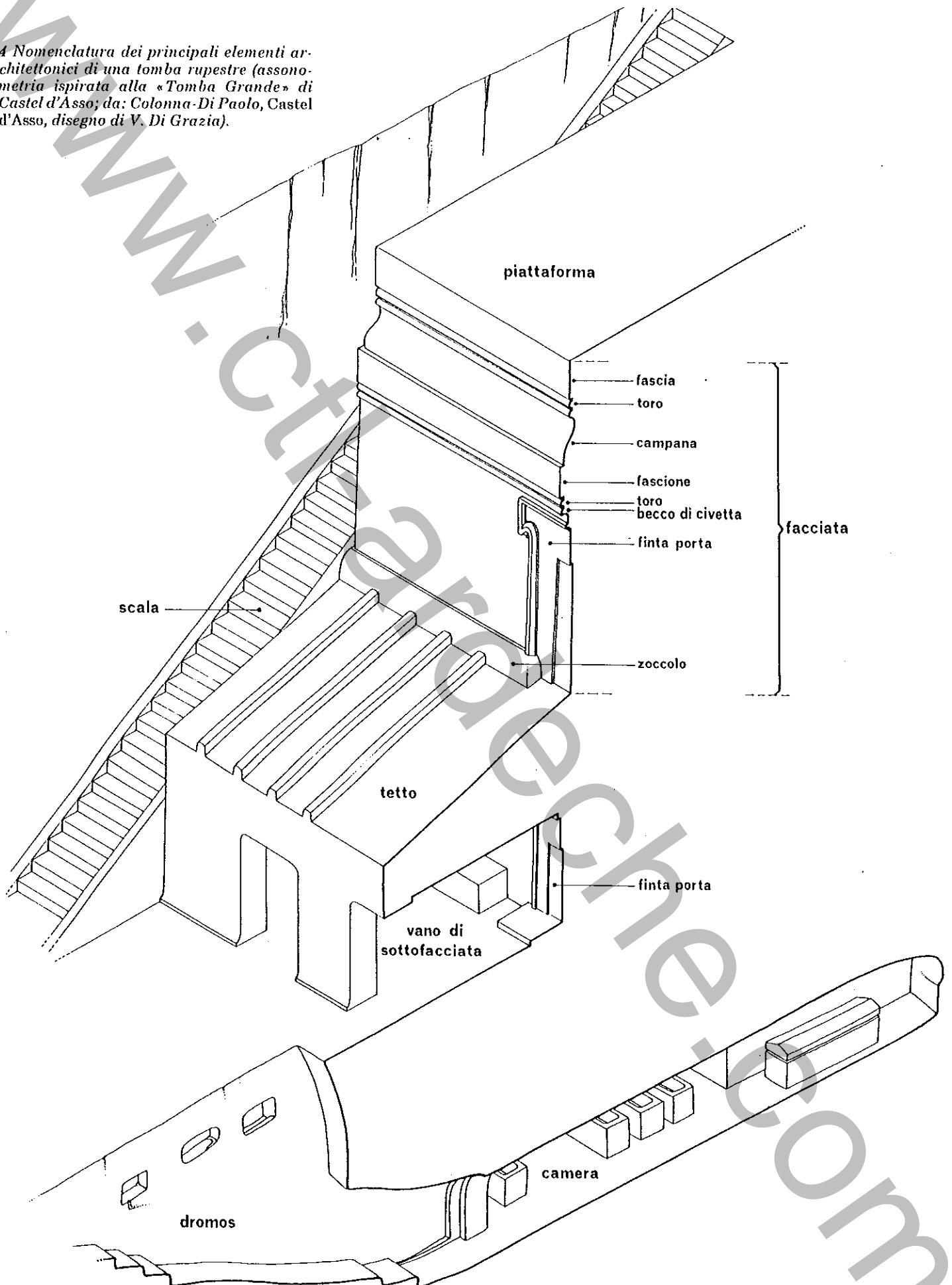
Tombe « à dé » (NORCHIA)



Tombes de NORCHIA



4 Nomenclatura dei principali elementi architettonici di una tomba rupestre (assonometria ispirata alla «Tomba Grande» di Castel d'Asso; da: Colonna-Di Paolo, Castel d'Asso, disegno di V. Di Grazia).



Principaux éléments architectoniques d'une tombe rupestre « à dé »

VULCI

VULCI (étr. *Velch*, *Velcl* ou *Velchi*) était l'une des plus grandes villes d'Etrurie et faisait évidemment partie de la *dodécapole*. Elle s'étendait sur un vaste plateau (*Pian di Voce*), abruptement entaillé par la rivière Fiora. Nous savons qu'elle est tombée en 280 avant notre ère sous les coups du même général romain, Tibérius Coruncanius, qui défit également *Volsinies*. Pourtant cette ville avait connu une époque de splendeur au VI^e et au début du Ve siècle ainsi que nous en assurent, non la ville elle-même (qui n'a révélé à ce jour que très peu de restes étrusques, dont ceux d'un temple du VI^e siècle) mais ses immenses nécropoles. Elles montrent que l'occupation fut dense et continue du IX^e jusqu'au I^{er} siècle après J.-C. Les nécropoles de VULCI sont surtout connues pour trois de ses tombes à tumuli qui datent du VI^e siècle : la *Rotonda*, la *Cucumelletta* et la *Cucumella*, imposant édifice au plan complexe. Sa célébrité, VULCI la doit surtout à la *Tombe François* qui ne se visite malheureusement pas, ce qui n'est pas trop à regretter, les peintures qui en faisaient l'intérêt ayant été détachées et transportées à la Villa Albani, à ROME.

La tombe doit son nom à son inventeur, le peintre Alexandre FRANCOIS. Le tombeau, formé de plusieurs chambres, remonte au Ve siècle, mais la décoration picturale exécutée pour la famille *Satie*, aurait été peinte entre 340 et 310²⁵. Elle recouvrait les parois de la grande chambre centrale d'une frise historiée représentant des épisodes du mythe grec, mais aussi, et c'est ce qui en fait tout l'intérêt, des scènes inspirées par l'histoire étrusque. La partie de la frise qui remplissait les parois de gauche est formée de scènes mythologiques tirées de l'Iliade : le sacrifice des prisonniers troyens égorgés par Achille aux mânes de Patrocle (scène que l'on trouve aussi sur de nombreux sarcophages). Des personnages de l'Averne étrusque président à cette scène : le démon *Charu*, représenté avec un bec crochu et des chairs bleuies par la décomposition, armé de son marteau, et la déesse ailée *Vanth*. A la gauche de celle-ci, en partie enveloppée dans ses ailes, l'âme de Patrocle, sous les traits d'un jeune homme au regard mélancolique, la poitrine bandée, vêtu d'un manteau bleu, assiste à la scène ainsi que, derrière lui, un personnage barbu qui serait Agamemnon.

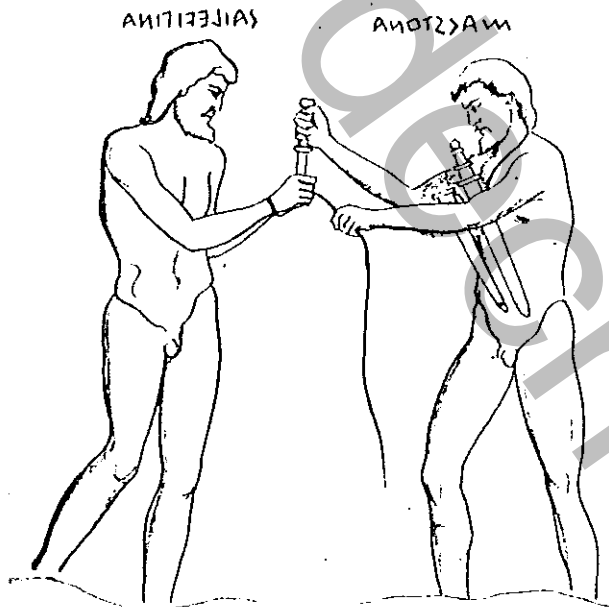
Sur les autres parties de la paroi sont peints le duel des deux fils d'Oedipe et de Jocaste, Étéocle et Polynice, s'entretenant pour la royauté de Thèbes, Cassandre tuée par Ajax, etc. Le choix de ces sujets tragiques n'est certainement pas dû au hasard. En effet, dans la chambre centrale, était peinte une scène dont le thème, mettant en parallèle les légendes grecques et la tradition historique étrusque, a troublé plus d'un commentateur. On y voit des guerriers en train de combattre. Certains sont nus, d'autres vêtus d'armures et de manteaux. Le premier épisode à gauche représente des personnage aux noms étrusques. L'un de ces personnages, *Macstrna* (= Mastarna), a été identifié comme étant le futur roi de Rome Servius Tullius. Il tranche les liens d'un de ses compagnons, un autre étrusque du nom de *Caile Vipinas* (= Caelius Vibenna) et lui remet une épée. Les trois groupes suivants figurent trois personnages nus, *Larth Ulnas*, *Rasce* (ce qui signifie « l'Etrusque ») et *Avle Vipinas* (Aule Vibenna, frère de Caelius), tuant par surprise respectivement d'autres étrusques, *Laris Papathnas* de Volsinies, *Pesnas Arcmsnas* de Sovanna et *Venthi Cau* ... d'une ville restant à identifier. Sur une autre partie de la fresque, *Marce Camitlnas* s'apprête à tuer *Cneve Tarchunies Rumach*. Ce dernier nom est très important car il se traduit par « *Cnaeus Tarquin de Rome* ».

²⁵ A. HUS, *Les Etrusques et leur destin*, p. 253.

La plupart des spécialistes admettent que cette scène pourrait se placer à la fin du règne « officiel » de Tarquin l'Ancien, à un moment où *Caile Vibenna* et son frère *Aule*, aidés de *Mastarna*, originaires de Vulci, et d'autres *condottieri* avant la lettre, issus de la noblesse étrusque tentèrent un coup de mains contre les Tarquins de Rome. C'est à la suite de ces combats que Servius Tullius (le *Macstrna* de la Tombe François), ayant détrôné Tarquin, serait devenu sixième roi de Rome, de 578 à 535 av. J.-C, avant que la royauté ne revienne entre les mains d'un autre Tarquin, dit « le Superbe », septième roi de Rome et dernier souverain étrusque avant que la République ne soit définitivement instaurée.

Un intéressant musée est installé dans le Château de Badia qu'un pont, franchissant l'impressionnant ravin formé par la rivière *Fiora*, relie à l'ancienne cité étrusque. C'était à l'origine un aqueduc destiné à l'alimentation en eau de la « città ». Si l'arche actuelle date du Moyen-Age, les bases, construites en énormes parpaings, sont étrusques. Nous passerons plus d'une heure à admirer les collections du musée composées d'objets trouvés au cours des fouilles de l'antique VULCI, depuis les urnes villanoviennes jusqu'aux splendides hydries attiques. On y voit aussi la copie de la peinture provenant de la Tombe François représentant *Vel Saties*, en l'honneur duquel fut décorée la tombe. Le défunt est représenté vêtu d'une superbe « *toga pincta* » (= toge peinte), couronné d'une guirlande de feuillages, portant des chaussures en étoffe et en cuir; il est précédé d'un nain (dont le nom *Arnza* est aussi indiqué), vêtu d'une tunique blanche bordée, qui tient dans sa main gauche levée un oiseau attaché à une cordelette.

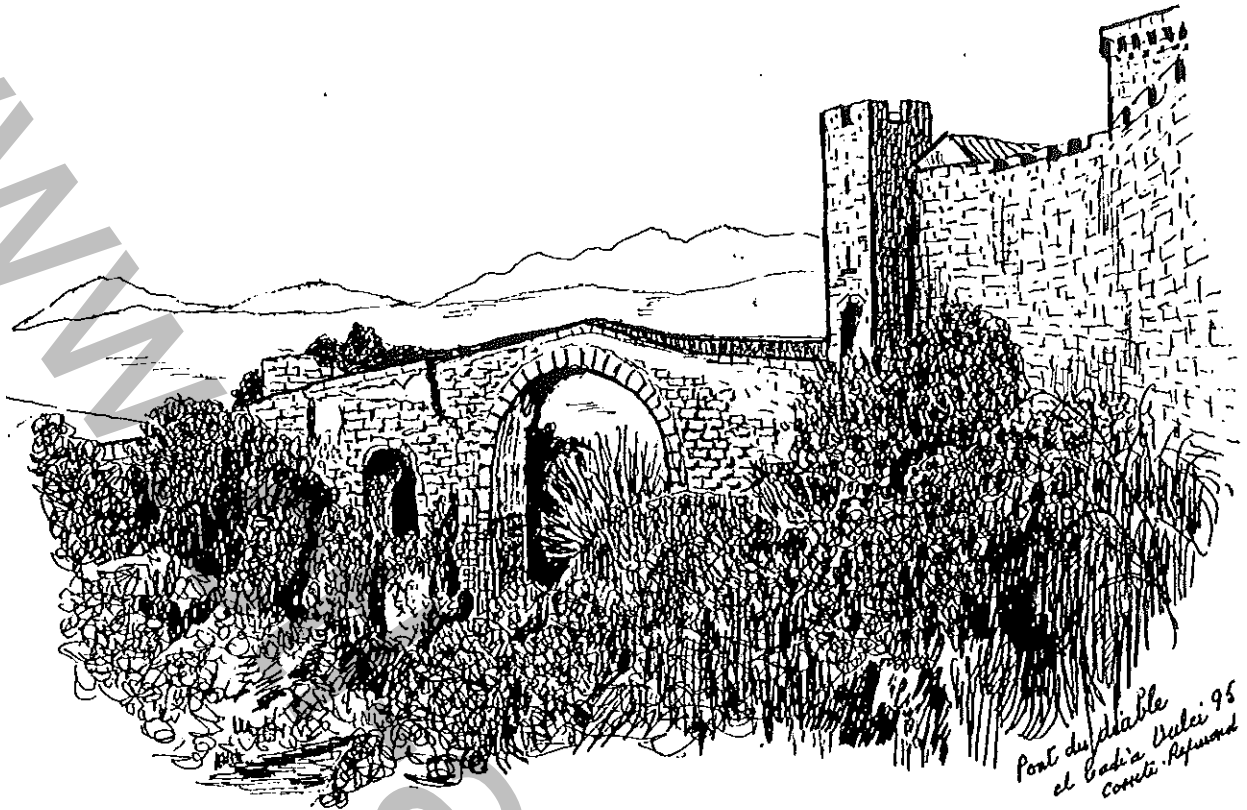
Le chemin de terre qui conduit, à travers les plantations d'oliviers, à la *Cucumella*, étant détrempe, nous renonçons à aller voir le gigantesque tombeau, que nous n'aurions de toute manière pas pu visiter, et nous poursuivons sur TUSCANIA.



MACSTARNA DÉLIVRE CÆLIUS VIBENNA
(Tombe François de Vulci).



SACRIFICE DES PRISONNIERS TROYENS AUX FUNÉRAILLES DE PATROCLE
(Tombe François de Vulci).



*Pont du diable
 et l'abbaye de Vulci 95
 Comte. Raymond*

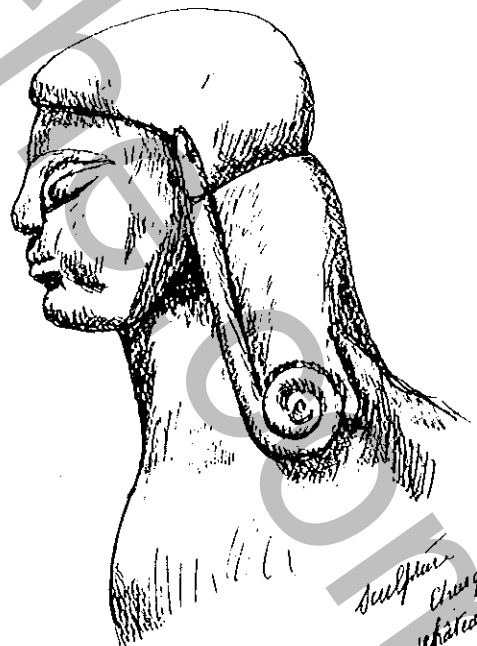
Pont du diable (ancien aqueduc étrusque) du château de La Badia (VULCI)



musée de Vulci



VEL SATIES (Tombe François de Vulci).



*Sculpture
 Chiosque
 château
 Vulci*

Détail d'un sphinx trouvé à VULCI

TUSCANIA

Pour terminer la journée, comme il nous reste un peu de temps avant de rejoindre notre hôtel, Cesaretta nous propose de nous arrêter à TUSCANIA.. Entre VULCI et TUSCANIA, le paysage est magnifique : douces ondulations de champs ensemencés de céréales complantées d'oliviers, alternant avec les bocages laissés à la nature, troupeaux de moutons paissant nonchalamment ... Ici, tout n'est que « luxe, calme et volupté » et on ne peut s'empêcher de penser que si les Etrusques, dans leur longue errance, s'étaient arrêtés ici c'est qu'ils avaient été conquis par l'harmonie de ce pays. Actuellement, pour des raisons de sécurité, il est interdit de visiter la nécropole rupestre de Tuscania, véritable labyrinthe qui s'étend en souterrain sur plusieurs étages. Par contre nous ne serons pas déçus par la visite-surprise que nous propose Cesaretta, celle de deux églises romanes qui sont l'ornement de la ville et s'avèreront de pures merveilles d'architecture.

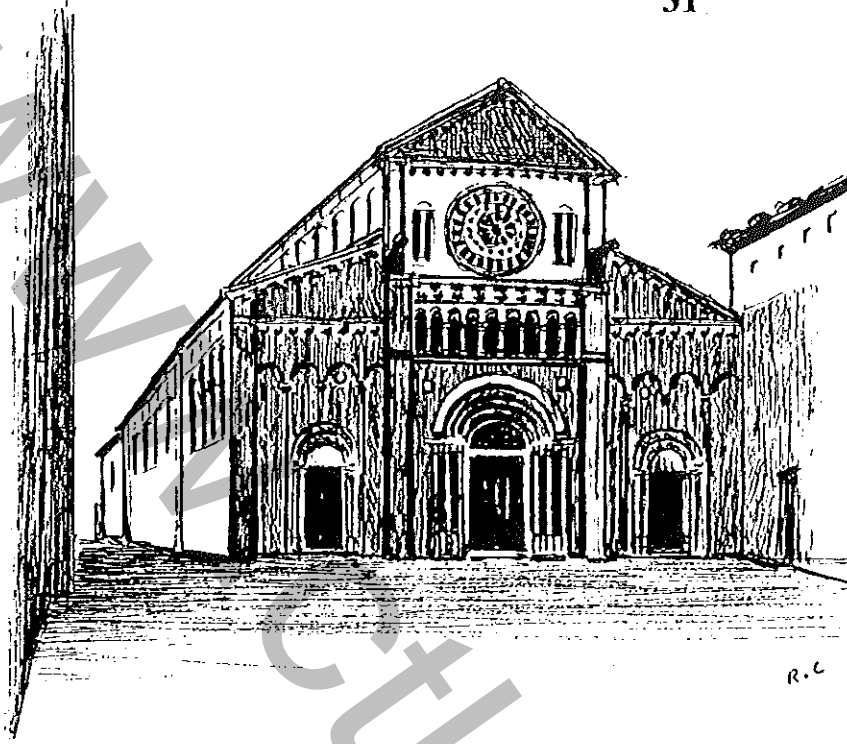
Eglise Sta. Maria Maggiore

Au bas du village, nous visiterons d'abord l'Eglise Sta. Maria Maggiore, bijou d'architecture, dont le portail central en plein-cintre orné d'une belle vierge en majesté, donne accès à une vaste nef où les splendeurs ne se comptent pas : fresques représentant le Jugement dernier (XIVème), aux coloris d'une étonnante fraîcheur, font un somptueux arrière-plan à un puissant baldaquin de marbre surmontant l'autel central, chaire (IXème s.) et fonts baptismaux réutilisant des marbres sculptés d'origine pré-romane, sans doute romaine et byzantine, etc.

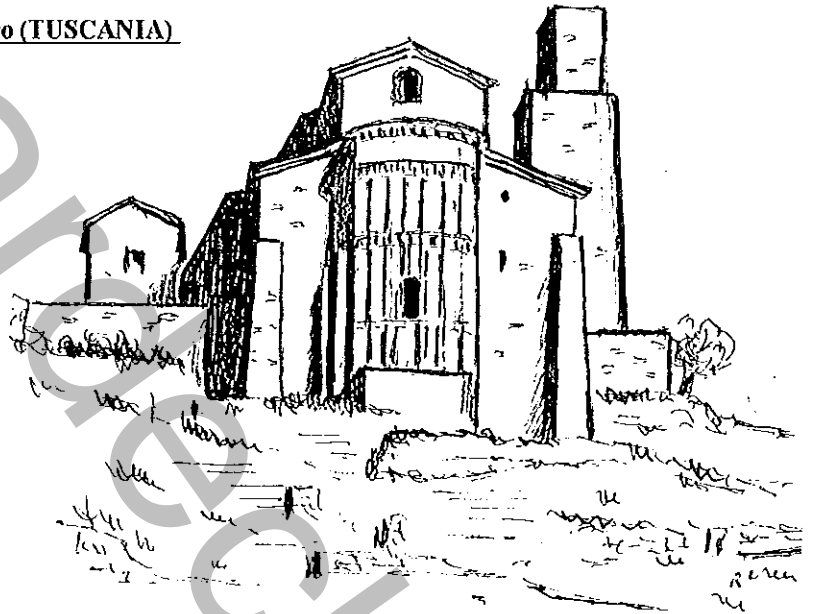
Eglise San Pietro

Nous entreprenons ensuite de rejoindre, en remontant à pied la route qui y conduit, la seconde église romane dont s'enorgueillit la ville : San Pietro. Elle occupe l'emplacement de l'acropole étrusque. Commencée au VIIIe siècle, elle fut remaniée aux XIe XIIe . . . Dans la façade du XIIIe siècle, la partie centrale forme avant-corps avec un portail au décor de marbres polychromes surmonté d'une loggia et d'une grande rosace qu'entourent les symboles des Evangélistes. D'autres motifs plus païens que chrétiens complètent cette ornementation. Nous pénétrons dans la nef, aux vastes proportions, ornée de colonnes et de chapiteaux du XIème et d'un très beau pavement. Dans le bas-côté droit, un *ciborium* de 1093. Les murs de l'abside sont ornés de fresques byzantines du XIIème. La crypte, qui s'étend sous toute la largeur des absides et du transept, est soutenue par des dizaines de colonnes de marbre dont la plupart sont manifestement des remplois romains; elles supportent des chapiteaux romans sculptés de motifs auxquels nous aurions souhaité pouvoir apporter plus d'attention. Mais le temps qui nous est imparti est limité et la soirée s'avance : la gardienne, qui a exceptionnellement maintenu le monument ouvert à la demande de Cesaretta au-delà de l'horaire normal a maintenant hâte de rentrer chez elle. Même si c'est à contrecœur, nous devons aussi libérer notre guide et rejoindre l'hôtel pour le repas.

A l'entrée de Viterbe, nous nous séparerons à regret de Cesaretta qui doit retrouver les siens, après l'avoir particulièrement remerciée pour nous avoir permis de partager ses



San Pietro (TUSCANIA) San Pietro (TUSCANIA)



Sta. Maria-Maggiore (TUSCANIA)

*En attendant la cue :
Tuscania - Eglise S^{te} Marguerite
S^{te} Maria Maggiore etc*

connaissances et sa passion des Etrusques²⁶. La nuit tombe lorsque nous arrivons à San Martino-al-Cimini. Pour notre dernier jour, l'hôtel nous a préparé un menu soigné servi dans une salle chaleureuse. La soirée restera marquée par le fou rire déclenché autour d'une table de notre groupe par les tentatives désespérées de Thérèse Simonnet d'identifier les mets servis.

JEUDI 13 AVRIL : ORVIETO - PEROUSE (PERUGIA)

ORVIETO

Notre programme ne prévoyait pas de visiter ORVIETO. Cependant, pour rejoindre PERUGIA (PEROUSE), nous avons le choix entre deux routes, soit celle, directe, contournant le Lac Trasimène, soit la route, plus tortueuse, qui nous aurait permis de longer le lac de Bolsena, où se serait trouvé le fameux « Fanum Voltumnae » des Etrusques, leur centre fédéral, à la fois politique et religieux. Malheureusement, à ce jour, la preuve n'a pas été faite de l'existence de ce centre et tout ce que l'on a trouvé sur les rives du lac, par ailleurs empreint d'une atmosphère particulière, sont des ruines romaines.

Nous avons donc choisi de passer par la route directe, ce qui nous permettait de gagner du temps et d'en profiter pour faire un arrêt à ORVIETO et d'y visiter un aménagement architectural unique, le « Pozzo di San Patrizio » (puits Saint Patrice) et la nécropole étrusque du *Crucefisso del Tufo*.

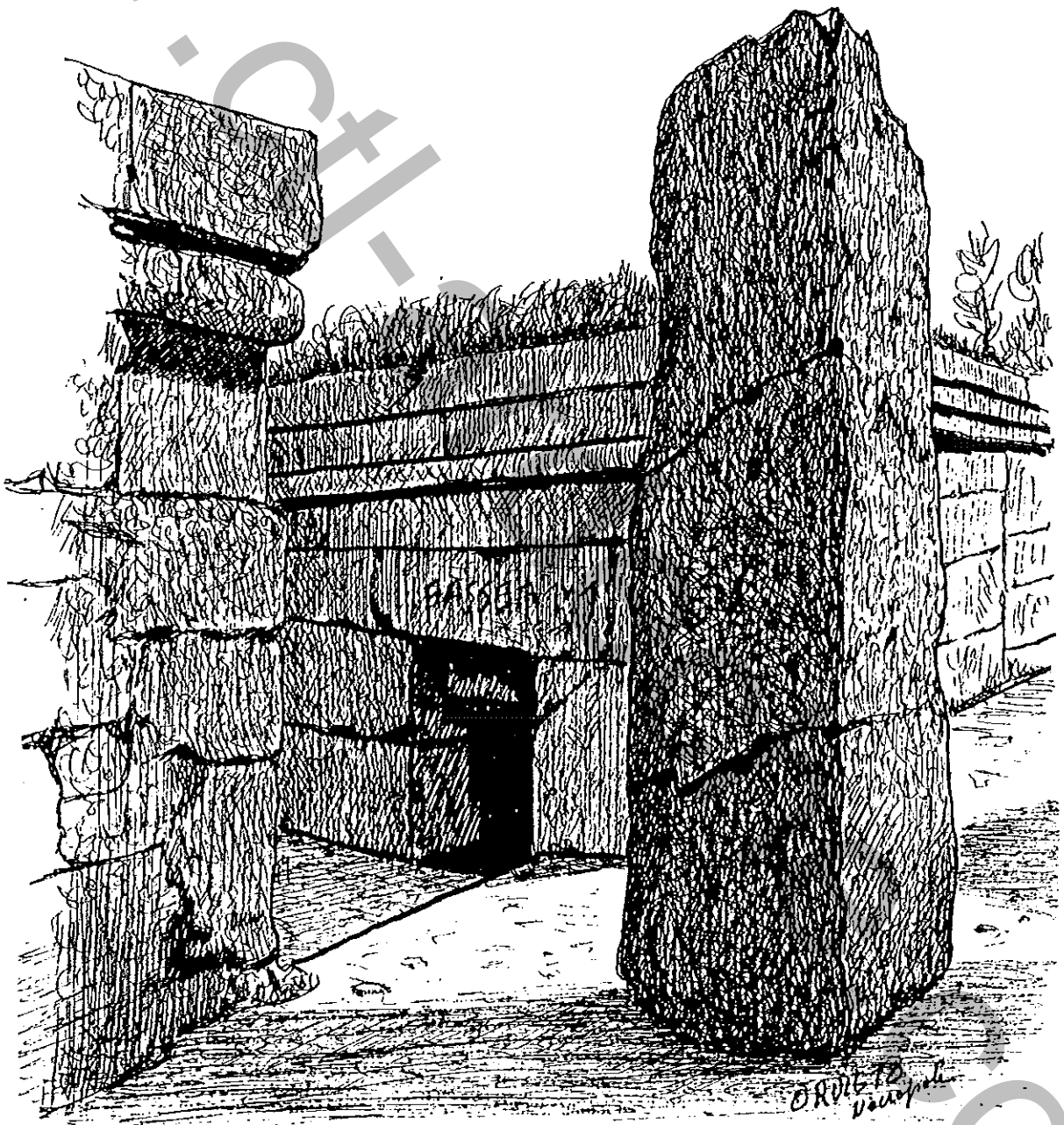
Selon certains, ORVIETO aurait été l'ancienne *Volsinii* des Etrusques. Selon d'autres, comme nous l'avons indiqué plus haut, *Volsinii* aurait pu être BOLSENA (dont le nom moderne est d'ailleurs transparent). Elle fut occupée en 264 av. J.-C. par les Romains. La ville ancienne est située au sommet d'un rocher de tuf volcanique émergeant au beau milieu de la vallée de la Paglia. Comme pour la plupart des centres anciens d'Italie, celui-ci est interdit à la circulation aux véhicules de tourisme, mesure dont nous devrions bien nous inspirer en France. En contrepartie, la ville a été aménagée de manière à permettre la visite de ses principaux monuments.

Un grand parking, situé au pied de la ville, est réservé aux cars. De là, un funiculaire, d'un prix modique, dessert la ville haute. Puis un minibus (dont le prix est inclus dans le ticket du funiculaire) nous conduira à la nécropole étrusque et viendra nous y rechercher, une petite heure après, pour nous ramener à notre point de départ.

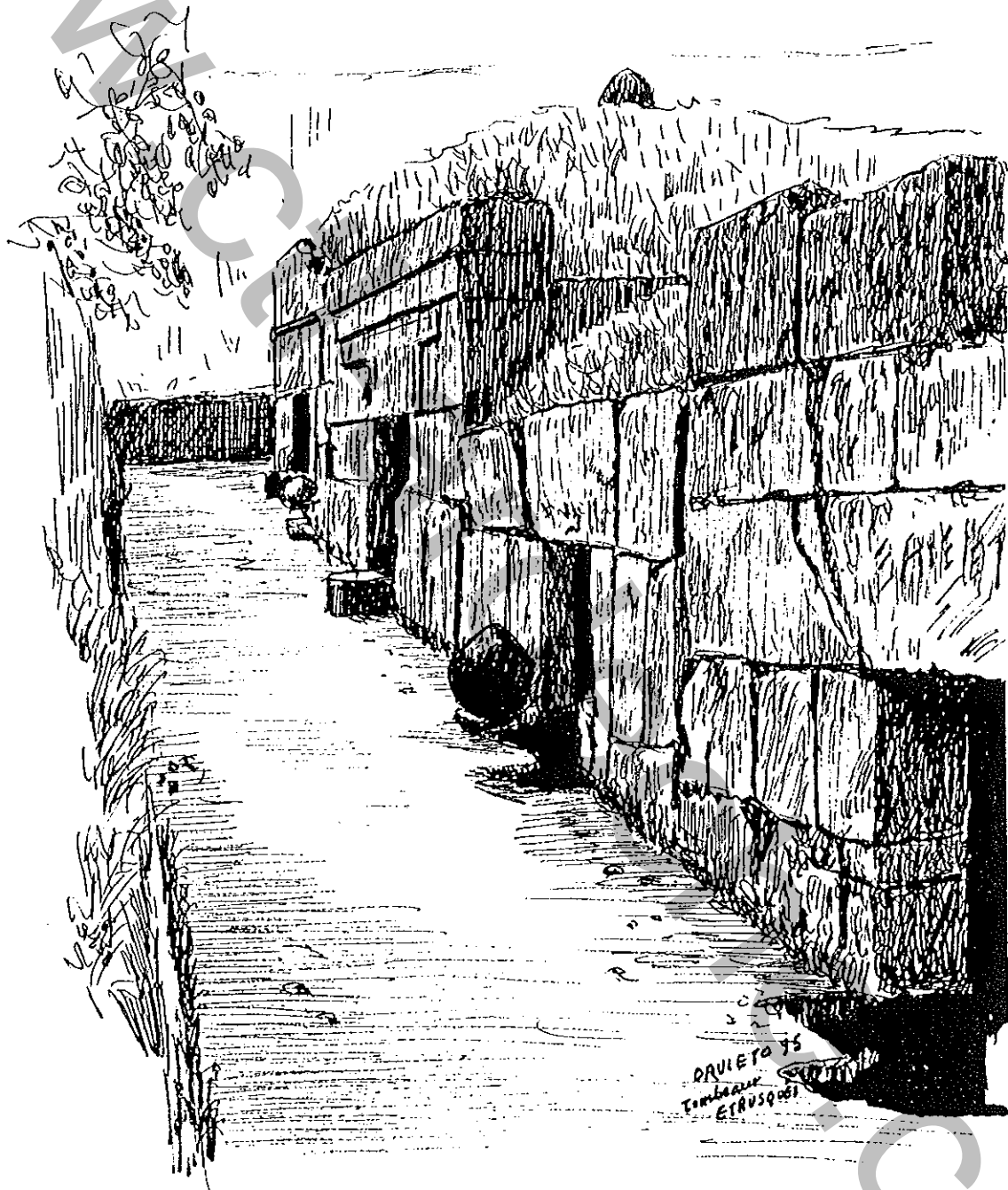
La nécropole de Crucefisso del Tufo

La nécropole se compose en grande partie de tombes des VIe.-IVe. siècles, ayant la forme de cubes surmontés d'une couverture à encorbellement, et alignées selon un plan orthoténique (à angle droit), formant des rues. Devant chaque tombe, construite de gros blocs de pierre taillée, et voûtée en encorbellement, on trouve des pierres sculptées soit en forme de pains de sucre soit de forme ronde ou de coupelle, pour indiquer le sexe du défunt. Parfois ces

²⁶ La partie de ce compte-rendu, concernant les sites de TARQUINIA, NORCHIA, VULCI et TUSCANIA a été communiquée pour relecture et corrections éventuelles à Cesaretta OVIDI que nous remercions pour ses remarques.



Nécropole du Crucefisso del Tufo (ORVIETO)



Nécropole du Crucefisso del Tufo (ORVIETO)

pierres ornent le toit gazonné de la tombe. L'autre intérêt de cette nécropole, c'est que, sur le linteau de chaque porte d'entrée, se trouve gravée une grande inscription en caractères étrusques qui, généralement, se lit de droite à gauche.

Comme prévu, le minibus est bien au rendez-vous et nous ramène en quelques minutes à côté de l'entrée du *Pozzo San Patrizio*.

Le puits San Patrizio

A l'extérieur, le puits se signale seulement, au bout d'une allée de cyprès, par une simple bâtisse circulaire qui n'a rien de spectaculaire. Cette bâtisse représente en fait le puits de lumière qui permet l'éclairage intérieur de l'ouvrage, où un escalier de 248 marches (Magali les a comptées, et comme il y avait un petit doute, elle a même refait deux fois l'aller-retour pour être bien sûre du chiffre exact !) conduit au niveau de l'eau. Ce puits aurait été construit par A. da Sangallo le Jeune (1527-1537) sur l'ordre du Pape Clément VII pour des raisons stratégiques. Il n'est cependant pas impossible que Sangallo n'ait fait que réaménager une structure étrusque préexistante car l'on sait que ces derniers avaient, avec l'eau, des relations tout à fait particulières, d'ordre peut-être plus symbolique que fonctionnel, qui restent à explorer. Le puits, taillé dans le tuf volcanique, a un diamètre de 13 mètres et une profondeur de 63 mètres. Il est éclairé par 72 grandes fenêtres en arc de cercle qui prennent leur lumière de l'ouverture circulaire ouverte au sommet de la construction.

Après avoir regagné le car et mangé notre casse-croûte, nous repartons en direction de PERUGIA, notre prochaine étape.

PERUGIA

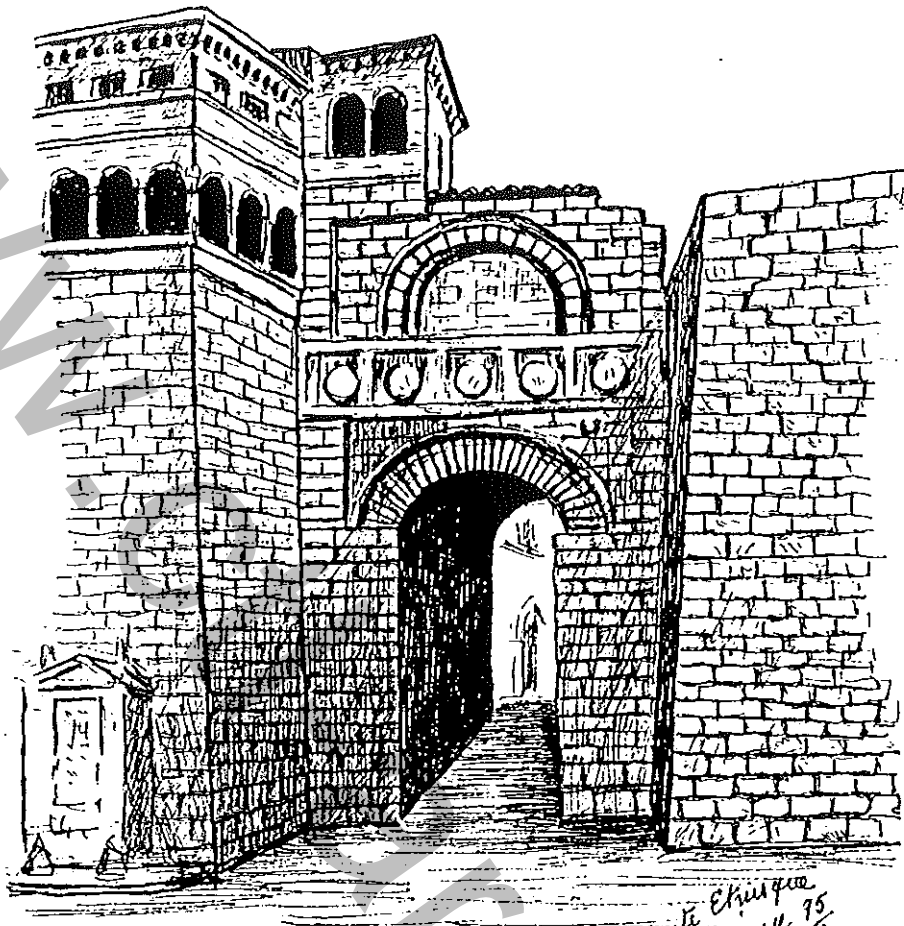
Bien que fondée par les Etrusques, PERUGIA (PEROUSE) est aujourd'hui une grande ville de 160.000 habitants (dont 20 à 25.000 étudiants). Bien qu'entourée d'une ville moderne étendue dans la plaine, qui, comme la plupart des métropoles actuelles, ne présente que peu d'intérêt, la ville ancienne, située sur une colline de 495 m dominant la vallée du Tibre, a conservé tout son caractère historique. Ici aussi, le centre ancien est interdit à la circulation. Ici aussi, des aménagements extraordinaires ont été réalisés pour permettre un accès facile au centre historique.

Après avoir, une fois de plus, laissé notre car sur un grand parking situé au pied de la ville, nous arrivons à l'une des entrées de la *Rocca Paolina*, forteresse médiévale qui s'étend sous le cœur ancien où, par un système d'escalators ultra-modernes, nous parvenons Piazza d'Italia, où nous attend notre guide Maurizio. Celui-ci, pérugin passionné, mettra à nous faire découvrir sa ville, tout son cœur, une érudition sans borne et une grande gentillesse.

A part la Cathédrale, magnifique monument gothique dont Maurizio tiendra, malgré le peu de temps dont nous disposons, à nous faire les honneurs, nous consacrerons la majeure partie de notre visite aux vestiges étrusques exceptionnels que compte la ville :

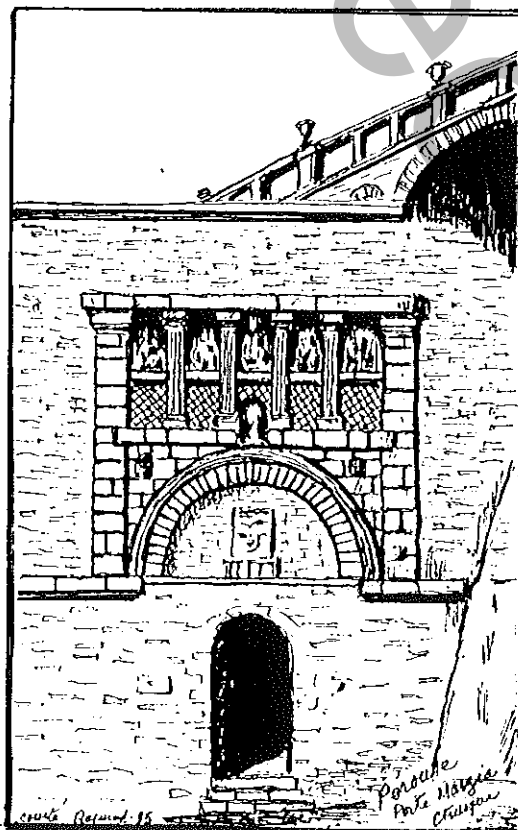
- la Porte MARZIA (porte de Mars), bien qu'elle ait été en partie déplacée et reconstituée, est formée d'un arc étrusque mais sa partie supérieure, formée de colonnettes et d'un *opus reticulatum* a été ajoutée par les Romains.

- L'Arc Etrusque ou Porte d'Auguste : Il s'ouvre au nord-est de la ville dans une portion de la muraille encore authentiquement étrusque, en énormes blocs cyclopéens, qu'a conservée la ville. Il était la porte principale de la ville étrusque. Sa partie inférieure, y compris



*Porte Etrusque
Petrucci 75
Cassini
Raffaelli*

Porte d'Auguste (PERUGIA)



1876 Petrucci 75

*Porte Marzia
Petrucci
Cassini*

Porte Marzia (PERUGIA)

l'arc central, et les deux tours saillantes qui l'encadrent, datent des III-IIe s av J.-C. Il est surmonté par d'un linteau orné de cinq cercles alternés avec des colonnettes qui évoquent, pour nous qui avons vu la « Tombe des Sièges et des Boucliers », les énigmatiques motifs circulaires qui ont servi à désigner cette tombe. Que représentent ces cercles qui semblent avoir joué un rôle important pour les Etrusques ? Simples boucliers, symbole du soleil ou autre ? Nous ne le savons pas et n'avons à ce jour trouvé aucune hypothèse tentant d'éclairer cette question. Mais les mystères posés par les Etrusques sont si nombreux et les réponses trop souvent si peu convaincantes ...

La partie supérieure, avec le second arc et l'inscription « Augusta Perusia » en grands caractères latins, a été ajoutée par les Romains en l'an 40 av. J.-C. La gracieuse loggia et la fontaine de la tour de gauche sont Renaissance (XVIe s.).

Nous remonterons vers le centre de la ville en suivant la sinueuse *via Cesare Battisti*, ce qui nous permettra de longer un tronçon de la muraille étrusque et d'en admirer son appareillage qui défie les millénaires. Au passage devant l'échoppe d'un encadreur aménagée dans l'épaisseur de la muraille, Maurizio demandera pour nous l'autorisation d'entrer afin d'apprécier, de l'intérieur, la qualité architecturale de l'ouvrage. C'est réellement prodigieux ! Après avoir remercié le jeune artisan pour son accueil, nous poursuivons par la pittoresque *via delle Volte* et nous débouchons sur la magnifique *Piazza IV Novembre*, véritable centre vital de cette ville universitaire: de part et d'autre de la *Fontana Maggiore*, construite en 1278 au centre de la place²⁷, se font face la *Cathédrale San Lorenzo* (1345-1490) et le *Palazzo dei Priori* (1293-1443). C'est au troisième étage de ce palais qu'est installée la Galerie Nationale de l'Ombrie, présentant un panorama de la peinture ombrienne du XIIIe au XVIIIe siècles. L'archéologie étrusque est, quant à elle, rassemblée au Musée archéologique national, installé dans l'ancien couvent *San Domenico* que nous n'aurons, hélas, pas le temps de visiter. On y voit en particulier une extraordinaire collection de petites statuettes de bronze du même type que « l'Ombre du Soir » de Volterra représentant, sans doute, les âmes des défunts dans leur voyage vers l'Autre Monde.

Nous ne verrons pas, non plus, en dehors de la ville, l'Hypogée des Volumni, coincée entre la voie de chemin de fer et la route, sépulture familiale tardive du IIe siècle, qui, bien qu'elle soit citée dans tous les guides, présente à notre avis un intérêt mineur par rapport aux nombreuses tombes déjà visitées. C'est pourquoi, étant toujours tenus par des choix difficiles, nous n'avons pas prévu de nous y arrêter.

Vers la fin de notre visite à PERUGIA, le temps change brusquement. Un vent glacé souffle des montagnes environnantes et balaie le Corso Vanucci. Sur les conseils de Maurizio, avant de nous séparer et de rejoindre le car, nous nous réfugions dans une pastizzeria réputée et nous réchauffons, qui d'un chicolatto bouillant, qui d'un café latte mousseux. C'est aussi l'occasion de goûter la « colomba », gâteau en forme de colombe fabriqué au moment de Pâques pour évoquer la descente du saint Esprit sur les Apôtres, sorte de « panettone » fourré de fruits confits et parfumé à l'orange.

Le soir, après une assez longue étape qui nous a fait passer au nord du Lac de Trasimène, sur les rives duquel Annibal remporta en 217 av. J.-C., une éclatante victoire sur le consul Flaminius au prix d'une épouvantable boucherie, nous rejoignons notre nouvel hôtel, l'Hotel PARK à CASTIGLION FIORENTINO.

VENDREDI 14 AVRIL : ARREZZO - CORTONA

Au matin, nous partons pour ARREZZO.

²⁷ Nous ne pourrions que l'entrevoir à travers une horrible "bulle" de plastique destinée à l'abriter pendant les travaux de restauration.

AREZZO

Nous avons prévu une étape à AREZZO qui s'enorgueillit de posséder le chef-d'oeuvre de Piero della Francesca, la *Légende de la Croix*. La ville médiévale et une partie de la ville moderne d'AREZZO recouvrent l'ancienne *Arretium*. Les fouilles y sont donc limitées aux découvertes fortuites faites lors de travaux de fondation. Elles ont cependant permis d'y retrouver des milliers de pièces archéologiques, en particulier les fameux vases dits « arétins » qui furent exportés dans tout le monde romain. Rome absorba Arezzo en 509 av. J.C., selon les uns, au début du IIIe s., selon d'autres. L'histoire a retenu qu'en 283, le préteur Metellus y mourut avec 13000 de ses légionnaires au cours d'une sanglante bataille contre les Gaulois alliés aux Ombriens. Plus tard, en 1384, Arezzo tomba sous la coupe de sa puissante voisine, FLORENCE, qui lui vola jusqu'à sa plus belle pièce, la fameuse Chimère, pièce majeure de la statuaire de bronze étrusque, maintenant au Musée archéologique de Florence.

C'est justement pour cela que nous n'avions pas prévu de visiter le Musée archéologique local, non qu'il soit inintéressant, mais parce qu'il ne possède aucune oeuvre majeure. Aussi, quel ne fut pas notre étonnement lorsque notre guide, visiblement mal informée de notre programme (une fois de plus !), nous conduisit dès notre arrivée au Musée de la ville.

Cette visite, non prévue, et bien qu'écourtée, empiéta sur le déroulement normal du programme: le retard pris nous fit arriver alors que la matinée était déjà très avancée à l'église San Francesco où se trouvent les fresques, but unique de notre étape dans cette ville. Il y avait déjà une foule compacte, en cette veille de Pâques, lorsque nous y arrivâmes, et c'est coincés contre la porte qui n'arrêtait pas de s'ouvrir et de se refermer, que nous suivîmes difficilement les explications donnés par notre guide devant les panneaux retraçant la complexe vision de Piero, en attendant de pouvoir s'approcher des fresques encore à demi masquées par les échafaudages d'une restauration qui aurait dû être terminée depuis longtemps.

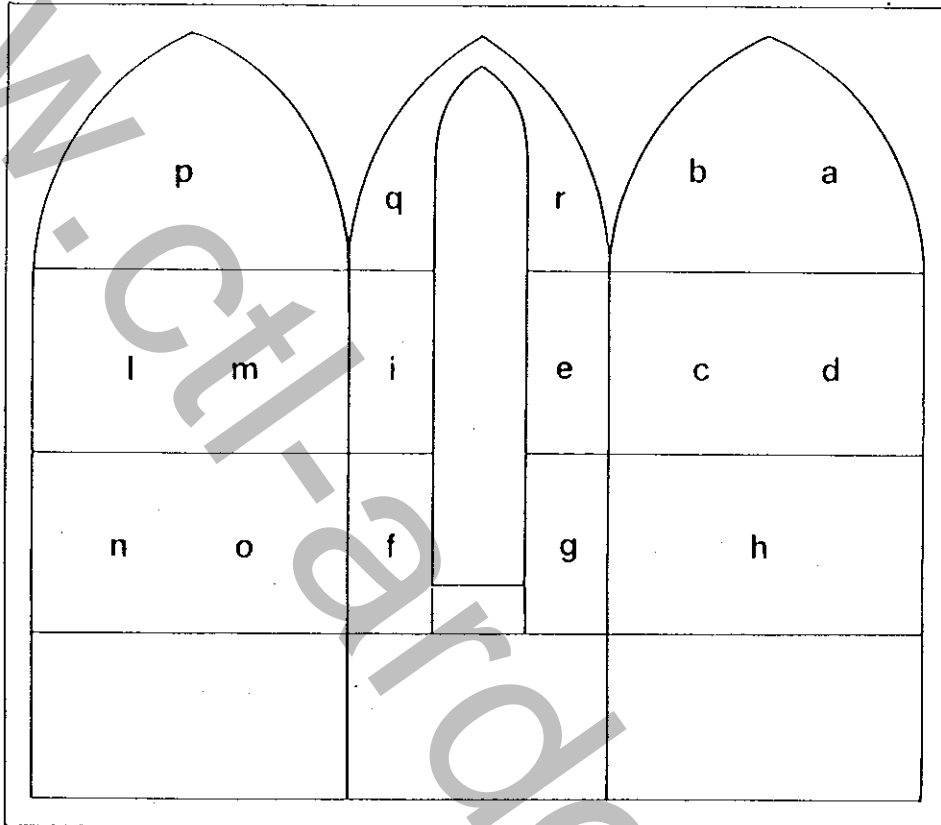
LA LEGENDE DE LA CROIX

Piero DELLA FRANCESCO naquit dans un village des environs d'AREZZO, à BORGO SAN SEPOLCRO, aux environs de 1416 et y mourut en 1492, l'année de la découverte de l'Amérique. Les fresques de la *Légende de la Croix* furent peintes entre 1452 et 1458 dans la chapelle centrale du choeur de l'église San Francesco sur commande de la famille Bacci. Commencées en 1447 par le vieux maître florentin Bicci di Lorenzo, auteur des quatre évangélistes de la voûte, du Jugement dernier au-dessus de l'arc triomphal et, sur l'intrados, des deux docteurs de l'église, l'oeuvre fut poursuivie par Piero. Le programme de la *Légende de la Croix*, traditionnellement favori de l'ordre franciscain, est tiré de la *Légende dorée*, composée vers 1260 par Jacques de Voragine.

Le style de Piero est si particulier qu'on le reconnaît entre mille. L'expression de ses personnages est empreinte d'une sorte de sérénité qui confine à l'indifférence :

' « On les dirait absents, étrangers, enveloppés par la solitude, dans l'apparat et la magnificence de leurs vêtements et de leurs coiffures, dans l'immensité fabuleuse d'une nature heureuse. De là le mystère tellement angoissant de ces êtres surpris, comme par un objectif, dans l'action et immobilisés dans le temps »²⁸.

²⁸ Guide Bleu Italie Nord et Centre, p. 176.

ARREZZO : LA LEGENDE DE LA CROIX*Gli affreschi di Arezzo*Ordre de lecture du cycle de la Légende de la CroixLa Légende de la Croix : un ange



Piero della Francesca, cycle d'Arezzo, la Mort d'Adam, détail.



Piero della Francesca, cycle d'Arezzo, un prophete

Il y a en effet, dans les fresques de Piero, une dimension mystérieuse qui fascine. Cette dimension n'est pas due qu'aux scènes représentées mais à la manière qu'ont ses personnages de s'en abstraire, de s'abstraire par leur regard de toute contingence matérielle : ils regardent ce qui se passe autour d'eux comme si cela n'existait pas, comme si, au-delà des apparences, ils contemplaient une réalité lointaine, plus haute, plus grave, éternelle ... N'y a-t-il pas là une étrange ressemblance avec cette sérénité que savaient donner les Etrusques à leurs personnages peints sur les parois des tombes de Tarquinia ?

Pour comprendre la Légende de la Croix, les panneaux doivent se lire dans un ordre déterminé voulu par l'artiste :

Panneau A (partie droite): MORT ET ENSEVELISSEMENT D'ADAM (I).

Sans doute le premier dans l'ordre des panneaux, mais aussi dans l'ordre d'exécution. ADAM, parvenu à l'âge de 930 ans et se sentant au seuil de la mort, prie son fils SETH, d'aller demander à l'ange, gardien du Paradis, l'huile du salut (variante: "l'huile du bois de la miséricorde") promise au moment où Eve et lui en furent chassés. On aperçoit, au second plan, Seth parlant avec l'ange. Celui-ci, au lieu de lui donner l'huile demandée, lui remet un rameau (variante : deux ou trois graines) de l'Arbre du Bien et du Mal en le chargeant de le planter sur la tombe de son père (autre version : de semer les graines dans la bouche d'Adam).

Panneau B (partie gauche): MORT D'ADAM (II).

Lorsque SETH revient, il trouve ADAM mort et, sans les comprendre, il exécute les instructions de l'Ange. De ce rameau (ou des graines) naîtra un arbre gigantesque, visible au centre du panneau. Les spécialistes pensent que, si seules, de nos jours, les branches subsistent, c'est que les feuilles étaient originellement peintes *a tempera*, ont été estompées par le temps.

Panneau C : LA REINE DE SABA AU BASSIN DE SILOE.

Le roi SALOMON, désireux d'utiliser le bois de cet arbre magnifique pour le Temple alors en construction, le fait abattre et débiter, mais le bois est trop grand et n'y trouve pas sa place. De dépit, les ouvriers le jettent au-dessus du bassin de Siloë pour servir de passerelle. Lors de sa visite au roi SALOMON, la reine de SABA, au moment de franchir le pont de Siloë, a une vision prophétique : ayant vu en esprit que le Sauveur du monde devait être accroché à ce bois, elle refusa d'y poser le pied et s'agenouilla pour l'adorer.

Panneau D : LA REINE DE SABA ET SALOMON.

La reine de SABA révèle sa vision à SALOMON. Elle ajoute que la mort de l'homme marquera aussi celle du dernier roi des Juifs.

Panneau E : ENLEVEMENT DU PONT.

SALOMON, effrayé par les prédictions de la reine, fait enlever le pont et en fait enfouir le bois en terre.

Panneau F : ANNONCIATION.

Dans les ouvrages les plus récents, cette scène, qui ne fait, il est vrai, pas partie de la Légende de la Croix, est reportée en fin de visite.

L'ange apparaît à la Vierge et lui révèle à la fois qu'elle sera mère de Dieu mais aussi les circonstances de la mort du Christ. Remarquer le Père, représenté dans le registre supérieur gauche, et les rayons de lumière qu'émettent ses mains en direction de la Vierge.

Panneau G : SONGE DE CONSTANTIN.

L'empereur CONSTANTIN Ier, empereur de Rome (306-337), s'apprête à combattre MAXENCE. Sa victoire au pont Milvius, près de Rome (312), décidera du triomphe du christianisme. Au cours d'un songe, un ange (vu en raccourci dans le registre supérieur gauche) lui révèle qu'il vaincra "sous le signe de la croix".

Panneau H : VICTOIRE DE CONSTANTIN SUR MAXENCE.

CONSTANTIN, tenant la croix, chasse MAXENCE qui tente de s'enfuir. Mais le pont cède sous son poids, l'entraînant, lui et sa monture, dans le fleuve où il se noie.

Panneau I : INTERROGATOIRE DU JUIF.

L'impératrice HELENE, mère de CONSTANTIN, décide de découvrir où est enfouie la croix du Christ. Pour l'obliger à révéler le secret qu'il est seul à connaître, elle fait descendre le juif JUDA dans un puits asséché pendant six jours sans nourriture et sans eau. Au septième jour, à bout de forces, il révèle enfin le secret qui fera de l'impératrice une « sainte » !

Panneau L : INVENTION DE LA CROIX.

Trois croix sont mises au jour.

Panneau M : IDENTIFICATION DE LA VRAIE CROIX.

Pour savoir laquelle des trois croix est la « vraie », celle du Christ, on les pose tour à tour sur le cercueil d'un jeune homme qui vient de mourir. Seule la « Vraie Croix » opère un miracle et le ressuscite.

Panneau N : VICTOIRE DE L'EMPEREUR HERACLIUS SUR CHOSROES.

HERACLIUS Ier., empereur de Byzance (610-641) combat CHOSROES II, roi des Perses, qui avait pris Jérusalem en 614 et s'était approprié la Vraie Croix.

Panneau O : EXECUTION DE CHOSROES.

A droite du panneau, CHOSROES, vaincu par HERACLIUS (en 628), est agenouillé et attend d'être décapité par son vainqueur. Au second plan, on peut voir le dais abritant son trône encadré, à gauche, par la Vraie Croix et, à droite, par une colonne sur laquelle se dresse un coq (où les commentateurs ont voulu voir une dérision du Saint Esprit ?).

Panneau P : HERACLIUS RAPPORTE LA CROIX A JERUSALEM.

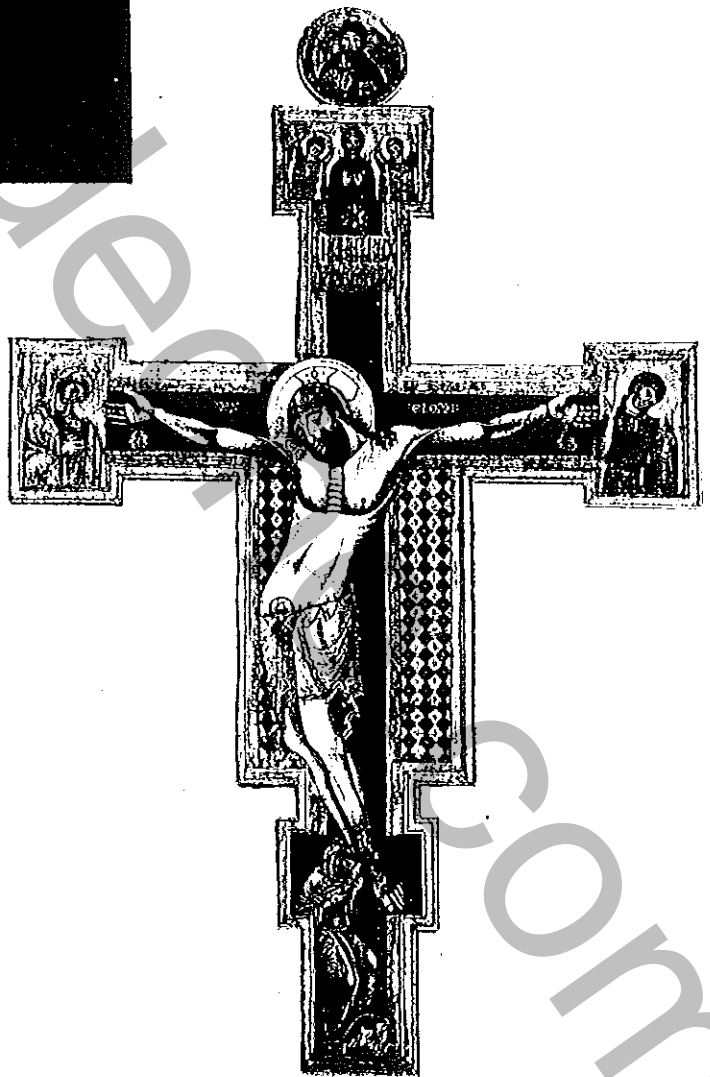
Les portes de la ville restent fermées devant le cortège d'HERACLIUS vainqueur jusqu'à ce que celui-ci consente à abandonner sa pompe d'empereur et à se présenter dans l'humilité du Christ. On le voit, à gauche du panneau (personnage en partie effacé), pieds nus et en chemise, portant lui-même la Croix du Christ.

Panneaux Q & R (mur du fond, registre supérieur): DEUX PROPHETES.

Sans attributs spécifiques, les deux personnages ne sont pas identifiables. Seul le personnage de droite est de la main de Piero. Leur signification symbolique est claire : dominant l'ensemble des tableaux, ils unissent les temps "ante legem" (avant la Loi du Christ) et ceux "sub lege", ceux soumis à la Nouvelle Loi, c'est-à-dire instaurés par la venue du Christ.



Eglise Sta. Maria (AREZZO)



CRUCIFISSO. S. FRANCESCO. XIII S.



Sainte-Marie Madeleine, oeuvre de Piero della Francesca (Cathédrale d'AREZZO)

Après San Francesco, notre guide, ayant compris notre déception de n'avoir pu voir la totalité des fresques, nous propose de nous conduire jusqu'au Duomo qui s'enorgueillit d'abriter une autre oeuvre de Piero, une *Sainte Madeleine*, considérée comme l'une de ses réalisations les plus accomplies.

Nous y parviendrons après avoir traversé la ville, vu au passage la *Pieve Santa Maria* (XIIe-XIIIe) dont le campanile, orné de quarante baies géminées, est devenu l'emblème de la ville, la *Piazza Grande*, où se déroule chaque année, le 1er Dimanche de Septembre, la « *Giostra del Saracino* » (Joute du Sarrasin), véritable tournoi moyenâgeux dont le vainqueur gagne la « lance d'or »²⁹, et la prétendue *Maison de Pétrarque*. C'est en effet là que serait né le poète le 20 Juillet 1304 mais il ne reste en réalité rien de la demeure originale, détruite au cours de la dernière guerre et entièrement reconstituée depuis.

Par rapport à l'animation qui régnait à l'église San Francesco, le Dôme, immense et presque vide de visiteurs, offre un calme inattendu. La *Sainte Madeleine* de Piero se trouve dans le bas-côté gauche, à côté de l'entrée de la sacristie. « La fresque, citée par Vasari, n'a connu aucune notoriété particulière avant notre siècle. On la regarde aujourd'hui, en revanche, comme l'un des sommets du catalogue de Piero »³⁰. Cette oeuvre est en effet considérée par les meilleurs spécialistes comme la quintessence de la peinture du maître. On y retrouve à la fois le détachement si particulier du regard, comme tourné vers l'intérieur, la massivité du corps où LONGHI voit l'expression de la « noblesse paysanne »³¹, auquel s'ajoute ici l'étonnante transparence de l'auréole qui flotte au-dessus de la tête de la sainte et surtout la « limpidité, l'immatérialité rayonnante »³² qui rend léger la lourdeur du vase d'albâtre qu'elle tient dans la main gauche. Nous avons là une oeuvre qui dépasse la simple volonté de reproduire la matière par tout ce qui est suggéré sans être dit, par le symbolisme de chaque détail (le vase tenu de la main gauche, les cheveux épars, le pan du manteau rejeté sur l'épaule et celui ramené par la main droite ...). De cet ensemble émane une énergie spirituelle qui transcende la réalité physique et fait de cette oeuvre un chef-d'oeuvre qui échappe à toute temporalité.

Après avoir rapidement mangé dans une pizzeria, nous regagnons le car et repartons en direction de notre prochaine étape, un village haut perché, CORTONA.

CORTONA

A l'écart de la route qui relie AREZZO à PERUGIA, CORTONA domine, de ses 650 mètres, la riche vallée de la Valdichiana. Le site, au sommet d'un contrefort du Mont Sant'Egidio, l'a fait choisir, dès avant l'installation des Etrusques, pour ses qualités stratégiques. CORTONA a gardé tout son caractère moyenâgeux et ses ruelles étroites et extrêmement pentues en interdisent l'accès à la plupart des véhicules. Notre car n'aura donc l'autorisation que de s'arrêter sur une minuscule place à l'entrée du village pour nous y déposer et devra retourner stationner en bas dans la vallée, à plusieurs kilomètres de là.

²⁹ Equivalent du « *patio* » de SIENNE.

³⁰ A. PAOLUCCI. *Piero della Francesca*. p.190.

³¹ R. LONGHI. *Piero della Francesca*. p. 139.

³² Henri FOCILLON. *Piero della Francesca*. p. 56.

Outre le pittoresque et le charme de la ville, nous avons prévu une étape à CORTONA pour y visiter son Musée de l'Académie Etrusque, installé dans le *Palazzo Pretorio, dit aussi Casali* (XIIIe), ancien palais seigneurial.

La pièce la plus célèbre du musée est une **lampe étrusque à suspension** en bronze, pièce unique d'un poids de 57 kg. On n'a retrouvé qu'une autre lampe de ce type (mais d'un modèle plus simple) qui se trouve au British Museum. On ignore malheureusement les circonstances de sa découverte et on ne sait si elle ornait un temple ou une tombe. Les motifs qui l'ornent sont tellement complexes que nous emprunterons directement la description qui suit à l'un des meilleurs spécialistes des Etrusques :

« Entre chaque bec se dresse une tête de taureau à visage humain (Achéloos); les becs sont ornés alternativement de silènes qui jouent de la syrinx et de la double flûte, et de sirènes à queue et ailes d'oiseaux, posant les mains sur leur poitrine, qui doivent être en train de chanter. Au-dessous, un motif de vagues sur lequel évoluent des dauphins, symbole de l'Océan qui entoure le monde (fréquent dans le décor des tombes); vient ensuite une frise de quatre groupes de deux fauves ou deux griffons qui attaquent d'autres animaux et, au centre, un visage de Gorgone entouré de serpents, qui font saillie en ronde-bosse. Dans ce répertoire qui pourrait faire naître bien des interprétations symboliques, et même cosmiques, se mêlent des éléments archaïques et d'autres plus récents, si bien que la datation probable peut être fixée autour du milieu du Ve siècle. »³³

A l'étage du musée se trouvent exposés les objets découverts dans la sépulture à tumulus dénommée « *Il Melone del Sodo* » (VIIe-VIe s. av. J.-C.) ainsi qu'une maquette de ce dernier. Il était de forme circulaire, comme les tumuli de Cerveteri ou de Vulci. L'entrée de la sépulture proprement dite était gardée par deux sphynx de pierre, dont un seul, en mauvais état, est exposé au musée. Il représente un être monstrueux étouffant dans ses griffes un guerrier agenouillé qui tente, en retour, de lui percer le flanc de son glaive. Cette représentation énigmatique nous entraîne à l'opposé des scènes joyeuses des tombes de Tarquinia dans lesquelles nous avons cependant pressenti, à travers la scène du « Phersu », la dimension tragique que pouvait parfois revêtir, pour les Etrusques, le passage dans l'Autre Monde.

SAMEDI 15 AVRIL : FLORENCE

FLORENCE

Nous avons prévu un arrêt à **FLORENCE** pour y visiter le Musée archéologique installé dans le « *Palazzo della Crocetta* », qui est sans conteste le plus important musée étrusque d'Italie. Malheureusement, ce qui s'était produit à ROME et, en moins grave, à AREZZO, se reproduisit à FLORENCE. Notre guide, un homme âgé d'une grande distinction et dont la culture était réelle mais ne s'étendait pas aux Etrusques, nous conduisit d'office à **San Miniato al Monte** qui domine la capitale de la Toscane de ses 138 m. Après un intéressant exposé sur ce très bel édifice du XIIe dédié au premier martyr florentin, mort au IIIe siècle, et un rapide aperçu de ses fresques du XVe et de ses mosaïques, nous dûmes écourter une visite qui, bien que passionnante, risquait de nous empêcher de réaliser notre programme. De là, nous descendîmes jusqu'au Piazzale Michelangelo d'où l'on découvre le plus beau panorama sur la ville des Médicis. Mais, sentant bien que notre guide retardait le moment crucial de la confrontation avec les

³³ *Les Etrusques et l'Italie avant Rome*, p. 201.

Etrusques, et voyant l'heure tourner, nous insistâmes pour aller ensuite directement au Musée sans tergiverser davantage.

Sa méconnaissance de la civilisation étrusque fut flagrante dès la première salle où l'on est accueilli par la Chimère d'Arezzo, devant laquelle il passa sans même un regard, alors qu'il est difficile d'ignorer une oeuvre d'une telle force ! Roland COMTE intervint aussitôt pour rappeler le groupe et, après un bref entretien avec le guide au cours duquel ce dernier reconnut son incompetence sur le plan des Etrusques, il décida de prendre les choses en mains.

1ère. Salle : La Chimère d'Arezzo

Cette statue de bronze, l'une des plus impressionnantes de la statuaire antique, a été trouvée à Arezzo en 1553³⁴. Si l'original se trouve à Florence, c'est qu'elle fut acquise par le duc Cosme 1er. de Medicis (1519-1574) et longtemps exposée au Palazzo Vecchio puis à la Galerie des Offices.

La statue représente un monstre à corps léonin duquel surgissent un torse de chèvre et dont la queue est formée d'un serpent qui mord la corne droite de la chèvre. La queue a manifestement été restaurée mais on discute encore de savoir si c'est ou non par Benvenuto CELLINI³⁵. La restauration est sans doute erronée car le mouvement que fait le cou du serpent pour mordre la corne de la chèvre n'est pas naturel. Il est plus vraisemblable qu'à l'origine le monstre dirigeait ses trois « têtes » en direction d'un ennemi unique qui le menaçait. On a supposé que cet ennemi avait pu être Bellérophon la frappant du haut de son cheval Pégase³⁶. L'origine étrusque de la Chimère est discutée. Certains pensent qu'elle pourrait être une oeuvre sicilienne³⁷, d'autres l'attribuent aux Etrusques. Quoiqu'il en soit, on a la certitude qu'elle a bien été fabriquée pour un sanctuaire local en raison de la dédicace, en caractères étrusques, gravée sur sa patte droite : *tins'cvil* (« dédié à Tin » - ou *Tinia* -, le dieu principal du panthéon étrusque, assimilé à Jupiter). L'oeuvre, d'un réalisme d'autant plus surprenant que le sujet traité est un sujet fantastique, a été datée entre la fin du IV^e s. av. J-C. et le début du Ve s.

Salle n°2 : Sarcophage des Amazones.

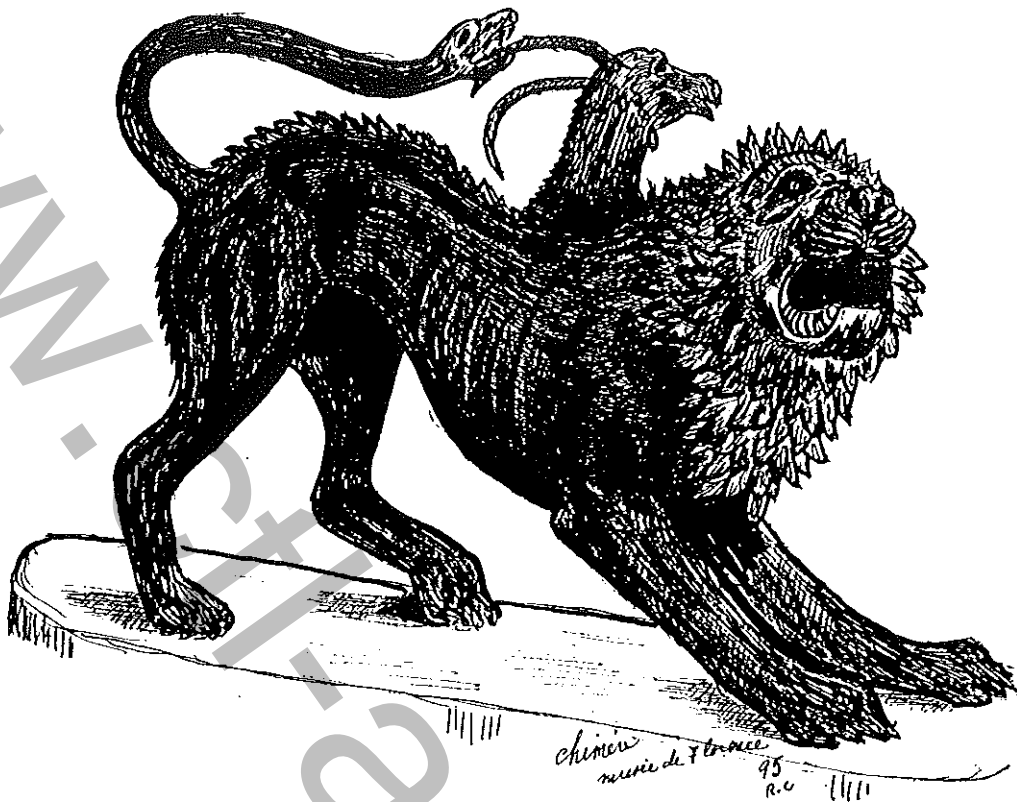
Ici, la pièce principale, placée au centre d'une salle emplie de sarcophages et d'urnes étrusques provenant de Volterra, Chiusi, Perugia, etc., est le splendide sarcophage dit « des Amazones », originaire de Tarquinia. Son nom lui a été donné en raison de la scène qui y est peinte (et non sculptée), une « Amazonomachie », c'est-à-dire un combat contre les Amazones.

³⁴ Indication donnée dans la notice du Musée. D'autres dates sont données par divers ouvrages (entre 1552 et 1554, par *Les Etrusques et l'Italie avant Rome*, p. 201), etc.

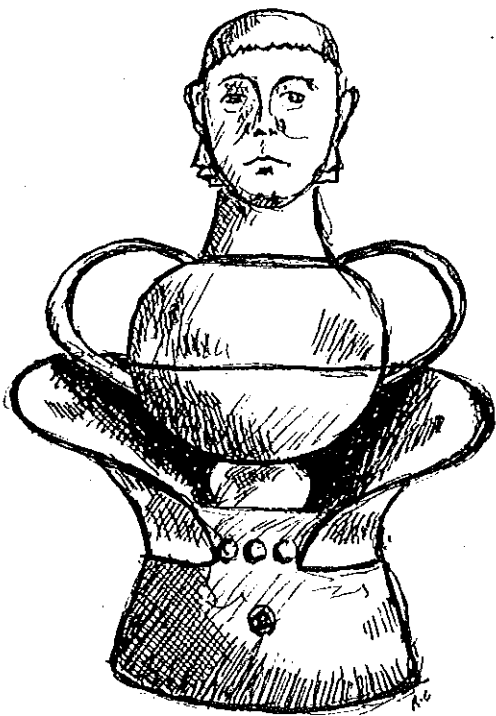
³⁵ Le *Guide Bleu Italie du Nord* indique à ce sujet : « Ce bronze, découvert près d'Arezzo en 1554, a été en partie restauré par B. Cellini, entre 1554 et 1556. Le grand sculpteur a raconté cela dans ses mémoires. » (p. 399). Or, voici ce que dit B. Cellini au chap. LXXXVII de ses mémoires (*La vie de B. Cellini écrite par lui-même (1500-1571)*. Paris, éd. Scala, 1992) : « Aux environs d'Arezzo, on découvrit des antiques [la date n'est pas précisée], dont la Chimère, ce lion de bronze qu'on peut voir dans une pièce voisine de la grande salle du Palais [Palais alors occupé par le Duc Cosme de Médicis à Florence] et, en même temps, une quantité de statuettes, également en bronze, couvertes de terre et de rouille et amputées de la tête, des mains, ou des pieds. Le duc prenait plaisir à les nettoyer lui-même avec de petits ciseaux d'orfèvre. Un jour, j'eus besoin de lui parler. Au cours de la discussion il me présenta un petit marteau avec lequel je frappai les ciseaux qu'il tenait en main de manière à débarrasser les figurines de la terre et de la rouille. Plusieurs soirées se passèrent ainsi, puis il m'employa à refaire les membres manquants (...). » C'est la seule mention que fait Cellini de la Chimère dans toute son oeuvre. Faut-il en conclure qu'il restaura lui-même la Chimère ? C'est possible, mais il ne le dit pas expressément.

³⁶ Cette scène est représentée par un miroir étrusque de la Villa Giulia à Rome (*Les Etrusques et l'Italie avant Rome*, p. 202).

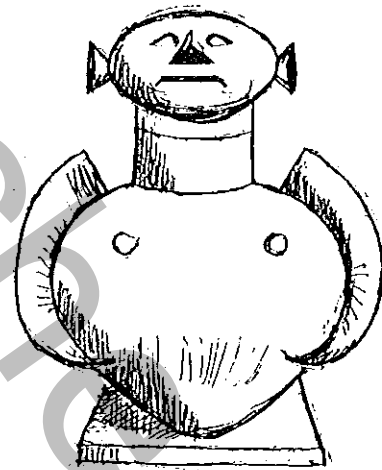
³⁷ *Les Etrusques et l'Italie avant Rome*, pp. 201-202.



Chimère d'AREZZO (Musée archéologique de FLORENCE)



« Canopes » (Musée archéologique de FLORENCE)



Malgré la dégradation des peintures, cette oeuvre est d'une rare qualité artistique. La peinture a été réalisée « a tempera » et fait intervenir la technique du dégradé et du clair-obscur obtenu par de fines hachures qui donnent un relief exceptionnel aux volumes, technique aussi appliquée dans les meilleures réalisations des tombes de Tarquinia. Le mouvement du quadriges y est rendu par la superposition des jambes des chevaux, ce qui donne une impression de perspective étonnante pour l'époque (cette oeuvre date en effet du IV^e s. av. J.-C.). On sait en effet que les lois de la perspective, ignorées des Romains, ne seront redécouvertes qu'à la Renaissance! L'artiste qui a si magistralement réalisé cette oeuvre d'art était-il étrusque, italote ou grec ? On ne le saura sans doute jamais. Cependant, selon les spécialistes, le traitement du costume des Amazones, vêtues de poulaines de couleur rouge, permet d'affirmer que l'oeuvre a bien été réalisée pour des commanditaires étrusques. L'inscription en caractères étrusques visible sur l'un des côtés du couvercle du sarcophage (où un bas-relief représente Actéon dévoré par les chiens d'Artémis), et qui se poursuit sur la partie peinte, indique le nom de la défunte, *Rantha Huznai* et celui du donateur, son fils, le magistrat *Larth Apaiatru*³⁸. Gravée sans aucun respect de la scène peinte, elle n'est cependant pas contemporaine de la réalisation du sarcophage et indique sans doute un remploi.

Autres salles :

Dans une des salles suivantes, nous verrons d'autres pièces importantes, comme le fameux *Orateur* (en it. *L'aringatore*), grand bronze étrusque trouvé en 1566³⁹ aux environs de Trasimène et représentant *Aule Metelli*, dont le nom est indiqué par une inscription en caractères étrusques sur le bord inférieur de la toge, ainsi que les mots « *Tece Sans* » qui sont une dédicace à une divinité étrusque. Le personnage, que l'on considère généralement à tort comme un orateur (nos manuels scolaires en ont fait l'illustration même de l'orateur romain !), serait plutôt, selon les spécialistes, un magistrat ou un prêtre étrusque. Le geste de son bras n'est pas un geste d'éloquence mais de prière, et sa toge serait une « toge laticlave », empruntée par la suite par les sénateurs romains mais, à l'origine, vêtement des prêtres étrusques⁴⁰. Une autre pièce remarquable de cette même salle est une belle statue de Minerve, découverte en 1541 à Arezzo. Son attribution demeure incertaine. Il pourrait s'agir d'un original ou, plus probablement, d'une copie romaine (1^{er} s. après J.-C.) à partir d'une variante hellénistique (vers 280-270 av. J.-C.) d'une oeuvre de Praxitèle (peut-être l'Athéna de Mantinée, vers 340-330 av. J.-C.) connue à plus de vingt copies⁴¹.

Dans la nouvelle aile du Musée, récemment aménagée en galerie au-dessus du jardin où se trouvent reconstitués divers types de tombes étrusques, nous nous attarderons surtout sur les surprenantes urnes cinéraires biconiques, improprement appelées « canopes », de tradition villanovienne, qui évoqueront à certains membres de notre groupe la vision de « cosmonautes » ou « d'extraterrestres », leurs formes extrêmement stylisées faisant, il est vrai, inmanquablement penser à un être revêtu d'un scaphandre ou d'un casque. Mais, après tout, que savons-nous de ces mondes dont nos lointains ancêtres égyptiens ou étrusques, qui croyaient en une vie après la mort, étaient familiers, nous qui voulons ignorer l'évidence de réalités dont notre rationalité nous tient éloignés ?

La fermeture du Musée étant imminente, nous terminerons, hélas, sans avoir vu, à l'étage, les salles emplies d'admirables céramiques, parmi lesquelles l'extraordinaire vase François, du nom du même archéologue qui découvrit la tombe homonyme de Vulci: « Chef d'oeuvre de la céramique archaïque, c'est un cratère athénien du potier Ergotimos et du peintre

³⁸ Notice du Musée.

³⁹ D. BRIQUEL, *Les Etrusques, peuple de la différence*, indique, lui, 1556 (p. 106).

⁴⁰ D. BRIQUEL, *Les Etrusques, peuple de la différence* (p. 107).

⁴¹ Idem.

Clitias, découvert à Chiusi, témoignage de la place acquise en Etrurie, dès le début du VI^e s., par la céramique grecque. Les scènes représentées sont empruntées à la mythologie grecque : débarquement des compagnons de Thésée, Centauremachie, Mariage de Thétis et de Pélée, retour d'Héphaïstos dans l'Olympe, etc »⁴².

Il est 13.30 H lorsque nous quittons le Musée. Nous avons quartier libre jusqu'à 17 H, heure fixée pour le départ. Les nourritures intellectuelles ne remplaçant pas totalement les nourritures terrestres, la plupart d'entre nous, affamés, se ruent dans une pizzeria proche de la Piazza della Signoria pour déguster quelques spécialités. Le repas est bon, le service rapide, l'addition démentant la réputation de cherté de FLORENCE. Roland COMTE renonce au dessert et au café pour être au rendez-vous donné devant la Fontaine de Nepturé, sur la Piazza della Signoria, centre historique de la ville. Il n'y trouve aucun cétélien « égaré », chaque membre du groupe, muni de son plan, ayant mis à profit ces quelques heures de liberté pour voir (ou revoir) telle ou telle des multiples splendeurs qu'offre la « cité des fleurs ».

Nous n'oublierons jamais ce tour du centre historique en calèche dans lequel nous entraîna à toute force Simone JOLIVET. Ayant, sur sa suggestion, déployé le drapeau de C.T.L, frappé de la croix occitane, dans la traversée de la Piazza della Signoria pour signaler notre passage à d'éventuels membres de notre groupe qui y seraient encore, nous nous retrouvâmes suivis par une cohorte bruyante mais sympathique de Québécois, auxquels notre calèche ouvrit la voie, le long de la Via Calimala, la rue commerçante reliant le Ponte Vecchio à la Cathédrale, encombrée de piétons. Ils étaient originaires de MONREAL au Québec et furent ravis d'apprendre que nous avions aussi « notre » MONTREAL en Ardèche.

Revenus à notre point de rendez-vous, sur le parking réservé aux cars de tourisme, au pied de la Fortezza de Basso, nous ressentîmes quelques inquiétudes lorsque nous nous aperçûmes qu'encore quelques personnes manquaient à l'appel mais, comme nous les savions munis d'un plan, nous ne fîmes pas trop inquiets; ils arrivèrent enfin: leur retard s'expliquait parce qu'ils avaient confondu le parking des autobus municipaux (situé à côté de la gare centrale) et celui des autocars de tourisme, sur lequel notre car nous attendait. Nous pûmes enfin démarrer, l'étape suivante étant l'hôtel **Bosco dei Grilli**, situé dans un village de montagne sur la route du retour.

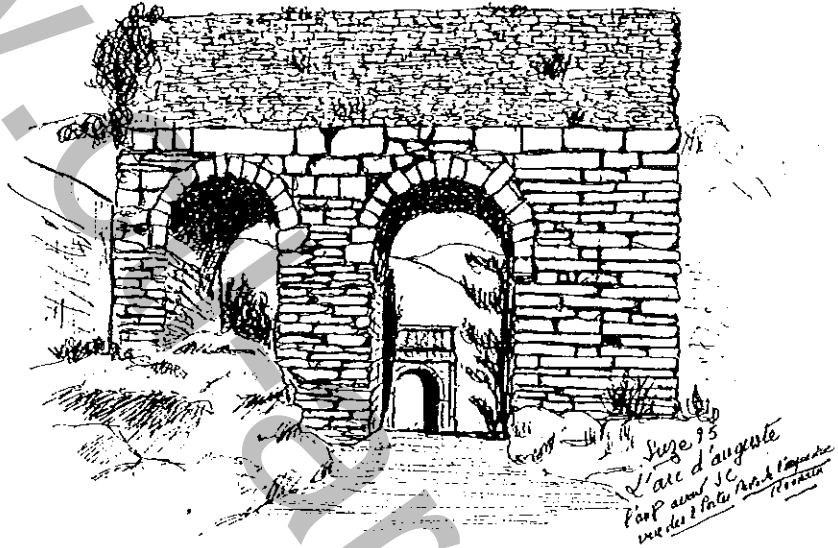
Après avoir roulé plusieurs heures sur l'autoroute, nous la quittâmes pour une petite route de montagne entourée de sommets enneigés, l'hôtel **BOSCO DEI GRILLI** (le « Bois des Grillons ») étant situé à 900 mètres d'altitude et exceptionnellement ouvert (et chauffé !) pour nous.

Après une bonne nuit et un petit déjeuner mémorable (beaucoup d'entre nous firent leur première expérience du café d'orge, spécialité de la région, pouah !), nous reprîmes la route en direction du tunnel du Fréjus.

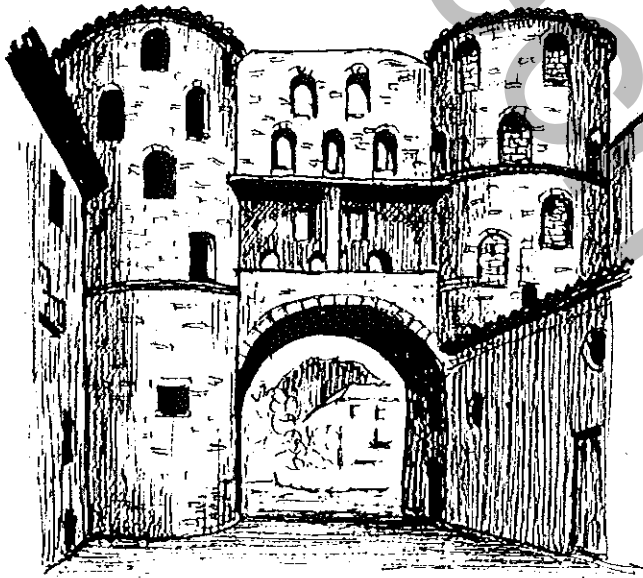
Vers midi, nous nous arrê tâmes à SUSA pour déjeuner. Après le repas, au moment du départ, trois personnes manquaient à l'appel. Au bout de près d'une heure d'attente, nous étions plus qu'inquiets d'autant qu'à part le retard mentionné à Florence, où on pouvait avoir des raisons de se perdre, nous ne pouvions comprendre ce qui avait pu se passer dans une aussi petite ville. Nous pensâmes à un malaise ou un accident et étions prêts à alerter la police lorsque nous vîmes arriver nos brebis égarées, confuses l'attente et surtout de l'inquiétude qu'elles nous avaient, bien involontairement, imposées. Elles s'étaient bel et bien perdues dans une ville moitié moins grande qu'Aubenas et ne disposant que d'une rue principale ! Plus soulagés que mécontents nous remontâmes tous dans le car et ... cap sur la France via le Fréjus. Premier arrêt à Valence pour rendre Magali à ses parents puis omnibus

⁴² Guide Bleu, p. 398.

jusqu'à l'arrivée à Montélimar et Aubenas où ce fut la grande séparation d'avec Lucien, notre chauffeur à l'humeur toujours égale, malgré les aléas rencontrés, qui fut un parfait compagnon pendant toute la durée du voyage .



SUZE : Arc d'Auguste



SUZE : Porte de Savoie

QUI ÉTAIENT LES ETRUSQUES ?

*« La civilisation étrusque présente dans l'Occident une série de traits qui lui font une situation à part et lui donnent une physionomie particulière. La vie et l'art du peuple toscan offrent un visage que l'on ne retrouve pas dans les régions environnantes de l'Italie ou des pays voisins, la langue étrusque demeure isolée au milieu de la série des anciens idiomes italiques. Ce sentiment de singularité et parfois même d'étrangeté ne manque pas de pénétrer le voyageur qui parcourt avec curiosité les sites pittoresques de l'antique Etrurie, comme le savant qui se penche sur le passé du peuple toscan. En faut-il du reste s'étonner ? L'Antiquité déjà éprouvait cette impression et, dans une Rome qui en avait pourtant hérité certains usages, le peuple étrusque semblait déjà constituer une entité bien nette et suscitait l'intérêt curieux des antiquaires »*¹

Il n'y eut jamais de « nation » étrusque au sens moderne du terme, pas plus qu'il n'y eut de « nation » grecque. Toutefois Grecs et Latins reconnaissaient aux Etrusques une spécificité de race, de traditions et de langue, en bref, ce que nous appellerions un « peuple » et une terre étrusque (*Tyrrhenia, Etruria*). Les Etrusques se désignaient eux-mêmes du terme générique de « *Rasna* » (« *Rasenna* », selon Denys d'Halicarnasse). Les Grecs les nommaient « *Tyrrhénói* »; les Latins les appelaient « *Tusci* », « *Etrusci* », « *Etrusca gens* », « *Ruscum nomen* »; les Ombriens, « *Turskum numen* ».

Le problème de l'origine des Etrusques

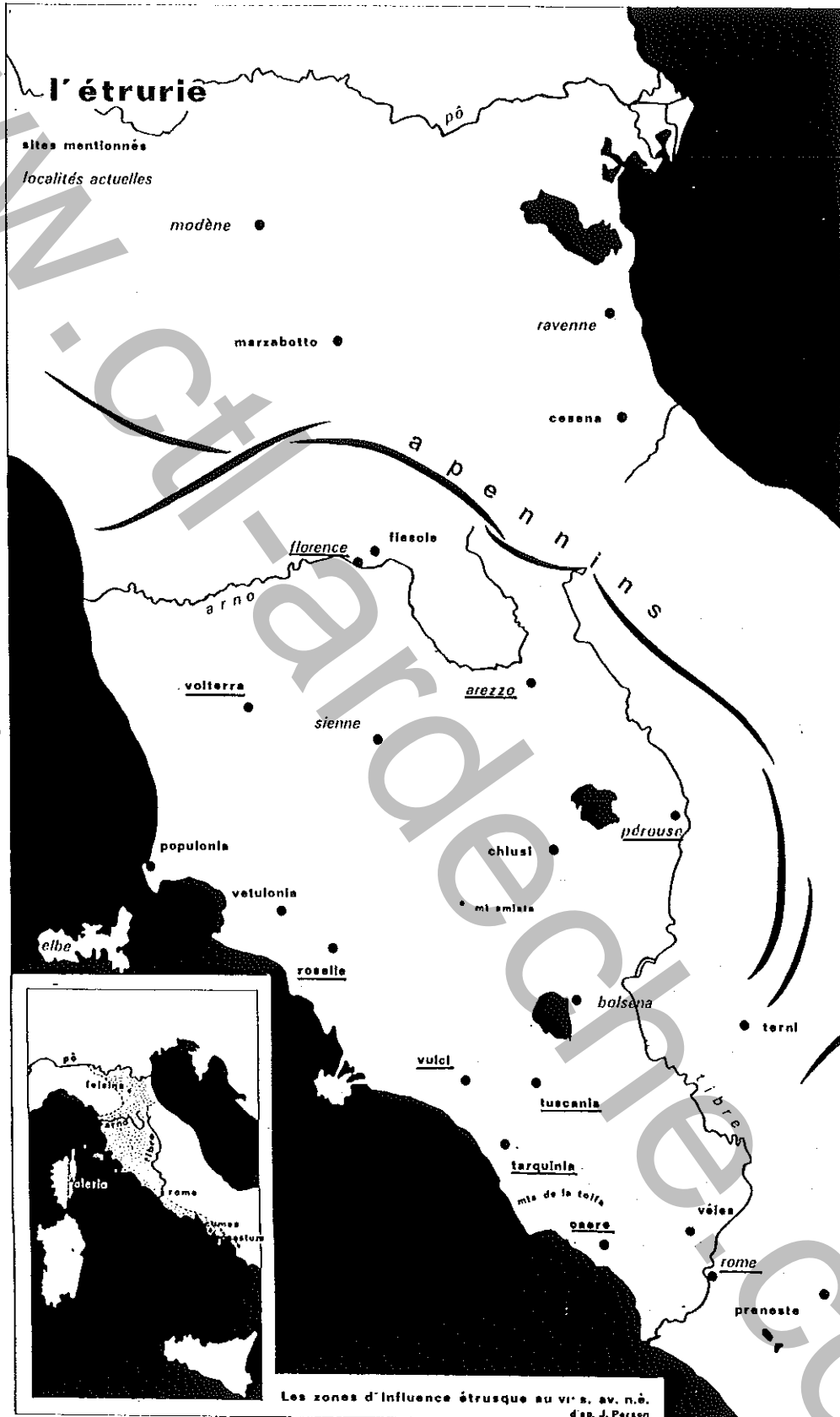
D'où venaient les Etrusques ? Depuis toujours, deux thèses s'affrontent et le problème n'est toujours pas résolu. Étaient-ils autochtones ou venaient-ils d'ailleurs; et, dans ce cas, quel était leur pays d'origine ?

Déjà, dans l'Antiquité, les deux théories étaient discutées. HERODOTE, historien grec mort en 420 av. J.-C., les faisait venir de Lydie, en Asie Mineure, alors province grecque alors que DENYS D'HALICARNASSE (mort en l'an 8 av. J.-C.), contemporain d'Auguste, voulait y voir une civilisation autochtone de l'Italie.

Selon le premier, les Etrusques auraient émigré de Lydie en raison d'une grave famine, sous la conduite du fils du roi Atys, Tyrrhénos. Leur flotte, formée à Smyrne, serait parvenue, après un long périple à travers la Méditerranée, sur la côte « tyrrhénienne » (au nord-ouest de l'Italie), qui porterait, depuis, son nom. Si l'on accepte le récit d'HERODOTE, cette émigration aurait eu lieu au XIII^e siècle avant notre ère, c'est-à-dire (*voir la chronologie*), au moment de la destruction de Troie-VII et de l'invasion dorienne. La thèse d'Hérodote était admise par la plupart des auteurs de l'Antiquité. Pour mémoire, citons Tite-Live, ou encore Virgile, Horace et Ovide qui qualifiaient couramment les Etrusques de « Lydiens ». Rappelons, par ailleurs, qu'HERODOTE était considéré comme une source sérieuse par les Anciens eux-mêmes qui l'avaient surnommé le « Père de l'Histoire ».

Le seul, dans l'Antiquité, à apporter une note discordante avec cette provenance orientale était DENYS D'HALICARNASSE. Il se base sur l'opinion d'un écrivain grec légèrement postérieur à Hérodote, HELLANICOS DE MITHYLENE, qui affirmait que les Etrusques étaient issus d'un groupe de Pélasges qui auraient débarqué au fond du golfe adriatique et seraient ensuite descendus à travers la péninsule pour s'installer en Toscane.

¹ R. BLOCH. *Les Etrusques*. p. 7.



On le voit, les deux thèses ne sont pas si opposées qu'on l'a dit, l'une faisant provenir les Etrusques de la partie asiatique de la Grèce, l'autre du nord de la mer Egée, en fait l'une et l'autre étant situées à l'Orient.

C'est pourtant curieusement en s'appuyant sur D. d'HALLICARNASSE, que certains contemporains voudraient que les Etrusques soient un peuple autochtone de l'Italie.

Et ce, en dépit de toutes les évidences. En effet, à l'étude de l'histoire et des caractères de la civilisation étrusque, que constate-t-on ? :

Que ceux-ci surgissent brusquement, au milieu du XIII^e s. av. J.-C., en Toscane, introduisant une rupture totale avec la civilisation villanovienne, encore à l'âge du fer. Comme les Egyptiens prédynastiques apparaissent soudainement au milieu des peuples primitifs de la vallée du Nil avec leur art, leur écriture, leurs techniques, tout un ordre à la fois social, politique et religieux, les Etrusques apportent avec eux la « civilisation », c'est à dire, l'organisation de la cité et, avec elle, un art raffiné, une écriture achevée, des structures sociales, politiques et religieuses complexes, des techniques topographiques, agricoles, industrielles, hydrauliques qui révolutionnent tout ce qui s'était fait jusqu'alors².

L'origine orientale des Etrusques expliquerait un certain nombre de traits particuliers de leur civilisation :

* Le caractère essentiellement méditerranéen de la langue étrusque et sa parenté avec des langages préhelléniques d'Asie Mineure. Cette hypothèse est confirmée par la découverte, dans l'île de Lemnos (au nord de la mer Egée), d'une stèle du VIII^e siècle écrite en caractères étruscoïdes ainsi que d'autres inscriptions gravées sur des parois de vases présentant les mêmes caractères³.

* Dans le domaine de la vie courante, de la religion et des arts, les affinités que la civilisation étrusque entretient avec le monde créto-mycénien sont nombreuses. Il est en particulier frappant de constater que certains procédés de formes attestées dans la plastique ou l'orfèvrerie toscane, inconnus partout ailleurs dans le monde antique, ne se retrouvent que dans certaines civilisations d'Asie Mineure et chez les Hittites.

* Il en est de même avec la religion des Etrusques, fascinée par l'au-delà et par la mort, et surtout par la pratique de la divination par le foie des victimes et la foudre que l'on ne retrouve qu'à Babylone et chez les Hittites.

Sans doute les Etrusques qui perduraient à Rome sous l'Empereur Auguste n'avaient-ils plus grand chose à voir avec les Tyrrhéniens débarqués sur les côtes italiennes à la suite du Prince Lydien plus de sept cents ans auparavant. Ils avaient en effet eu tout le temps de se mêler aux peuples latins, ombriens, sabins qu'en fin de compte absorbèrent les Romains. Mais, malgré le poids des siècles, les guerres sans merci que leur livrèrent, après avoir été leurs alliés, les Grecs, les Phéniciens, les Gaulois et, en dernier lieu, les Romains, qui pourtant leur devaient tant, leur civilisation si étrange et si belle devait nous interroger à jamais, comme elle avait, avant nous, troublé et inquiété Rome-la-Rationnelle qui ne le lui pardonna pas et fit tout pour effacer ses traces et sa mémoire.

Le problème de la « dodécapole »

Dès leur apparition en Italie, les Etrusques sont un « peuple de la cité ». En totale rupture avec les civilisations qui les ont précédés sur le sol italique, ils apportent avec eux la « civilisation ». Mais si Rome fut, à l'origine, une cité unique, formée d'un regroupement de peuples différents en un même lieu, l'Urbs, qui agrandit ensuite son territoire par la guerre et l'impérialisme, la civilisation étrusque, dès son origine, est l'antithèse absolue de celle qui devait devenir d'abord sa rivale puis son principal ennemi et enfin son bourreau.

² Voir le chap. L'héritage des Etrusques.

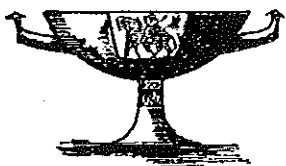
³ Voir le chap. La langue étrusque.

CHRONOLOGIE

GRECE	ETRURIE	ROME
~ 2500-1600 Grèce préhellénique ~ 1850-1600 Invasions achéennes ~ 1600-1150 Civilisation mycénienne (tombeau d'Atrée) vers ~ 1250 Migration égéenne. Destruction de Troie VII.	vers ~ 1250 Apparition des Etrusques en Italie centrale	
~ 1200-1000 Invasion doriennne Format° des cités et colonisation Asie Mineure		~ 814/813 Fondation de Rome (selon Timée) 1ers habitats sur le Mt. Palatin
~750 /550 Expansion grecque (colonisation de la Campanie, Sicile, etc.) - 750 Fondat° de Cumès		~ 754/753 Fondation de Rome (selon Varron)
~734-/733 - Fondation de Syracuse (Sicile), colonie de Corinthe	~ 650 Le Corinthien Démarate, père de Tarquin l'Ancien, est accueilli à Tarquinia	
	~ 616/510 Rois Etrusques à Rome	~ 616/578 Tarquin l'Ancien élu 1er roi de Rome
		~ 578 Servius Tullius (Mastarna), 2e roi de Rome ~ 534/509 Tarquin le Superbe, gendre de T. L'Anc., 3e roi de R., chassé par les Romains en 509 (fin dynasties étrusques, instauration République)
~ 580 Fondation d'Agrigente (Sicile) ~ 474 Bataille navale de Cumès : Les Syracusains battent les Etrusques	~ 396 Prise de Veies par Rome	
	~ 285/282 Guerres contre les Gaulois	~ 340-338 Guerre latine ~ 343/290 Guerres samnites
	~ 264 Destruction de Volsinies (Bolsena ?)	~ 264/241 1ere guerre punique ~ 218-201 2eme gerre punique ~ 146 Destruction de Carthage ~ 58/51 Conquête des Gaules par César

En effet, en un vaste croissant qui s'étire du nord-est au sud-ouest de l'Italie, en-dessous de Rome, les Etrusques fondent leurs cités en différents endroits du territoire toscan et celles-ci, jusqu'à leur complète absorption par la puissance romaine, resteront jalousement indépendantes les unes des autres, chacune marquée par ses spécificités, et pourtant reliées entre elles par des liens tenus mais solides, qui prirent la forme d'une fédération de douze cités, la « dodécapole ». Cette structure était organisée sur le principe de douze cités ou peuples (« *dōdeka poleis, dōdeka hēgēmonai, duodecim populi Etruriae* », selon les auteurs grecs ou latins) unis, semble-t-il, par des liens plus religieux que politiques. Une fois par an, sur le modèle des jeux olympiques ou des jeux pythiques grecs, se célébraient des fêtes et des jeux panétrusques au Fanum Voltumnae, dont on n'a jamais, à ce jour, réussi à identifier l'emplacement exact. Il y a cependant de fortes chances pour que ce grand centre religieux ait été situé à proximité du Lac de Bolsena, dont le nom moderne est très proche de l'étrusque « Volsinies ». Au cours de ces rencontres, une assemblée (« *concilium Etruriae* ») des peuples étrusques avait lieu, réunissant des délégués de chaque cité, et on procédait à l'élection d'un magistrat fédéral appelé tantôt « *sacerdos* » (prêtre), tantôt « *rex* » (roi) par les auteurs latins. Gageons qu'il avait un rôle à la fois religieux et politique comme dans la plupart des anciennes civilisations théocratiques. Ce type d'organisation est très semblable aux confédérations et aux ligues que connaissaient le monde grec et italique, en particulier la Confédération ionienne.

Il n'est pas impossible qu'une certaine forme de lien communautaire ait existé entre les cités de l'Etrurie méridionale à l'époque archaïque et ce, peut-être dès l'époque villanovienne. Quant à savoir quelles cités faisaient partie de la dodécapole, le problème paraît insoluble. Il se peut d'ailleurs que ce chiffre 12 ait une valeur symbolique ou sacrée⁴ et soit, pour cette raison, resté immuable jusqu'à la disparition de l'indépendance étrusque. Il se peut aussi qu'il s'explique aussi par le fait que la ligue ait été fondée (ou réorganisée) sur le modèle de la Confédération ionienne créée au VI^{ème} siècle (?). Correspondit-il à une réalité ? On a tenté de dresser une liste idéale des « douze cités » : la « dodécapole » aurait ainsi été formée de Veies, Caere (Cerveteri), Tarquinia, Vulci, Roselle, Vetulonia, Volsinies, Chiusi, Pérouse, Cortone, Arezzo et Volterra. Mais, si on retrouve, dans cette liste, la plupart des grandes cités, on ne sait où placer un certain nombre de celles-ci qui ont pourtant joué leur rôle dans l'histoire de l'Etrurie, soit qu'elles aient été « vassales » de l'une ou l'autre des cités majeures (c'est le cas de Populonia, qui aurait fait partie du territoire de Volterra jusqu'à la chute de Veies), soit qu'elles aient disparu du fait de la conquête romaine.



⁴ Il correspond au nombre des dieux supérieurs ou « involuti », cf. notre chapitre « Les dieux des Etrusques ».

LA FEMME ETRUSQUE

Si on ne peut parler de « matriarcat » en Etrurie, comme certains l'ont fait à tort, on a cependant relevé, dans l'organisation de la société étrusque, que la femme y bénéficiait d'un statut particulier très supérieur à la plupart des statuts féminins dans les autres civilisations méditerranéennes de l'époque.

Cela commence, dans les structures familiales, avec une certaine forme de **matrilinéarité**. La tradition laisse en effet penser que les femmes jouèrent un rôle déterminant dans l'installation des premiers rois étrusques à Rome :

« Déjà la tradition de la Rome étrusque laisse soupçonner que c'est par les femmes que pouvait s'établir la succession royale, le gendre succédant à son beau-père, soit avec l'appui de sa belle-mère, soit grâce à celui de son épouse à laquelle les Romains prêtaient des sentiments d'ambition impérial : les rôles de Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, belle-mère de Servius Tullius, et de Tullia, fille de ce même Servius et femme de Tarquin le Superbe, sont éloquents à cet égard.¹ »

Par ailleurs, les femmes étrusques avaient en propre leur prénom qui n'avait rien à voir avec celui du père ou du mari. Cela peut nous sembler anodin mais représente pourtant une exception notable dans le monde antique - que ce soit chez les Grecs, les Romains ou les Sémites - où le nom de la femme était dérivé de celui du père ou du mari.

Le fait, cependant, que le pouvoir, en Etrurie, était légalement aux mains des seuls hommes exclut la possibilité d'une société "féministe". Pourtant, il est clair que la femme étrusque occupait, dans la société toscane, une place à part dans le monde antique, place que l'on pourrait rapprocher de celle détenue par la femme dans la société minoenne ou mycénienne, au second millénaire avant notre ère, avant que les invasions doriennes ne le bouleversent².

Les textes anciens, qu'ils soient l'oeuvre d'auteurs grecs ou romains, donnaient volontiers une image scandaleuse de la femme étrusque. Il la décrivaient comme impudique, buveuse, effrontée, souvent douée de pouvoirs surnaturels (Tanaquil, dont nous avons parlé interprétait les songes). Il ne fait aucun doute que leur mode de vie était très différent de celui de la femme grecque recluse dans le gynécée, dont le plus bel éloge était d'être restée chaste et d'avoir filé la laine en attendant son mari pendant des années (cf. Pénélope) ou de la femme romaine, toujours soumise au pouvoir masculin, ou en retrait socialement, même sous l'Empire. Elle jouissait - et c'est sans doute cela que les Grecs et les Romains appelaient "licence" - d'une liberté de mouvement et d'action très grande, participant aux jeux, aux banquets, aux fêtes, aux cérémonies, aussi bien publiques que privées, privilèges réservés dans la société antique aux seules prêtresses ou aux courtisanes. Dans le mariage, elle bénéficiait sans doute d'un tout autre statut que la femme méditerranéenne : non seulement elle était peut-être l'égale de l'homme à l'égard du droit privé, mais les peintures, les sarcophages, nous la montrent partageant, dans la dignité et la décence, la même vie que son époux (cf. l'attitude des époux du sarcophage de Cerveteri). L'archéologie confirme ces assertions : au VIII^e. siècle avant J.-C., les tombes parmi les plus riches sont des tombes féminines (cf. la tombe Regolini-Galassi, à Cerveteri³).

« Sa place dans la cité, surtout dans la Caere des siècles d'or (675/475), était reconnue jusque dans la tombe où éclatait le rôle éminent qu'elle détenait dans la famille : on prenait soin de distinguer les sépultures féminines par un cippe en forme de maison, alors que les hommes étaient symbolisés par un cippe à signification phallique. Les lits funéraires féminins étaient, dans cette ville, plus beaux et plus grands que ceux des hommes. Il serait sans doute hardi de généraliser, mais Caere semble donner raison à Fr. Altheim quand il écrit : « A Rome, c'était le

¹ A. HUS, *Les Etrusques et leur destin*, p. 205.

² Idem, p. 205.

³ « Dans la nécropole du Sorbo, la tombe *Regolini-Galassi* est l'un des plus célèbres sépulcres de l'époque. Mi-créusée dans le roc, mi-construite, elle contenait la sépulture d'une femme de haut rang et un véritable trésor de bronze, de céramique et d'or. » (A. HUS, *Les Etrusques et leur destin*, p. 31).

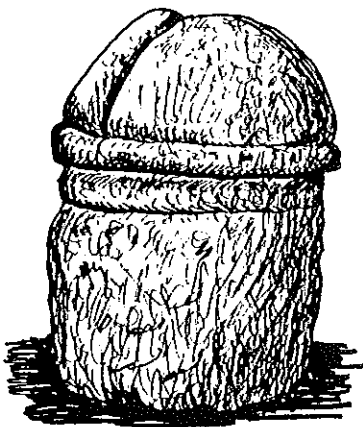
pater familias qui était le centre de la maison : en Etrurie, c'était la femme. » *A date plus récente, des inscriptions attestent qu'elle possédait en propre des esclaves et pouvait les affranchir en les conservant parmi sa clientèle⁴* ». Outre des esclaves, elle possédait des biens propres (y compris des terres), qui pouvaient être importants. Contrairement à la femme grecque ou romaine, elle était donc maîtresse de ses biens comme elle l'était de son identité.



détail DANSEUSE (Tombe des Lionnes, Tarquinia).



LE BANQUET (Tombe des Léopards, Tarquinia). *détail*



Urne villanovienne en forme de cabane

⁴ Idem, p. 204.

LES DIEUX ET LA RELIGION DES ETRUSQUES

La divination par la lecture du foie des animaux sacrifiés, le vol des oiseaux ou le dessin formé par les éclairs était une des originalités des Etrusques qu'empruntèrent les Romains. Elle était le fait d'une confrérie spécialisée de prêtres, les haruspices (*nestvis* en étr.).

Au-delà du folklore, cette pratique recouvre une véritable cosmologie qui n'a rien de commun avec les autres religions du bassin méditerranéen.

La religion étrusque est d'abord et avant tout une religion révélée : selon Cicéron (*De divinatione*), c'est un certain Tagès qui, sous l'aspect d'un enfant, surgit de terre devant un paysan de Tarquinia en train de labourer son champ. Il révéla à tous les Etrusques rassemblés la *Disciplina Etrusca*.

Selon les Etrusques, le gouvernement du monde appartenait à des divinités - regroupées en collèges divins - réparties en trois catégories : les dieux supérieurs, anonymes et innombrables (dits "*involuti*", c'est-à-dire "enveloppés de ténèbres"), conseillaient le dieu Tin, ou Tinia (homologue de Zeus-Jupiter) dans le lancement de son triple foudre, les dieux "*consentes*" ou "*complices*", également anonymes, mais au nombre de douze (comme les dieux olympiens), ainsi que neuf dieux moins puissants porteurs d'un unique foudre.

Le foie de Plaisance, représentation en bronze d'un foie de mouton destiné à servir d'aide-mémoire aux haruspices, donne une idée de cette conception que se faisaient les Etrusques du monde céleste. Il est découpé en secteurs qui représentent la projection sur terre et, par là, sur chaque espace (donc, à l'extrême, dans les organes des animaux sacrifiés) du monde divin. Dans chacun des secteurs s'inscrit, en caractères étrusques, un nom de divinité. Le foie, miroir inversé du ciel, est ainsi découpé en quatre grands secteurs principaux, obtenus par l'intersection d'une droite nord-sud (en latin, le *cardo*) et d'une droite est-ouest (le *decumanus*). L'observateur, placé au point d'intersection, le regard tourné vers le sud, a ainsi devant lui la partie antérieure (*pars antica*) du ciel (ou de la terre) et, derrière lui, la partie postérieure (*pars postica*); à sa gauche, se trouve la partie favorable (*pars sinistra ou familiaris*), et à sa droite, la partie défavorable (*pars dextra ou hostilis*). Chacun de ces quartiers est à son tour divisé en quatre autres secteurs (ce qui fait un total de 16) à l'intérieur desquels siègent les divinités. Le secteur nord-est est réservé à de grandes divinités célestes, considérées comme favorables; les deux secteurs méridionaux comprennent les divinités de la terre et de la nature; le quart nord-ouest, enfin, abrite les dieux du destin et infernaux, inexorables et terribles.

Compte-tenu de cette cosmologie, du principe de sympathie entre macrocosme et microcosme, et de l'inéluctable nécessité du maintien de l'ordre universel, toute anomalie constatée dans l'organe de l'animal sacrifié (ou à travers d'autres moyens divinatoires, comme la foudre ou le vol des oiseaux) signalait, comme l'image inversée d'un miroir, un trouble céleste. Il ne restait plus qu'à déterminer, d'après la jurisprudence sacrée (contenue dans la "*disciplina etrusca*"), quels rites convenaient le mieux pour rétablir l'ordre perturbé en se réconciliant avec la divinité correspondante.

Parmi les dieux favorables, le dieu suprême semble être Tin, Tina ou Tinia, équivalent de Zeus, que les Romains assimilèrent à Jupiter. Son nom n'est sans doute pas d'origine indo-européenne. Souvent représenté comme le Zeus grec, portant les foudres, il apparaît parfois jeune et imberbe. Il a pu d'abord être un dieu de la fécondité, parèdre d'une déesse-mère, avant de devenir le grand dieu masculin.

Par ordre d'importance, vient ensuite Uni, déesse féminine de la fécondité que les Romains assimilèrent à Junon¹.

On a ensuite Ani (cf. Janus) dont le nom étrusque était Culsans. On ignore ses attributions de même que pour Mnerva (Minerve). On a aussi Nethuns (lat. Neptunus, assimilé au Poséïdon grec) et Mar ou Maris, qu'on a rapproché de Mars, bien qu'il ne soit jamais représenté avec des

¹ C'est à cette déesse, assimilée par les Phéniciens à Astarté, que font référence les tablettes de Pyrgi.

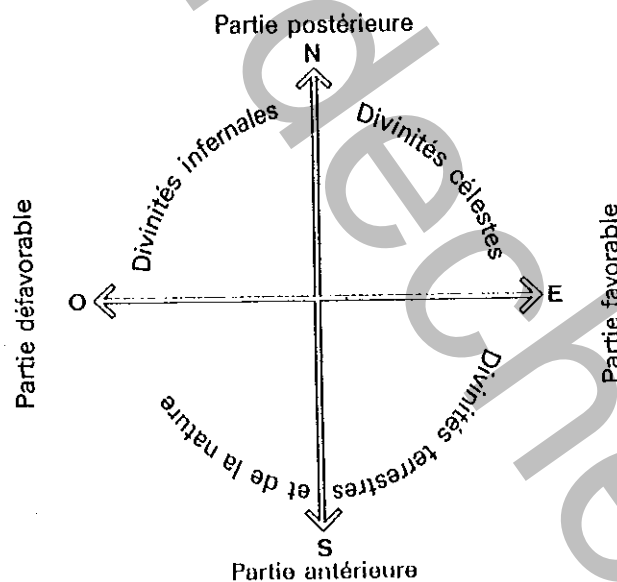
attributs guerriers. Cet exemple montre la limite des rapprochements, le plus souvent arbitraires, qu'on a souvent faits entre les dieux étrusques, dont on sait si peu, et les dieux grecs ou romains. Mar clôt, sur le foie, la liste des dieux favorables.

Parmi les dieux qui sont parfois favorables, parfois défavorables, il y a Fufuns, a qui la ville de Populonia (*Fufhna*, en étr.) a emprunté son nom.

Les dieux défavorables sont tous de nature chtonienne. Ce sont Vetisl, lat. *Vedius*, *Veiovis*?), *Selvans* (lat. *Silvanus*), *Vel* (ou *Velchanos*, lat. *Vulcain*), *Satros*, au nom d'origine pré-indoeuropéenne (lat. *Saturnus*), etc. *Hercle*, apparemment emprunté au grec *Heracles* (*Hercule*), héros d'origine grecque qui devint, à partir du VII^e siècle, un authentique dieu étrusque jouissant d'une grande popularité.

Il faut aussi parler de *Voltumna* qui, au dire de Varron, était "le premier dieu d'Etrurie". Selon Properce, il aurait d'abord été un grand dieu guerrier dont la déchéance daterait de la chute, en 265, de Volsinies (*Bolsena*) où il possédait un grand sanctuaire fédéral, le *Fanum Voltumnae*. Chaque année s'y tenaient des assemblées et s'y déroulaient des jeux de caractère religieux qui rassemblaient les principales villes d'Etrurie.

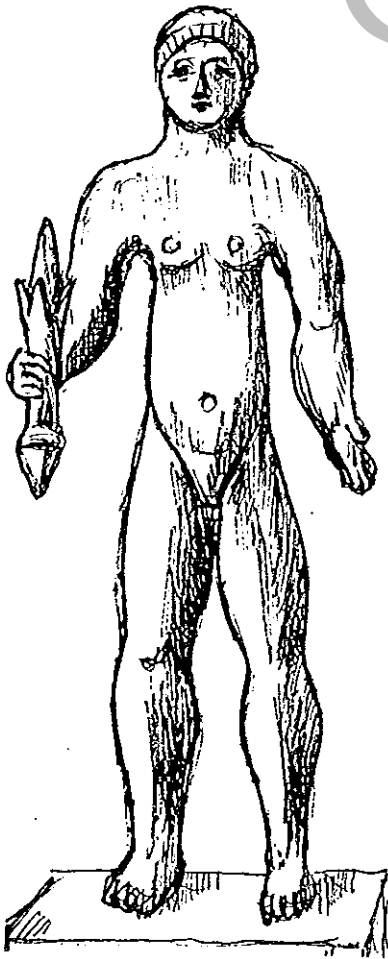
Parmi les autres dieux, on a encore *Turan*, déesse dont le nom signifierait "donner" et qui fut assimilée à *Aphrodite* et *Turms*, où l'on retrouve le même radical et qui fut assimilé, y compris pour sa fonction de dieu-psychopompe (conducteur des âmes dans l'Autre Monde), à *Hermès-Mercure*.



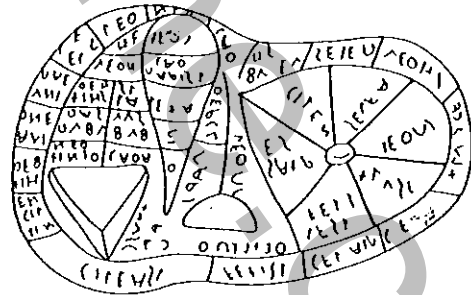
La division de l'espace céleste selon les Etrusques



Miroir de Calchas. Le devin de l'épopée homérique est représenté dans l'attitude d'un haruspice étrusque en train d'observer un foie. Musée du Vatican.



Tintia (assimilé à Zeus) de Firenzuola portant la foudre



Le foie de Piacenze.

ECRITURE ET LANGUE ETRUSQUE

Lorsqu'on aborde le sujet si complexe de la langue étrusque, il faut immédiatement faire une distinction entre l'écriture de l'étrusque et la langue elle-même. Car, si la première nous est de suite familière (ce soit pour la plupart, des caractères grecs), la seconde nous est en grande partie incompréhensible.

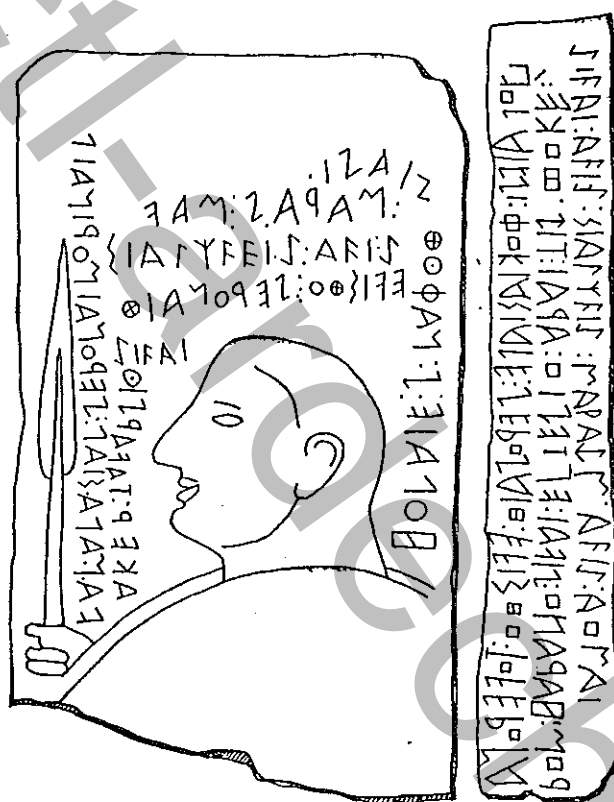
A l'inverse de ce que l'on pourrait croire, le problème de la compréhension de l'étrusque n'est pas dû à la rareté des inscriptions. En effet, lorsqu'on se rend en Etrurie, on constate que l'on retrouve partout les caractères étrusques : sur les statues, sur les vases, sur les sarcophages, sur les tombes, etc. Malheureusement, ce sont souvent des inscriptions courtes (noms de famille, « untel fils de untel », dédicaces à des dieux, fonctions dont on ne connaît pas toujours le sens, etc.) où n'apparaissent ni la syntaxe ni la grammaire de la langue. Quelques inscriptions plus longues existent cependant, au nombre d'une dizaine. Le plus long texte, celui de la momie de Zagreb, compte 1200 mots, dont 500 mots différents. Il s'agit d'un calendrier rituel copié au II^e siècle en Egypte sur des bandes de lin servant à envelopper une momie. D'autres documents moins longs ont aussi permis d'avancer dans la connaissance de l'étrusque¹. Mais s'ils fournissent des noms propres ou certains mots du vocabulaire courant dont nous connaissons le sens approximatif par les Romains, ils n'ont jamais autorisé une véritable compréhension de l'étrusque.

Les plus anciennes inscriptions en caractères étrusques remontent au VII^e s. av. J.-C., les plus récentes sont contemporaines de l'ère chrétienne. Pendant ces sept siècles, l'écriture a, bien entendu, évolué. Une écriture syllabique a semble-t-il existé, mais ce serait encore compliquer un problème qui l'est déjà assez. Tenons nous-en à l'écriture alphabétique. Parmi les documents que l'archéologie nous a procurés, de nombreux alphabets ont été retrouvés. Généralement l'étrusque se lit, à l'inverse du français, de droite à gauche, mais cela peut parfois être le contraire. Certaines inscriptions sont même en *boustrophedon*, c'est-à-dire qu'elles se lisent d'abord de droite à gauche puis de gauche à droite ou inversement. Cependant le sens dans lequel se lit l'étrusque n'est pas le problème majeur. Selon les époques et les variantes locales, les alphabets retrouvés comportent entre 26 signes -pour les plus longs- et 21, correspondant aux 22 sons de l'alphabet phénicien (duquel dérivait le grec) auxquels s'ajoutent quelques lettres proprement grecques : *u* (*upsilon*), *x*, Φ (*phi*) et Ψ (*psi*). Certaines lettres, comme le "o" et les consonnes sonores "b, g, d", inconnues de la phonétique étrusque, ne sont jamais utilisées. Par contre, vers 530, apparaît à Tarquinia une lettre étrangère aussi bien au grec qu'au phénicien, dont on ne connaît pas l'origine : le "8" qui sert aux Etrusques à noter le son "f".

Les Etrusques ont donc emprunté leur alphabet, principalement aux grecs, mais uniquement pour les lettres correspondant à leur langue, en ignorant celles qui ne leur étaient pas utiles pour transcrire des sons qu'ils ne possédaient pas. Cela prouve une chose : l'étrusque n'était pas du grec, ou du moins, s'il lui empruntait certains mots, ce qui n'est pas discutable, la langue étrusque n'était pas grecque dans son essence. D'où venait-elle donc et avec quelle famille linguistique était-elle apparentée ? Comme toujours, plusieurs thèses sont en présence. Si on a avancé que les Etrusques avaient subi l'influence des colonies grecques occidentales (Cumes, en particulier), l'hypothèse ne solutionne pas la question. En effet, certains archaïsmes des caractères laissent à penser que l'alphabet étrusque, s'il dérive bien de l'alphabet grec, proviendrait d'un alphabet initial, antérieur à la séparation du grec en deux groupes linguistiques distincts, le grec occidental (via Cumes) et le grec oriental. D'après ce que nous en savons, cette séparation serait intervenue au IX^e siècle av.

¹ Parmi les documents les plus longs, nous avons la *tuile de Capoue* (300 mots), une feuille de plomb retrouvée à *Stia Marinella* (80 mots), les *tablettes d'or de Pyrgi*, que nous avons vues à la Villa Giulia (texte étrusque de 16 lignes et 36 ou 37 mots et texte phénicien), et l'épithaphe de *Laris Pulena*, texte de 9 lignes et 59 mots gravé sur la représentation d'une longue bande de tissu, le *voulumen*, tenu par le défunt sur un sarcophage de Tarquinia (vu lors de notre visite du musée). [*La naissance des écritures, du cunéiforme à l'alphabet*, p. 437-439].

J.-C. Les premières inscriptions étrusques n'étant pas recensées avant le VII^e siècle, on peut se demander ce qui a bien pu se passer pendant ce hiatus de deux siècles ? Par ailleurs, une stèle du VI^e s. découverte à Lemnos porte une inscription plus proche de l'étrusque que du grec. Alors Cumès ou Lemnos ? Les deux thèses ne s'excluent pas l'une l'autre : en effet, les colons grecs qui fondèrent Cumès étaient originaires de Chalcide (péninsule où se situe le Mont-Athos, au nord-est de la Grèce) vers le milieu ou la fin du VIII^e siècle. Quant à Lemnos, île du nord de la mer Egée, elle n'est qu'à 50 km de la péninsule chalcidique. De plus, les deux sont sur le chemin direct de l'Asie Mineure. Or les auteurs anciens, dont Hérodote, ne font-ils pas venir les Etrusques de Lydie, ancienne province grecque d'Asie Mineure². On le voit, la linguistique, si elle ne confirme pas l'origine orientale des Etrusques, ne l'infirme pas non plus, bien au contraire. Reste à savoir quelle était cette mystérieuse « langue-racine » de laquelle dérivèrent à la fois le grec et l'étrusque et qu'est-elle devenue ?



La stèle de Lemnos

Quelle que soit l'origine de l'alphabet étrusque, on sait néanmoins que c'est, peu ou prou, du grec. Il n'en est pas de même de la langue qui, sauf sur certains points, continue à défier la sagacité des linguistes. En effet, tous les efforts entrepris pour rattacher l'étrusque à une langue ou à un groupe de langues connues, ont, à ce jour, échoué. Procédons par élimination : nous savons maintenant avec certitude que l'étrusque, même s'il y fait des emprunts, n'est pas une langue italique; il ne se rattache pas non plus, ce qui pose un problème autrement plus important, ni au grand groupe des langues indo-européennes, ni à celui des langues sémitiques. Il ne fait pas non plus partie des langues agglutinantes (comme le ture). En fait, on ne peut rattacher l'étrusque à aucune langue connue. Pour cacher leur désarroi, les chercheurs ont inventé une notion par défaut,

une sorte de « vilain petit canard » linguistique dont les scientifiques ont le secret, celle de "langue péri ou para indo-européenne", ce qui, bien évidemment, ne règle rien. Les emprunts au grec ne sont pas nuls mais moins nombreux qu'on aurait pu le penser et limités à certains domaines (noms de divinités, mots techniques -noms de vases, par ex.-). Phénomène curieux cependant, on ne relève aucun emprunt au chalcidien de Cumes, ce qui tendrait à prouver que l'influence de la colonie grecque d'Italie n'est pas aussi solide qu'on l'a dit. On note beaucoup plus d'emprunts au dorien, sans doute grâce aux relations économiques développées avec Corinthe, principalement au VII^e et au VI^e siècle (n'oublions pas que, selon la tradition, le père de Tarquin était un potier originaire de Corinthe), qu'au grec de Cumes.

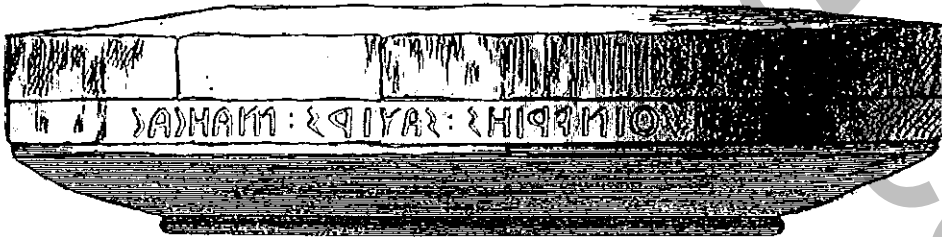
On voit que le problème est d'une grande complexité et que la discussion est loin d'être close.

Que connaît-on de l'étrusque ?

D'abord, de nombreux **noms propres** : noms de personnes (prénoms, noms de famille, car la plupart des tombes, sarcophages, urnes cinéraires portent le nom du défunt), noms de divinités³, noms de lieux (nom des cités étrusques). Les **noms des mois** nous sont aussi approximativement connus : Velchit(a)na (mars); capr- (avril); anpile (mai); acale (juin); turana (juillet); hermi (août); celi (septembre); cezpre (octobre). Pour les **chiffres**, et bien qu'une série de dés à jouer conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris nous les aient conservés, seul le chiffre 3 (ci, en étrusque) est certain. Sont également bien attestés les noms désignant la **parentèle** (père, mère, grand-père, grand-mère, fils, fille, etc.). Le **vocabulaire politique** fournit des mots comme methlum (se référant au territoire), mechl (proche du latin "populus", ensemble des citoyens libres), spur (la cité) ou des mots désignant une magistrature (lauch(u)me, dont les Romains ont fait "lucumon", c'est-à-dire "roi"; zilath ou zilach (lat. "praetor", prêtreur, premier magistrat républicain) ... Les **termes religieux** sont nombreux mais leur sens demeure pour nous souvent obscur et source d'erreurs d'interprétation. Nous savons que, parmi les différents personnages voués au culte, qui tenait une place primordiale en Etrurie, le terme de nestvis désigne l'haruspice.

Transcription	a	c	e	v	z	h	ϑ	i	k	l	m	n	p	ś	q	r	śś	t	u	ϕ	x
Etrurie	Α	ϸ	Ϸ	Ϲ	Ι	ϸ	⊗	Ι	ϸ	Ϲ	Ϸ	Ϸ	Ϲ	Μ	ϸ	Ϲ	ϷϷ	Τ	Υ	ϕ	Υ

Cela ne suffit hélas pas pour comprendre la langue d'un peuple dont le mode de vie, l'organisation politique et sociale, la religion nous restent, sur beaucoup de plans et malgré les apports de l'archéologie, complètement étrangers.



² Voir notre chapitre Origine des Etrusques.

³ Voir notre chapitre Dieux des Etrusques.

L'HERITAGE ETRUSQUE

Nous l'avons dit, les Etrusques avaient une conception cosmogonique de l'espace (voir « *Les dieux des Etrusques* »). Si le ciel est le séjour des dieux, la terre, séjour des hommes, doit être à son image. La division du ciel en secteurs, chacun soumis à l'un des dieux du panthéon étrusque, est donc reproduite sur la terre qui devient le miroir du ciel. Le découpage de notre monde terrestre est donc soumis à des règles sacrées, appliquées après que les prêtres aient consulté les dieux par différentes techniques divinatoires selon qu'il s'agissait de lire les indications données par les organes d'animaux rituellement sacrifiés, le tracé des éclairs dans le ciel ou le vol des oiseaux. Toutes ces règles, minutieusement classées et codifiées, étaient inscrites dans des livres (*libri haruspici, fulgurales*, etc.), qui formaient, avec d'autres règles régissant l'ensemble de préceptes et de rites réglant les rapports entre les dieux et les hommes, la *Disciplina Etrusca*. Ces notions, qui sont à la base de tout l'ordre religieux et politique étrusque, leur avaient été révélées, selon la tradition, par l'enfant Tagès, apparu dans un sillon fraîchement labouré de TARQUINIA, et la nymphe Végoé ou Végoia. Le but fondamental de tout cela était que l'ordre cosmique soit respecté sur terre et, lorsqu'il ne l'était pas, de le rétablir autant que faire se pouvait, pour éviter son dérèglement irrémédiable. C'est pourquoi, tout ce qui touchait le bornage du territoire, des frontières de l'Etrurie (« *fines Etruriae* ») à la simple propriété privée, était sacré et que des personnages de haut rang étaient chargés de délimiter et de faire respecter ces règles par l'implantation de bornes (« *tular* ») de caractère intangible, car dicté par la volonté divine, et qu'aucun Etrusque n'aurait même pensé déplacer.

Les Etrusques apportèrent avec eux la « civilisation », c'est-à-dire, au sens propre, le « principe de la cité ». Tout commençait par le tracé de la ville basé sur l'intersection de deux axes, reproduisant l'organisation cosmique, l'axe nord-sud (le *cardo*) et est-ouest (le *decumanus*). Le croisement de ces axes, sur le principe duquel furent par la suite bâties la plupart des villes romaines, indiquait le « *mundus* » (qui a donné notre mot « monde »). Il s'agissait d'un puits dans le sol, qui était symboliquement censé mettre en communication les espaces souterrains (le monde de l'Averne) et les espaces célestes. Cela explique l'importance que les Etrusques attribuaient à la science topographique qui, pour eux, était une science sacrée. Les Romains s'inspireront de ces préceptes, mis en pratique par Romulus lors de la fondation de Rome, jusqu'à la fin de l'Empire.

La *Disciplina etrusca* n'était pas seulement un livre (ou un ensemble de livres) regroupant les préceptes religieux étrusques. Ou plus exactement, si, car, dans la mesure où tout, chez les Etrusques, était basé sur cette conception cosmogonique du monde, tout devait en dépendre. La *Disciplina* englobait, sous le couvert de l'omniprésente science religieuse, les connaissances théologiques, eschatologiques, scientifiques, divinatoires, et même agraires. TITE-LIVE rapporte qu'au III^e siècle, il était de bon ton pour les nobles romains, d'envoyer leurs fils étudier les lettres étrusques (*Etruscis litteris*) à Caere (Cerveteri) ou Tarquinia comme nous l'avons fait pour la Sorbonne, Oxford ou Harvard, ce qui est tout de même une marque de la suprématie morale et culturelle que reconnaissaient les Romains aux Etrusques.

Les Etrusques apportèrent en Italie des techniques agricoles évoluées qui ne purent être développées que sur des terrains assainis grâce à de stupéfiants travaux hydrauliques. En effet, si les régions de l'intérieur de la Toscane paraissent avoir été généralement saines, il n'en allait pas de même pour les territoires côtiers que l'on appelle aujourd'hui la Maremme. Les Etrusques, par des techniques ingénieuses de drainage, avaient réussi à les rendre sains et fertiles. Après leur disparition, vers la fin de la République romaine, les Maremmes redevinrent des marais insalubres infestés par la malaria. Il fallut attendre le XX^e s. et les grands travaux décrétés par MUSSOLINI pour que cette région, après des siècles d'abandon, redevint salubre et agricole. Au-delà d'un usage destiné à l'irrigation, les Etrusques entretenaient avec les eaux de toutes sortes (thermales, sources, rivières, lacs ...), des relations particulières. Ils excellaient à les rechercher par le biais d'aquilles (prêtres spécialisés dans la fonction de « sourciers », en honneur jusque sous les Romains), à les exploiter et à

les mettre en valeur. A cet effet, ils quadrillèrent le territoire toscan de *cuniculi*. Leurs systèmes d'alimentation d'eau et d'évacuation urbains sont un modèle du genre. Rappelons seulement que la réalisation du grand égout de Rome sous le Forum, la *Cloaca maxima*, l'une des premières tâches du premier roi étrusque de Rome, TARQUIN L'ANCIEN, au VII^{ème} s. av. J.-C., resta en fonction pendant de nombreux siècles et jusqu'à une période fort récente. Il faut aussi signaler les invraisemblables aménagements qu'ils firent pour réguler le débit de lacs volcaniques (par ex., lac d'Albe au sud de Rome)¹

Selon les auteurs romains, le théâtre était aussi une spécialité des Etrusques. Nous sommes malheureusement très peu renseignés sur les formes qu'il prenait chez eux. On pense qu'au début, l'expression théâtrale était liée aux rites religieux et surtout funéraires. Des chanteurs, musiciens, danseurs, acrobates (que l'on retrouve représentés dans les fresques de Tarquinia) devaient accompagner les banquets funéraires. Nous savons que le terme « d' histrion » est un mot étrusque, de même que le mot désignant le masque de théâtre, qui se disait à Rome « *persona* » (et a donné le français « *personne* »); ce mot viendrait de l'étrusque « *phersu* ». Cela nous conduit à aborder l'une des énigmes les plus troublantes que rencontrent les spécialistes des Etrusques. Celle d'une scène représentée à trois reprises à Tarquinia : on y voit un personnage masqué, le *Phersu*, excitant un molosse qui mord à la jambe un personnage aveuglé par un capuchon. Notons que « *Phersu* » évoque Persée, Perséphone et le monde infernal égéen. Nous n'avons cependant aucun moyen de savoir si la scène représentée à Tarquinia correspond à une mise à mort réelle ou est une allusion symbolique à un épisode de la religion étrusque dont nous savons si peu. Nous sommes là devant une énigme comme le serait un archéologue du futur devant un crucifix si cette découverte n'était pas associée à celle des textes sacrés de la religion catholique. Ne serait-il pas fondé à croire que nous pratiquons encore les sacrifices humains en crucifiant quotidiennement nos contemporains ?... Les tombes et les sarcophages étrusques représentent souvent des scènes sanglantes mais elles sont toujours, à une exception près, l'épisode historique de MASTARNA de la Tombe François de VULCI, inspirées de l'histoire et de la mythologie grecque. L'une d'elles, représentant la mise à mort des prisonniers troyens par Achille sur la tombe de Patrocle, épisode de la guerre de Troie (tombe François à VULCI) a souvent été citée à l'appui de la thèse selon laquelle les Etrusques auraient pratiqué les sacrifices humains aux mânes de leurs défunts. C'était le cas des Grecs homériques, mais nous n'avons aucun élément archéologique nous permettant de penser que la référence des tombes étrusques à cette pratique ait eu un rôle autre que de référence littéraire. Cependant, les écrivains romains créditent TARQUIN L'ANCIEN de l'introduction des combats de gladiateurs à Rome. Peut-être, chez les Etrusques, ce type de combat revêtait-il à l'origine un caractère sacré qui disparut complètement sous l'Empire pour se transformer en un spectacle abject.

Mots, pratiques ou traditions venues des Etrusques :

- « *L'atrium* » des Romains, vient de l'étr. *Athre*, construction;
- Le français « *cellule* », vient du latin « *cella* », lui-même emprunté à l'étr. « *cela* »;
- « *Huile* » vient de l'étr. « *Eleivana* », huile;
- « *Etranger* », vient de l'étr. « *etera, eteri* », étranger;
- « *Histrion* », acteur comique, vient de l'étr. « *Ister* », acteur;
- « *Les mânes* », vient de l'étr. « *Man, mani* », les morts;
- « *Monde* », vient du latin « *mundus* » (voir au-dessus).
- « *Moi* », vient de l'étr. « *Mi, mini* », je, moi;
- « *Nene* », = nourrice, en étrusque;
- « *Papa, papacs* » = grand-père, en étrusque;
- Notre mot « *personne, personnalité* » vient du latin « *persona* », masque de théâtre, lui-même dérivé de l'étrange « *Phersu* » étrusque (personnage masqué, chef d'une incompréhensible cérémonie dont nous avons parlé plus haut).

¹ HEURGON, *Vie quotidienne des Etrusques*, pp. 130-131 (Les réussites de l'hydraulique étrusque).

- Il y a aussi le mot français « vin » qui vient en droite ligne du latin « *uinum* », lui même dérivé de l'étrusque « *Vinn* », vin.

- Enfin, n'oublions pas un certain nombre d'inventions étrusques, reprises par les Romains, comme la *trompette de guerre*, le *siège curule*, le *faisceau* et la *hache des licteurs*, ou la *toge dite « laticlave »* qui deviendrait ensuite l'attribut des sénateurs romains, et que porte la statue de l'*Arringatore* du Musée archéologique de Florence. Or tous les manuels scolaires reproduisent sans état d'âme cette image comme le symbole même de l'orateur romain, alors qu'il s'agit sans aucun doute de la statue d'un prêtre étrusque en train de saluer les dieux !

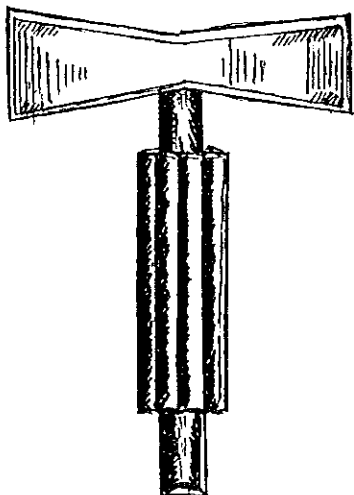


le siège curule

Le roi (Plaque peinte de Cerveteri).



« L'arringatore » (« l'orateur »), statue étrusque (Musée de Florence)



Hache et faisceaux en bronze trouvés à VETULONIA

Quelques appréciations et commentaires sur ce voyage

« J'ai découvert la civilisation étrusque lors de précédents voyages à Rome et à Florence. Les visites des nécropoles, les remarquables commentaires de Roland, m'ont permis de mieux connaître leurs rites et leurs coutumes mais le voile persiste sur de nombreux points »

(Annie CHEYREZI)

« Je ne connaissais pas les Etrusques. Je les ai découverts au cours de ce merveilleux voyage. Mais ils demeurent bien mystérieux! ... Ces sites de nécropoles et villes sont magnifiques et j'aurais aimé avoir un peu plus de temps pour y flâner et mieux « explorer ». J'ai mémorisé des images et connaissances qui me permettront de rêver et de mieux approcher cette civilisation à travers les livres. Cela va me permettre de partager ces découvertes avec des cousins qui rêvaient eux-mêmes de voir l'Etrurie. »

(Marie-Jo CHASTANIER).

« J'ai toujours présent à l'esprit ce vieux proverbe africain : si tu ne sais pas où tu vas, arrête-toi, retourne-toi et regarde d'où tu viens ! Carpe diem. » (Christian CRAIN)

« Tumulus bretons, nécropoles étrusques, hypogées égyptiennes, tombeaux nabatéens, les morts sont présents dans toutes ces civilisations. Préparation pour une vie meilleure dans l'au-delà ? Et que dire de la crypte des Capucins de Palerme ? »
(non signé)

« Beaucoup de questions relatives aux Etrusques restent à résoudre, heureusement pour les générations plus jeunes. Restons donc à l'affût des futurs développements de la recherche. »

(BOEHM).

« Nous attendions ce voyage depuis plusieurs années et nous ne sommes pas déçus ... Jamais les livres ne remplaceront une visite des sites pour essayer d'approcher une civilisation aussi riche et étonnante que méconnue des profanes. Nous pensons déjà à retourner sur ces lieux extraordinaires. Encore une fois grand merci aux organisateurs ! » (BOUSQUET)

« Envie d'y retourner pour approfondir. Nette préférence pour le thème « étrusque ». Attachante civilisation dans son unité culturelle enrichie par sa diversité. Comme pour les voyages précédents, celui-ci nous donne envie de repartir dans ce beau pays pour approfondir nos connaissances. » (BOISSEL).

« Critiquer avant étant interdit, critiquer après serait donc autorisé » (Pierre RENOUX)

« Au départ, nous nous posions plein de questions sur la civilisation étrusque. Au retour, nous avons des réponses qui soulèvent d'autres questions ... Envie d'approfondir et de compléter nos informations lors d'un autre voyage. » (BREYSSE)

« J'ai eu la surprise d'être obligé de mettre « sur le dos des Etrusques » une partie de civilisation que je croyais romaine. D'autre part, j'ai été très intéressé par l'évolution de leurs techniques d'engobe qui, de très simple au départ, a évolué vers des engobes semi-vitrifiés, véritables émaux très finement travaillés par les céramistes. Quelle était la proportion de ratés? » (LUCOT)

« J'avais déjà eu l'occasion, au cours d'un précédent voyage dans cette région, de visiter divers sites, notamment CERVETERI et TARQUINIA, mais j'étais loin de me douter que nous allions faire tant d'autres découvertes pendant cette semaine ... et nous poser encore tant de questions : qui étaient réellement les Etrusques et surtout d'où venaient-ils pour posséder une technologie si avancée dans beaucoup de domaines alors qu'ils arrivaient dans un pays encore en pleine préhistoire ? Comment arrivaient-ils à travailler aussi finement sans loupe ces bijoux d'or « à granulation » et ceux ajourés comme de la dentelle ? Car, même si nous savons qu'ils connaissaient la pâte de verre, rien ne nous dit qu'ils aient fabriqué des instruments d'optique. On a l'impression qu'ils ont surgi de quelque planète avancée où le sens de l'esthétique existerait à l'état pur ... Nous les découvrons pacifiques et dilettantes, profitant de la vie, dressant des fortifications par obligation pour se défendre des Romains et fabriquer des armes lorsque l'extraordinaire richesse de leur civilisation attirera la convoitise des barbares et des Romains. J'ai été aussi frappé, au vu de certaines pièces entreposées dans les musées par les ressemblances constatées avec certains objets d'Amérique du sud » (Gilberte COMTE).

« Chapeau pour les connaissances précises, sérieuses de notre Orlando !

Domage qu'il y ait eu tous ces problèmes avec l'organisation, guides incompetents et non informés, etc. qui ont induit des pertes de temps et des énervements qui auraient été mieux consacrés à profiter des sites et des musées ... Il faudra réagir face à l'agence de voyage ! Malgré tout, l'impression générale est bonne; bonne ambiance générale. Vive les Etrusques, vive la Toscane, vive C.T.L. Mais pas « Vive Philibert » ! » (Nicole PERBET).

Au retour, nous avons reçu la lettre suivante de Marie-Jo CHASTANIER :

« Cher Président,

Je tiens à écrire ces quelques lignes afin de te dire : « merci », pour ce voyage en Etrurie.

Pour moi, cela fut un enchantement, un émerveillement tout au long de ces neuf jours.

Prise par cette civilisation étrusque, j'étais transportée dans un autre monde où se mêlaient joie, contentement ... mais aussi curiosité, envie d'en voir davantage, d'en toucher encore plus ... à la limite de l'enivrement...

« Merci » pour les connaissances que tu as su transmettre si simplement, pour l'enthousiasme dont tu as fait preuve devant ces splendeurs, pour la passion que tu as su nous faire partager si merveilleusement.

Le séjour fut trop court à mon goût. Il m'a fait brûler beaucoup d'énergie. Aussi, je te prie d'excuser mes grognements et mon inattention par moments *. D'autant plus que les vieux Etrusques sont venus distraire leurs descendants en perturbant leurs comptes ... J'y ai perdu mon sens du calcul mental et j'ai désespérément renoncé à comprendre leur logique mathématique.

Tout cela fut très beau, mais, pour moi, le peuple étrusque demeurera bien mystérieux, encore, et pour longtemps. »

Puisque cette lettre m'est particulièrement destinée, je voudrais dire que mon souvenir garde beaucoup plus la marque des fourrures en cascade de Marie-Jo que de ses « grognements » ou de son inattention qui ont su rester si discrets que je ne les ai pas remarqués. Quant aux difficultés rencontrées avec les additions et les soustractions, je pense que les Etrusques ne sont pas responsables; je n'en dirais pas autant de la lire et des nombreux zéros qui apparentent les moindres calculs à une opération d'ordre

astronomique. Moi je dirais plutôt : « Merci à Marie-Jo pour son aide toujours efficace, pour sa servabilité jamais prise en défaut et surtout pour sa bonne humeur si contagieuse pour tous ! » (Roland).

De Cesaretta OVIDI, enfin, à qui j'avais demandé de bien vouloir relire le compte-rendu avant sa mise sous presse:

« Cher Roland,

Comme tu peux constater, il n'y a pas beaucoup à rectifier dans la magnifique compte-rendu du voyage que tu as préparé. Je le garderai avec les meilleurs souvenirs de mon boulot de guide. (...)

Bien amicalement, Cesaretta. »

Bibliographie

- . R. BIANCHI BANDINELLI & A. GIULIANO : *Les Etrusques et l'Italie avant Rome*. Paris, Gallimard (coll. « Univers des Formes »), 1973.
- . Raymond BLOCH. *Les Etrusques*. Paris, PUF (coll. « Que sais-je ? »), 1954 (rééd. 1993).
- . Dominique BRIQUEL. *Les Etrusques, peuple de la différence*. Paris, A. Colin, 1993.
- . Benvenuto CELLINI : *La vie de B. Cellini écrite par lui-même*. Paris, éd. Scala, 1992.
- . Mauro CRISTOFANI : *Les Etrusques*. Paris, éd. Atlas, 1979.
- . Henri FOCILLON : *Piero della Francesca*. Paris, Presses Pocket, 1991 (coll. Agora, n°91).
- . *Guide Bleu « Italie Nord et Centre »*. Paris, éd. Hachette, 1990.
- . *Guide vert Michelin « Italie »*. Paris, éd. Michelin, 1995.
- . *Les Etrusques et l'Europe*, catalogue de l'exposition de 1992 au Grand Palais. Paris, RMN, 1992.
- . Jacques HEURGON : *La vie quotidienne des Etrusques*. Paris, Hachette, 1992.
- . Alain HUS : *Les Etrusques et leur destin*. Paris, éd. Picard, 1980.
- . France HUSER, « Le sourire bouleversant des Etrusques », in : *Le Nouvel Observateur*, 17-23 Sept. 1992.
- . Roberto LONGHI : *Piero della Francesca*. Paris, éd. Hazan, 1989.
- . Vasco MELANI : *Itinerari etruschi*. Pistoia, Libr. editr. Tellini, 1971.
- . Musée archéologique de Florence : Notice ronéotypée.
- . Antonio PAOLLUCI : *Piero della Francesca*. Paris, éd. Herscher, 1992.
- . Massimo PALLOTTINO : *La peinture étrusque*. Genève, éd. Skira, 1985.
- . Antonio PAOLUCCI : *Piero della Francesca*. Paris, éd. Herscher, 1992.
- . *Terre des Etrusques ...*
- . J.-Paul THUILLIER : *Les Etrusques, la fin d'un mystère*. Paris, Gallimard (coll. « Découvertes Gallimard »), 1990.

REMERCIEMENTS

Nos premiers remerciements vont à Marie et Paul BOUSQUET, qui partagent notre passion des Etrusques et nous ont encouragé à réaliser ce voyage dans le cadre de CEVENNES TERRE DE LUMIERE. Ils ont eu aussi la lourde charge de transcrire les cinq heures d'enregistrements des commentaires de nos guides effectués au cours du voyage par Jacques DUGRENOT.

Merci aux trente participants sans lesquels ce voyage n'aurait pas eu le même intérêt tant il est vrai qu'on a un double plaisir à faire partager sa passion à d'autres que soi :

- Yvette et Luc BOISSEL (07-St. Julien-du-Serre) et leur petite fille Magali BONTOUX (26-Valence)
- Marie et Paul BOUSQUET (13-Gémenos et 43-St. Paul-de-Tartas),
- Marie-Liesse et François BOEHM (07-Rosières),
- Renée BOYER (07-Privas),
- Solange, Léo et Amandine BREYSSE (26-Montélimar),
- Marie-Jo CHASTANIER (07-Ailhon),
- Annie CHEYREZI (84-Avignon),
- Gilberte, Raymond COMTE et Roland (07-Aubenas),
- Christian CRAIN (07-Aubenas),
- Jeannine DANGUY (07-Privas),
- Aimée et Jacques DUGRENOT (07-Meyras),
- Simone JOLIVET (07-Marcols-les-caux, 75-Paris),
- Isabelle et Henri LUCOT (07-St. Montan),
- Ginette MARTARESCHE (07-Privas)
- Marguerite MOULY (34-Montpellier),
- Nicole PERBET (07-Sampzon),
- Eliane et Pierre RENOUX (07-Aubenas),
- Simone SARREMEJEANNE (07-Lebeaume),
- Thérèse SIMONNET (07-Privas).

Un grand merci à notre chauffeur, Lucien, qui a toujours été professionnellement parfait et a, en outre, su « arrondir les angles » lorsque l'organisation sur place laissait à désirer. Merci aussi à Marie-José QUINARD et Jean-Paul FANJAT, qui ont fait leur possible pour organiser, à notre demande, un voyage « sortant des sentiers battus » et avoir malgré tout accepté nos critiques pour les quelques « cafouillages » qui l'ont émaillé. Ce qui nous permet de renouveler notre collaboration avec PHILIBERT-VOYAGES en 1996 pour l'Irlande.

Merci aussi aux excellents guides que nous avons eus : en premier, Cesaretta, bien sûr, pour ses connaissances et la passion communicative mise à nous les faire partager, mais aussi Julia (à Volterra) et Maurizio (à Perugia). Ils nous laisseront un bon souvenir qui permettra d'oublier les moins bons. Merci enfin à Raymond COMTE pour tous les beaux croquis rapportés d'Etrurie. Ils agrémentent un compte-rendu qui, sans eux, aurait pu être quelque peu « indigeste » car nous l'avons voulu aussi complet (peut-être trop !) que possible.

Roland COMTE

www.ctl-research.com

www.cvl-terre-lumiere.com

N° Hors Série des Cahiers de Cévennes Terre de Lumière, une publication de l'association « Cévennes terre de lumière » 20, rte de Vals 07200 AUBENAS (France). Dépôt légal : 2eme trimestre 1996. ISSN n°: 0294-1171. Imprimé par Cévennes Terre de Lumière. Directeur de la publication : Roland COMTE.

© Reproduction interdite sans autorisation écrite de l'éditeur. Prix au n° : 70 F.
